This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

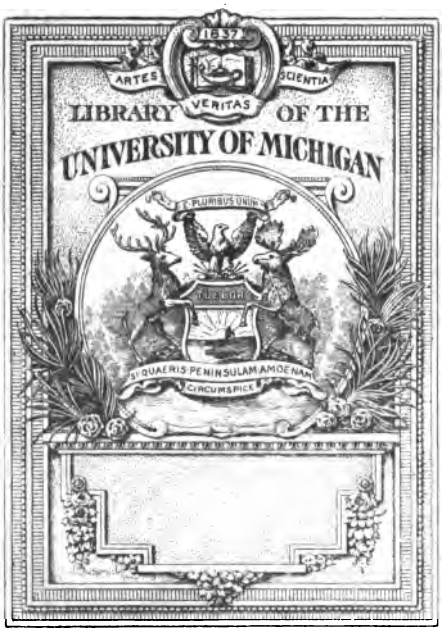
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M.ME L. LEGRAIN

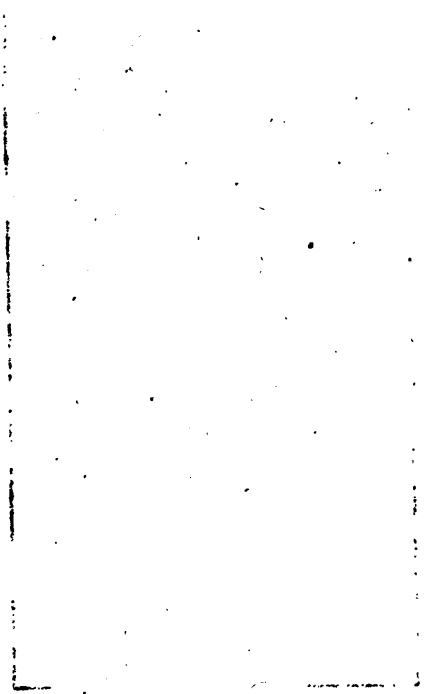

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
S1463c

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.



CHARLES-MARTEL,

Duc d'Austrasie.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE,

POËME HÉROÏQUE EN DOUZE CHANTS;

PAR M. TARDIEU-SAINT-MARCEL,
Colonel d'Infanterie, Membre de l'Athénée de Vaucluse, et de plusieurs autres Sociétés Littéraires.

A PARIS,

CHEZ MARIÉ ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
RUE DE SAVOIE, N°. 12.

M. DCCC. VI.

PRÉFACE.

RIEN n'est plus célèbre, dans notre Histoire, que la défaite des Sarrasins par Charles-Martel, sur les rives de la Loire, en 732. Ces peuples, qui ne respiraient que les conquêtes, après avoir détruit le Royaume des Visigots en Espagne, s'être emparés de leurs Provinces, franchirent les Pyrénées, envahirent presque tout le midi de la France, et ravagèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Abdérame, leur chef, s'avança jusqu'à Tours avec une armée innombrable, et c'est là qu'il rencontra celle de Charles-Martel. Ce Héros livra aux Sarrasins une ba-

265234

taille qui fut longue et meurtrière. Abdérame y périt avec presque tous ses Soldats ; et l'on peut dire que cette victoire éclatante sauva la France, et l'Europe sans doute, de la fureur des Sarrasins. Voilà le sujet du Poëme que j'ose mettre au jour ; voilà tout ce que j'ai emprunté de l'Histoire : le reste est de mon invention. Nos anciens Historiens n'ont laissé presque aucun détail sur ce fameux événement. Tous mes Héros, excepté Charles-Martel du côté des Français, et Abdérame du côté des Sarrasins, sont purement imaginaires. J'ai trouvé seulement qu'Eudes, Duc d'Aquitaine, ayant été vaincu par les Maures, avait cédé sa fille, nommée Numérance, à l'un d'eux, qui l'avait cédée à son tour à Abdérame. Cette

Princesse était fort belle ; je l'ai appelée Emérance, pour que son nom pût entrer plus aisément dans un vers, et je me suis servi d'elle pour l'intérêt de mon Poëme. Je donne à Abdérame le nom de Calife, quoiqu'il ne fut qu'Emir, c'est-à-dire, Prince et Lieutenant du Souverain, pour rehausser sa dignité et la gloire de son vainqueur. On sera peut-être étonné de voir un Druide figurer dans cet ouvrage ; mais, comme je l'ai dit dans une note, du tems de Charles-Martel il pouvait exister encore des descendans des Druides dans les forêts de la Gaule, dans la Bretagne surtout, où l'on parle encore le langage des anciens Gaulois ; et certes, la haine de ce Druide pour les Chrétiens était assez

motivée ; c'étaient eux qui avaient détruit la religion de ses ancêtres.

Le sujet de mon Poëme est un des plus beaux qui pût s'offrir à l'imagination d'un Poète Français. Charles-Martel est un de nos Héros. Il est le père de Pépin et l'aïeul de Charlemagne ; le chef d'une dynastie, quoiqu'il n'ait point porté le titre de Roi. Les peuples qui figurent dans mes vers sont opposés de mœurs et de religion, et sont de grands peuples. Les uns ont asservi l'Afrique, une partie de l'Asie et de l'Europe, et sont l'effroi de l'univers ; les autres sont la nation la plus brillante de cette dernière portion de la terre, et ont déjà établi un Empire qui va bientôt devenir l'un des plus nobles et des plus grands qu'il y eut

jamais. Les uns combattent pour faire des conquêtes et étendre le culte que Mahomet leur a donné ; les autres pour sauver leur patrie et la religion du Christ qu'ils ont embrassée depuis long-tems.

Le beau, l'admirable Poëme du Tasse roule bien sur des matières semblables. Ce sont aussi des Musulmans et des Chrétiens qui sont ses Héros ; mais ces Chrétiens ne sont point tous Français : ce Poëme n'est pas proprement national pour nous. Les Anglais, les Danois, les Italiens, les Allemands ont leur part des palmes que le Tasse fait cueillir à ses Guerriers sur les rives du Jourdain ; c'est l'Europe entière qui se jette sur une très-petite portion de l'Asie. Dans mon Poëme, c'est la

France seule qui soutient les efforts de l'Afrique et de l'Asie unies ensemble. C'est Charles-Martel, à la tête de ses Français, qui apprend aux Sarrasins, sur les bords de la Loire, que si leur Prophète leur a promis la conquête du monde, la France, exceptée de la loi générale, est pour eux une rivale qu'ils doivent à jamais redouter.

Pour revenir au Tasse, c'est lui que j'ai pris pour principal modèle, et que j'ai quelquefois imité. L'épisode d'Anaïs ressemble un peu à celui d'Olinde et de Sophronie; mais ce morceau est une espèce d'hors-d'œuvre dans la Jérusalem délivrée. Qu'on le fasse disparaître, et la marche du Poëme n'en sera point interrompue; au lieu que l'épisode d'Anaïs tient si fortement à

mon Poëme, qu'il produit un des événemens les plus intéressans, et ne saurait être retranché, sans affaiblir l'intérêt, et couper, pour ainsi dire, la marche de mon ouvrage. Cependant Olinde et Sophronie sont si touchans, qu'il n'y a point de lecteur qui voulût se passer de s'attendrir sur leur amour et sur leurs dangers. Hé voilà le talent des grands hommes! C'est de faire aimer jusques à leur défaut. Qui aurait le courage de retrancher de la Tragédie de Phèdre le beau récit de Théramène, qu'on a toujours désapprouvé, et toujours admiré?

Je ne doute point que si quelqu'un de nos grands Ecrivains eût traité le sujet de Charles-Martel, il n'en eût fait un Poëme comparable à ceux que

les étrangers nous opposent sans cesse. La bataille de Tours est, je le répète, une des époques les plus brillantes de notre Histoire. Elle se perd dans la nuit des tems ; elle se trouve placée dans l'âge merveilleux de la France. C'est celui où vivaient plusieurs personnages que l'Eglise a reconnus pour Saints ; où les peuples du nord, qui avaient envahi l'Empire Romain, venaient de former des établissemens dans le midi de l'Europe ; où commençaient à briller les grandes maisons qui ont occupé les trônes de ses divers Royaumes ; cet âge enfin touchait au siècle de Charlemagne, qui a été pour nos vieux romanciers une source inépuisable d'inventions plus extraordinaires les unes que les autres. Les

enchanteurs, les paladins, les fées, les géans, les ogres ont été contemporains de Charles-Martel. Enfin, ce tems est à peu près pour nous, ce qu'était pour la Grèce celui des Hercule, des Jason et des Thésée. Quelle carrière peut s'y donner l'imagination d'un Poète!

On reproche à notre langue de n'être point épique; mais que signifie une pareille assertion? Les Ronsards, les Dubartas, les Scuderi, les Chapelain, les Lemoine, les Ste.-Garde et une foule d'autres auteurs dont les noms sont plus obscurs encore, avaient-ils donc une plume digne de traiter ce genre de Poëme? Peut-on douter que si les Racine, les Boileau eussent fait les vers de la Pucelle de Chapelain,

nous ne pussions nous glorifier aujourd'hui d'avoir un Poëme épique ? Le récit de Théramène, que j'ai cité, le combat d'Entelle et de Darés, et plusieurs autres morceaux de Virgile, traduits par M. Delille, prouvent que notre versification est aussi épique que celle des autres pays, et qu'il n'a manqué à nos grands Poètes que la volonté ou le courage d'entreprendre l'édifice d'une grande machine.

Cependant il ne faut pas tant nous humilier. Nous avons la Henriade. Ce Poëme est unique en son espèce. Si on lui reproche de manquer d'invention, c'est que l'époque où Voltaire prend son Héros, a mis des entraves à son génie, non son esprit qui a trouvé des bornes dans son imagination. Au

tems d'Henri IV, on ne croyait plus guère aux enchantemens ; et ne pouvant se servir de ce moyen, il fallait que l'auteur se jetât dans les allégories, qui sont toujours froides. Au tems d'Henri IV, la poudre à canon était inventée, et les forces que la nature avait données aux Héros anciens, n'étaient presque plus d'aucun usage dans les combats. Or, sans le secours de ces batailles, où se font des actions extraordinaires, et du merveilleux qui étonne l'esprit du lecteur, comment composer un Poëme épique ? Si la Henriade est faible de ce côté-là, c'est, encore une fois, la faute du sujet, et non celle du génie de son auteur. Pourquoi, dira-t-on, choisissait-il ce sujet ? C'est qu'il était sûr

d'avoir un grand nombre de lecteurs, et d'intéresser avec son style, ses portraits admirables et les vertus aimables de son Héros.

Il me reste à excuser auprès du public, la témérité qui m'a porté à entreprendre un ouvrage aussi difficile qu'un Poëme épique; à l'entreprendre, dis-je, sans penser que, parmi le grand nombre de ceux qui ont été composés depuis Homère jusqu'à nous, à peine cinq ou six ont surnagé, et ont fait un nom à leurs auteurs. Sans doute, si j'éprouve, comme je le crains, le sort de ces derniers, je n'aurai aucune bonne raison à opposer à ce reproche; mais ayant fait toute ma vie mes délices de la poésie, m'étant essayé dans plusieurs genres, sans faire imprimer

beaucoup, et libre des occupations militaires, si incompatibles avec celles du cabinet, j'ai voulu retracer en vers des choses dignes du siècle brillant où nous vivons. Animé par la valeur de nos Guerriers et les victoires du Héros qui les commande, j'ai choisi un sujet; et de chant en chant, sans m'apercevoir que je marchais au milieu d'écueils où tant d'autres avaient fait naufrage, j'ai composé le Poëme que j'offre aujourd'hui au public. J'ai travaillé dans l'ombre et le silence; j'en ai fait part seulement à quelques amis. Ma crainte était que mon entreprise ne passât pour une folie, et que l'on ne me ravît les douces illusions que j'éprouvais en écrivant mon ouvrage. Quand mon illustre compatriote, M^r. le Cardinal

Mauri, est venu à Paris, j'aurais bien voulu le consulter; mais tous ses momens étaient remplis par les hommages qu'on venait rendre à ses talens et à son courage, ou par les devoirs que lui imposaient la reconnaissance et l'amitié. D'ailleurs, il était trop tard; et je voulais être mis au jour à l'époque des fêtes triomphales.

Si mon Poëme a le bonheur de plaire au public, et qu'il soit l'un de ces ouvrages qui, avec des corrections, puisse mériter les honneurs d'une seconde édition, alors je le remettrai sur le métier, et je le rendrai de plus en plus digne des suffrages du lecteur. Un Poëme épique est une si grande machine, que ce n'est pas assez de la vie d'un auteur pour lui

donner la perfection dont il peut être susceptible. Virgile, peu content, au moment de sa mort, de son admirable *Enéide*, l'avait condamnée aux flammes. Le Tasse voulut refaire plusieurs fois son immortelle *Jérusalem délivrée*, et Voltaire a travaillé quarante ans à sa *Henriade*. Les variantes qui l'accompagnent ne laissent aucun doute là-dessus. Quoique la quantité de vers dont le public est inondé, le mettent en garde contre les Poètes de nos jours, et le rendent plus difficile qu'autrefois ; j'aime à croire qu'il ne me refusera pas la liberté d'espérer qu'avec du travail et du tems, je puisse, comme ces grands génies, non pas produire un chef-d'œuvre, mais un ouvrage

moins imparfait que celui que je mets au jour en ce moment, en profitant de la critique et des observations justes que l'on pourra me faire dans les journaux qui ne l'examineront pas avec trop de légèreté.

Le lecteur est prié, avant de commencer la lecture de cet ouvrage, de jeter un coup-d'œil sur l'*errata* qui se trouve à la fin des notes du douzième chant.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

INVOCATION. *État de la France lorsqu'elle est envahie par les Sarrasins. Dieu a pitié d'elle, et envoie l'Ange Gabriel pour avertir Charles-Martel, et lui ordonner de prendre les armes. Il assemble ses Guerriers dans la plaine où se trouvent bâtis maintenant l'Hôtel des Invalides et le village d'Issy. Dénombrement de ces Guerriers. Discours de Charles-Martel à son armée, après qu'il en a fait la revue. Autel élevé au milieu du camp par les soldats. Messe solennelle pour demander à Dieu le succès de leurs armes.*

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros dont le bras glorieux
Renversa d'Ismaël (1) les fils victorieux;
Fit mordre la poussière à leurs superbes princes,
De leur joug étranger délivra nos provinces;
Et de leurs grands desseins par sa valeur trahis,
Sauva l'Europe entière, en sauvant son pays.

Fille antique du ciel! ô puissante Harmonie!
O toi qui du poète enflammes le génie,
Et qui fais par tes chants, sur le front des guerriers,
Des monts Aoniens refleurir les lauriers,
Soit que traînant Hector autour de ses murailles,
Ton vers au vieux Priam déchire les entrailles;
Ou soit que pour Didon nous arrachant des pleurs,
De son cœur éperdu tu peignes les douleurs;

Ou bien que sous les doigts d'Arioste et du Tasse,
De ton luth oublié tu réveilles l'audace,
Et de nos Paladins ressuscités par eux,
Tu chantes les amours et les faits valeureux!
Quel mortel, entouré d'exploits plus magnanimes,
A mérité sa place en tes accords sublimes!
Sans lui, les Musulmans renversant nos autels,
Eussent bâti sur eux leurs temples criminels.
Nos fils seraient captifs; nos filles et nos femmes,
Eussent de leur sérail subi les lois infâmes;
Et la France aujourd'hui fière de ses beaux-arts,
Gémirait sous l'affront de ses débris épars;
Mais le ciel à son cœur dénonça leur furie,
Et marchant aux combats pour venger sa patrie,
Charle acquit de Martel le surnom glorieux;
Nom qui paraît vulgaire à de vulgaires yeux,
Mais que dût ce héros aux pesans coups d'épée,
Dont au fort des combats leur race fut frappée,
Et qui tombaient sur eux, comme sur les métaux
Tombent des forgerons les rapides marteaux.

Muse, redis-nous donc ce nom de la victoire,
Dont l'éclat sur nous-même a jeté tant de gloire!
Fais chérir les vertus que je chante en mes vers,
Et que le monde encor se plaise à nos concerts.

Et toi, de mon héros, noble et vivante image,
Toi, qui touchant à peine au printemps de ton âge,

As de tes devanciers surpassé le renom,
Et rempli l'univers du bruit de ton grand nom,
Si tu crois que ma muse animée à te plaire,
N'ait point pris dans son vol un élan téméraire;
Si les héros enfin qu'elle va célébrer,
Sont dignes des vertus que tu fais admirer,
Du faîte où la Victoire avait marqué ta place,
Souris, NAPOLÉON, à cette noble audace;
Un autre de ta gloire heureux admirateur,
Pourra de ce colosse atteindre la hauteur,
Et de ton règne un jour, digne objet de ses veilles,
Aux peuples étonnés raconter les merveilles;
Pourra faire redire aux échos de Lodi,
Sur son pont foudroyé, ton passage hardi;
Nous peindre à Millesime, à Rivole en alarmes,
Le Germain belliqueux terrassé par tes armes;
Le Nil au fier Arabe asservi dès long-tems,
Te payant les tributs qu'il dût à ses Sultans.
L'Autriche à Marengo te cédant l'Italie;
Et sur-tout parmi nous la licence abolie;
Tes lois de nos tribuns faisant taire les cris;
La France sous tes mains sortant de ses débris;
De l'implacable Anglais les ligues étouffées,
Dans les champs d'Austerlitz t'érigeant des trophées;
Le Scyte, le Gélon, par sa rage excités,
Dans leurs vastes déserts fuyant épouvantés;

Mais au rivaux futurs du vieux chantre d'Achille,
Laissant d'un tel emploi l'honneur trop difficile,
Je vais à ton courage allumant ma chaleur,
De nos antiques preux célébrer la valeur.
Peu contens de régner sur Damas et Solymes,
Les fils de Mahomet poursuivant ses maximes,
Et voulant à sa loi soumettre l'univers,
A l'Afrique, à l'Espagne, avaient donné des fers;
Abdérame leur chef, fier et plein d'espérance,
A son empire encor voulait unir la France;
Et des monts de Pyrène (2), à grands flots descendu,
Comme un torrent sur elle il s'était étendu.
La vaste Occitanie en était inondée;
Ses rois étaient vaincus, La Vienne (3) intimidée,
Avait vu son monarque, après de vains combats,
Lui céder à-la-fois sa fille et ses états.
Déjà la Loire, au bruit de ses sanglans ravages,
Tremblait pour les cités qui peuplaient ses rivages;
Et des lieux où le Rhône au cours impétueux
Va livrer à la mer ses flots majestueux,
Jusqu'aux murs illustrés par les vertus d'Hilaire, (4)
Tout avait fui le Maure ou subi sa colère.
Quand du haut de son trône étincelant d'éclairs,
Et par les Séraphins soutenu dans les airs,
Le Tout-puissant, qui tient dans ses mains redoutables
Du destin des mortels les lois irrévocables,

Perçant d'un seul regard l'espace illimité,
Vit sur le globe, hélas! par son fils adopté,
Les chrétiens qui frappés de défaites mortelles,
Tendaient par-tout les mains aux fers des infidèles;
Et par-tout sur la croix de ce fils bien-aimé,
De leur prophète vain le culte proclamé;
Mais voyant d'autre part des fils de Mérovée,
Au fond de leur palais, la jeunesse énervée;
Et les grands, qui du trône, ambitieux rivaux,
De leur empire entr'eux s'arrachaient les lambeaux;
Dieu se rendit propice aux malheurs de la France;
Et mettant tout-à-coup un terme à sa souffrance,
Appela Gabriel qui, messager des cieux,
Et de ses volontés organe glorieux,
Les porte sur la terre, et des vœux des fidèles
Fait monter le parfum aux voûtes éternelles.
« Gabriel, lui dit-il, vole aux murs de Paris.
Va trouver de Pépin le magnanime fils.
C'est lui dont j'ai fait choix pour repousser l'audace
D'un peuple dont jadis j'ai réprouvé la race,
Et qui veut aux enfers contre nous soulevés,
Replonger les mortels que mon Christ a sauvés.
Qu'il assemble ses chefs, qu'aux rives de la Loire
Ses soldats belliqueux aillent chercher la gloire;
Et dis-lui que bientôt, pour prix de ses succès,
Je réserve à ses fils le sceptre des Français ».

L'Eternel dit à peine, au bruit de ses paroles,
L'antique firmament tressaillit sur ses poles;
Et l'ange s'inclinant devant le Dieu des saints,
S'en va, d'un vol rapide, accomplir ses desseins.
Il se revêt d'un corps, dont il prend la matière
Dans les rayons brillans d'où jaillit la lumière.
Et plus beau mille fois que tous ces dieux humains,
Que l'art a façonnés de ses savantes mains,
A ce corps lumineux il attache des ailes.
Il peint d'un bel azur leurs plumes immortelles;
Et bordant leur contour d'un or plus radieux,
De sa splendeur nouvelle il éblouit les cieux.
Ensuite se plongeant dans l'océan des mondes,
De cette mer immense il traverse les ondes;
Et des vastes climats où les vents mutinés,
Tantôt se font la guerre, ou semblent enchaînés,
Il tombe sur Paris, quand sur ses tours célèbres,
La nuit du haut des airs ramenait les ténèbres;
Comme on voit sous le voile où le ciel s'est caché,
Tomber de ses lambris un astre détaché.
Dans le fond d'un palais dont la haute structure
Désignait du vieux temps la simple architecture,
Charle alors occupé d'un intérêt pressant,
Fuyait d'un doux repos le charme assoupissant.
Et les combats futurs offerts à son courage,
Lui faisaient du Très-haut devancer le message;

Lorsque resplendissant de tout l'éclat du ciel,
Apparaît devant lui le divin Gabriel.
« Fils de Pépin, dit-il, quand le Maure en furie
Du joug le plus honteux menace ta patrie,
Qui t'arrête? et pourquoi ton bras victorieux
Ne s'est-il pas rougi de son sang odieux?
Faut-il que pour armer ta rapide vengeance,
Le Germain te provoque, ou le Saxon t'offense?
Et des autels du Christ, en tous lieux insultés,
Tes coupables regards ne sont point irrités?
Va donc d'un peuple impie attaquer les cohortes.
De la France au turban fais repasser les portes;
Et Dieu fera régner tes glorieux enfans
Sur l'empire sauvé par tes coups triomphans ».
L'Ange dit, et traçant un sillon de lumière,
Par le milieu des airs, il reprend sa carrière.
Ainsi qu'un voyageur qui la nuit dans les cieux,
Voyant un météore éclater à ses yeux,
S'étonne, et dans le trouble où cet aspect le jette,
En demande la cause à sa raison muette;
Tel au discours de l'Ange à ses yeux éclipsé,
Charle d'un saint effroi sent son cœur oppressé.
Mais bientôt méditant sur un si grand miracle,
Charle s'en glorifie, et bénissant l'oracle,
Il va trouver de Rheims le pontife sacré,
Le sage Romuald qui du ciel inspiré,

Des mortels incertains sait expliquer les songes,
Et de la vérité séparer les mensonges ;
Lui conte le prodige, et le vieillard divin :
« Mon fils, s'écrie-t-il, cet oracle est certain!
Dans les siècles plus purs que les temps où nous sommes,
Ainsi Dieu quelquefois se révélait aux hommes.
Soyez digne à jamais du choix qu'il fait de vous,
Et que bientôt le Maure expire sous vos coups ».
Il dit : Charle à ses pieds courbe sa tête altière ;
Et de ses doigts sacrés divisant la lumière,
Romuald le bénit, et le serre en ses bras.
Le héros, de la France assemble les soldats ;
Et du Nord au Midi, des monts de l'Hesperie,
A ceux qui de nos champs séparent l'Ibérie,
Tout s'émeut, tout accourt à sa puissante voix ;
Tout déserte ses champs, ou sa ville ou ses bois.
L'épieu du laboureur au javelot fait place.
Le soc sous le marteau s'élargit en cuirasse.
Du glaive paternel, l'un dérouille l'acier ;
L'autre d'un beau panache ombrage son cimier ;
Et sous tant de soldats les campagnes tremblantes,
Admirent dans les airs leurs bannières flottantes.
Aux rives de la Seine, en ce riant vallon,
Où du temple d'Isis (5) Lutèce a pris le nom,
Où Louis accueillit, sous des toits magnifiques,
De ses vaillans guerriers les vivantes reliques,

Charle assemble les siens; déjà leurs bataillons
De cette longue plaine ont couvert les sillons;
Autant lorsque le jour a fui de nos contrées,
Il reluit de soleils aux plaines azurées,
Autant on vit briller de lances, de carquois,
Et de casques altiers, et de larges pavois,
Et de drapeaux mouvans dont les riches tissures
De leurs chefs valeureux couronnaient les armures.
Muse, qui de leurs noms perdus pour l'avenir,
Dans ton livre d'airain gardes le souvenir!
Redis-les à notre âge, et fais à nos oreilles
De leurs combats fameux retentir les merveilles.
Quels furent leurs exploits? dis-nous de quels climats
Sortirent les guerriers qui marchaient sur leurs pas,
Et dont les descendans à leur exemple illustre,
Du nom français encor ont rehaussé le lustre.
Dans ce camp le premier parut le vieux Rainfroy,(6)
Dont jadis la Bourgogne avait reçu la loi,
Mais qui vaincu depuis, aux champs de la Touraine
Voyait se resserrer son antique domaine.
Trahi par la fortune, et non par la vertu,
Son front par les malheurs n'était point abattu.
On lisait dans ses yeux pleins de chaleur encore,
L'espoir de se venger sur les débris du Maure,
Et le pressentiment que ses neveux un jour,
Dans Albion soumise établiraient leur cour.

Trois mille combattans, reste de son naufrage,
Revivaient pour le suivre en leur premier courage,
Et malgré la douceur de leurs climats rians,
Ne voulaient que la guerre et ses jeux effrayans (7).
Remistang, de Clermont chassé par Abdérame,
Paraît avec les siens que la vengeance enflame,
Et qui fiers de se joindre à de si grands rivaux,
Veulent laver l'affront qu'ont reçu leurs drapeaux.
Leur chef, humilié de ses pertes récentes,
Déplorait avec eux ses armes impuissantes;
Mais de Martel, dit-il, l'appui victorieux
Doit lui rendre bientôt le rang de ses aïeux.
Son superbe coursier du pied frappe la terre.
Par ses hennissemens semble appeler la guerre,
Et le feu qui bouillonne en ses flancs généreux,
Présage à Remistang des combats plus heureux.
Lodomère après lui de guerriers pleins d'adresse,
Retenait sous ses lois la brillante jeunesse.
Bordeaux les a vu naître, et nul dans les dangers
N'a le cœur plus hardi, ni les pieds plus légers.
Leur chef vaillant comme eux, comme eux dans le bel âge,
Sur eux de la beauté remportait l'avantage.
D'un casque sans éclat, de noirs et longs cheveux
Tombaient sur sa cuirasse en replis onduleux.
Mais de sombres couleurs sa lance entrelassée,
Son air mélancolique, et sa morne pensée,

Les soupirs douloureux qu'il poussait malgré lui,
Aux yeux les moins perçans décelaient son ennui.
C'est toi, cruel amour, qui causais sa souffrance!
Consumé de tes feux pour la belle Emérance,
Il attendait d'Hymen les plaisirs les plus doux,
Lorsque sur l'Aquitaine ayant porté ses coups,
Abdérame (8) vainqueur, et despote adultère,
L'exigea pour tribut de son trop faible père.
Celui-ci sans espoir, captif dans ses états,
Redouta pour les siens de plus grands attentats;
Et d'un prince chrétien la fille infortunée
Aux affronts d'un sérail se vit abandonnée.
O honte! mais combien pour venger son amour,
Lodomère aux vaincus sera terrible un jour!
Qu'il versera de sang! De combien de familles
Ses coups vont à leur tour faire pleurer les filles!

Sur la gauche, et non loin de ces jeunes guerriers,
Brillaient des Neustriens les superbes coursiers,
Trois mille était leur nombre. Une large crinière
De ceux qui les montaient, ornait la tête altière,
Par des habits de fer leurs grands corps défendus,
Et les sabres pesans à leurs flancs suspendus,
Faisaient aux ennemis qu'ils étaient sûrs d'atteindre,
Appréhender la mort qu'ils ne savaient pas craindre.
Leur chef était Rodolphe. Albert, Clotaire, Arons,
Commandaient sous ses lois leurs vaillans escadrons;

Qui serrés et pareils à d'épaisses murailles,
Marchaient toujours en ordre au milieu des batailles.
Ce fut toi, brave Aymon, qui parus après eux!
Toi, que tes quatre fils ont rendu si fameux!
Et qui dans Montauban, château de tes ancêtres,
Comptais peu de vassaux, mais n'avais point de maîtres.
Où sont-ils ces héros qu'ont formé tes leçons?
Alors, dans l'âge tendre, et faibles nourriçons,
Ils ne pouvaient te suivre aux dangers de la guerre,
Mais de leurs noms bientôt ils vont remplir la terre,
Et dans tout l'avenir, la déesse aux cent voix
Pourra suffire à peine à compter leurs exploits.
Deux fois mille soldats, d'un pas leste et docile,
Suivaient de ce héros le courage tranquille.
Tels de joyeux chevreaux, aux lieux d'où le Ventoux (9)
Voit s'unir la Durance à son antique époux,
Sous la loi du bélier qui conduit leur armée,
Gagnent de ses rochers la cîme parfumée.
Mille guerriers venus des rivages fleuris,
Où la nymphe d'Argens roule ses flots chéris,
Marchaient sous Berenger et le vaillant Pélage (10),
Ce héros qui chassé des campagnes du Tage,
Et forcé par le Maure à céder aux plus forts,
Du Rhône pour retraite avait choisi les bords;
Et qui là, plus heureux qu'aux champs de l'Iberie,
Sauva de leur fureur sa nouvelle patrie.

Et toi qui m'as vu naître, agréable vallon (11),
Qui de tes clairs ruisseaux portes l'aimable nom,
Et vois avec orgueil des Alpes orageuses
S'abaisser devant toi les têtes sourcilleuses,
Pour le salut de tous, pour ton propre salut,
A cette armée aussi tu payas ton tribut;
Et de tes habitans une troupe choisie,
Partit pour s'opposer à ces tyrans d'Asie,
Qui déjà de tes champs à moitié possesseurs,
Y semaient de leurs lois les perfides douceurs.
L'intrépide Adhemar en qui le grand courage
Faisait d'un sang illustre honorer l'avantage,
Commandait cette élite; et des Vocontiens (21)
Les drapeaux peu connus flottaient parmi les siens.
Près de lui paraissaient Eudes, Guidon, Lothaire,
L'un arrivé des bords de la bourbeuse Isère, (13)
L'autre des murs de Nîmes, où les regards surpris
De la grandeur romaine admirent les débris;
Et le troisième enfin des arides Cévennes, (14)
Où les rocs font jaillir de bouillantes fontaines;
Où de nombreux volcans dans leur cendre noyés,
Semblent fumer encor sur leurs monts foudroyés.
De ceux qu'il commandait, la taille et le visage
Marquait de leur climat la dureté sauvage.
Ainsi forts et hardis de leurs déserts brûlans,
Arrivaient les lions, quand par des jeux sanglans

Les superbes Romains célébrant leurs conquêtes,
Les forçaient dans un cirque à leur donner des fêtes.
Venus des murs fameux que Plancus a bâtis (15),
Six cents guerriers ensuite à Rol assujétis,
Paraissaient, l'œil brillant de courage et de joie;
Leurs vêtemens tressés d'or, d'argent et de soie,
Annoncent l'opulence, et les tributs divers
Que leur vive industrie impose à l'univers.
Quoique Mars soit leur dieu, bien moins que la fortune,
Nul d'eux ne craint la mort pour la cause commune.
Des jours, des jours viendront, justement exécrés!
Où par de noirs complots les peuples égarés,
Du trône et de l'autel brisant les priviléges,
S'égorgeront entre eux de leurs mains sacriléges.
Mais parmi tant d'horreurs conservant ses vertus,
Dût-elle voir ses toits par leur rage abattus,
Et dans ses habitans d'innombrables victimes,
Leur ville de son sein repoussera leurs crimes.
Tu parus à ton tour auprès de ces guerriers,
Robert fameux dompteur de ces chevaux altiers,
Que nourrit dans ses champs la féconde Limagne!
Généreux allié des monarques d'Espagne,
Ton père avait pour eux combattu le Turban,
Mais tombé sous les coups de l'invincible Hakan (16),
Il mourut près des murs de l'antique Numance,
Déléguant à son fils l'honneur de sa vengeance.

Trois

Trois cents chevaux suivaient ce noble chevalier;
Et mille fantassins des rives de l'Allier,
Mille, venus encor des sources de la Loire,
Avec lui près de Charle allaient chercher la gloire
Vous vintes après eux Richard, Gaifre, Amaulri,
Floridant, toi sur-tout riche et vaillant Henri,
Toi qui voyais au loin dans tes vastes domaines
Errer de tes haras les jumens toujours pleines;
Et qui sous les corps lourds de tes soldats fameux,
Voyais bondir alors leurs enfans généreux!
Et vous Serge et Rollon, qui pour partage unique
N'eutes de vos aïeux qu'une noblesse antique!
Charles vous admira, quand le Rhin en courroux
Pour sauver ses Germains s'éleva contre vous;
Et quand malgré ses flots, sur sa rive opposée,
Vous portâtes la mort à leur troupe abusée.
Charles dès ce moment vous unissant à lui,
Vous prit pour compagnons, il devint votre appui;
Et ne vous vit jamais, au milieu des alarmes,
Démentir ni son nom, ni l'honneur de ses armes.
Et toi, dont les vassaux par toi même aguerris,
Suivirent dans ce camp les étendarts chéris,
Tu brillais auprès d'eux, invincible Monmore (17),
Toi dont l'illustre sang parmi nous vit encore!
Et qui frappant sans cesse au milieu des combats,
Disais : *Monmore ainsi sait donner le trépas.*

Mots consacrés alors par ton heureuse audace,
Et qu'adopta depuis ta glorieuse race.
Poursuis, jeune héros, venge le nom Chrétien,
Et sois de ton pays l'orgueil et le soutien!
Le fils du vieux Morvan, l'audacieux Lantide,
Gouvernait des Bretons la phalange intrépide.
Séparé de Martel, jaloux de ses explois,
Son père avec regret se courbait sous ses lois;
Mais voisin des états envahis par le Maure,
C'était un ennemi qu'il craignait plus encore;
Et faisant taire alors sa vieille inimitié,
Le péril aux Français l'avait associé.
Mais qu'importe à son fils l'intérêt qui l'anime!
La gloire est son idole, et son cœur magnanime
Sur les pas des héros brûle de s'engager;
Admirant leur éclat, il veut le partager.
Mais quel est cet enfant qui, la face animée,
Parcourt en voltigeant les rangs de cette armée?
Son éclatant pavois, son superbe coursier,
L'aigle qui de son casque embrasse le cimier,
Et qui courbant la tête, et déployant les ailes,
Annonce aux ennemis des blessures mortelles,
Les métaux précieux sur ses habits épars,
Sur lui de tous côtés attirent les regards.
Quel est son rang? Pourquoi ces respects, ce silence
Que des guerriers si fiers gardent en sa présence?

(18) C'est Pépin, qui de Charle illustre rejeton,
De Pépin son aïeul avait reçu le nom;
Et qui par son grand cœur devançant la nature
Semblait impatient de sa grandeur future.
Charles dont il était et l'espoir et l'amour,
Le voyant jeune encor, l'oublia dans sa cour;
Mais ce fougueux enfant, aux premières alarmes,
Se reprocha son âge, et demanda des armes.
Tel un jeune limier qui dans le fond des bois,
Entend sonner le corps pour la première fois,
Écoute, et par instinct pour un art qu'il ignore,
S'élance après le cerf qu'il méconnaît encore,
Décrit mille contours, va, revient sur ses pas,
De la vallée en haut, de la colline en bas,
Et du chasseur joyeux remplissant l'espérance,
Des exploits qu'il promet le fait jouir d'avance.
Raoul, sage vieillard, mais rempli de vigueur,
Tempérait de Pépin l'impétueuse ardeur.
Et c'est à ses leçons que son jeune courage
Doit faire des combats le dur apprentissage.,
Les fiers Austrasiens marchaient sous Annebaut,
Sous Hatton les guerriers des rives de l'Escaut,
Qui vaincus par César, sous le nom de Bataves,
Devinrent ses soldats, mais jamais ses esclaves.
Quand de tous ces guerriers de climats différens,
Le Héros des Français eut parcouru les rangs,

Et caressé les chefs dont les ordres habiles,
Réglaient de ces grands corps les mouvemens dociles,
Ce Prince, soutenu par des bras vigoureux,
Debout sur un pavois se montre au milieu d'eux;
Et chacun à son poste, appuyé sur sa lance,
Pour écouter sa voix observe le silence.
« Français, et vous guerriers en ce camp réunis,
Ou vassaux de la France, ou ses nobles amis,
Dit-il, vous qui devez, accrus par la victoire,
D'un empire puissant consolider la gloire !
Un peuple d'ennemis inconnus à nos coups,
Nous défie à la guerre, et vient s'offrir à nous.
Pour avoir subjugué l'Afrique et l'Ibérie,
Ils pensent dans nos champs se faire une patrie;
Et dans leur vain espoir dévorant l'univers,
Nous apporter leur culte, et nous donner des fers!
Mais aveugles qu'ils sont, savent-ils qui nous sommes?
Ont-ils cru sous le joug faire plier des hommes,
Qui de la liberté de leurs premiers aïeux,
Ont gardé jusqu'ici le dépôt précieux?
Quoi? nous qui des Romains terrassant les cohortes,
De leurs murs tant de fois avons brisé les portes?
Qui vîmes pour toujours devant nos étendards,
S'envoler de nos champs l'aigle de leurs Césars,
Nous (20) que le monde entier, dans toutes ses provinces,
A vus tantôt l'espoir, ou la terreur des princes?

Nous tremblerions, ô ciel! devant des Sarrasins!
Voulons-nous seulement les souffrir nos voisins?
Ah! rappelons, Français, notre antique courage!
Loin de le recevoir, portons-leur l'esclavage;
Et quand sur notre camp l'aurore de retour,
Du haut de l'horison, ramenera le jour,
Partons pour la victoire, et que leur race impure,
Aux vautours dévorans serve de nourriture ».
Il dit, et les guerriers frappant sur leurs pavois,
A ce noble discours applaudissent trois fois.
Cependant Charles veut qu'un pompeux sacrifice
Aux succès qu'il attend serve d'heureux auspice;
Des débris de rochers, l'un sur l'autre entassé,
Par la main des soldats un autel est dressé.
On couvre de gazon sa lourde architecture;
De simples ornemens fournis par la nature,
Les épis des moissons, les arbrisseaux, les fleurs,
Mêlent pour l'embellir leurs diverses couleurs.
Ainsi l'homme, dit-on, aux jours les plus antiques,
Adora l'Éternel sur des autels rustiques,
Quand pressé du besoin d'un invisible appui,
Son cœur mit la prière entre le ciel et lui.
Mais la beauté du lieu, mais ce concours immense,
De princes, de guerriers fameux par leur vaillance,
Ces lances, ces drapeaux, ces riches moripns
Que le soleil brillant frappait de ses rayons,

Tant de soldats, des cieux embrassant la querelle,
Tout offrait aux regards une pompe si belle,
Que jamais aucun peuple, en un jour solennel,
Dans un temple pareil n'adora l'Éternel.
Le divin Romuald, précédé des Lévites,
Avait déjà du camp pénétré les limites;
Des ornemens sacrés ses membres revêtus,
Son front qui de son ame annonçait les vertus,
De la religion cet appareil auguste,
Déployé dans un camp pour un motif si juste,
Commandaient à la fois la crainte et le respect.
On accourt, on se range à son pieux aspect;
Et tandis que les chœurs sur des modes antiques
Du sublime David répétaient les cantiques,
Le pontife, les yeux vers la terre inclinés,
Passe au milieu des rangs devant lui prosternés;
S'avance vers l'autel, où sa main vénérable,
Place de notre foi le signe mémorable;
Et d'un riche encensoir qu'il balance trois fois,
Fait sortir les parfums allumés sous ses doigts;
Puis invoquant le nom des célestes phalanges,
Et des saints dans le ciel aussi grands que les anges;
« Ministres du Très-Haut, s'écria-t-il, ô vous!
Esprits saints qui toujours avez les yeux sur nous,
Et dont l'heureux emploi dans le séjour suprême
Est de nous protéger près d'un dieu qui vous aime,

Conduisez ces héros ; faites fuir devant eux
Du profane Ismaël les enfans orgueilleux,
Comme dans nos guérets un débris de feuillage
Fuit au souffle des vents précurseurs de l'orage. »
Il dit, et son discours par le camp répété,
Par mille et mille voix, vers le ciel est porté.
Cependant pour le rendre à leurs vœux plus propice,
Romuald accomplit l'auguste sacrifice;
Bénit les gâteaux saints, et dans la coupe d'or
Du fruit pur de la vigne enferme le trésor;
Puis il dit : « Dieu puissant ! dont la bonté suprême
Voulut pour nous sauver donner ton fils lui-même!
Exauce nous, grand Dieu ! Que ce froment sacré
Se transforme pour nous en ton corps adoré!
Que ce vin soit ton sang ; et que sous leur figure,
Ce repas de notre ame emporte la souillure ! »
Il dit; au même instant se courbant sur l'autel,
Il prononce du Christ le serment immortel;
Et soudain, à sa voix, de son trône sublime,
Dieu descend dans le pain qui tient lieu de victime;
La coupe se remplit de son sang précieux;
Et le divin pontife élevé vers les cieux,
Prenant du saint banquet sa part accoutumée,
Y convie à la fois et les chefs et l'armée.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

(1) Renversa d'Ismaël les fils victorieux.

Les Arabes prétendent descendre d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, sa servante. Les auteurs Arabes comptent tous les aïeux de Mahomet depuis Ismaël, et le font par conséquent descendre d'Abraham. Ces peuples s'appelaient aussi Sarrasins, ou bien Orientaux, du mot *Sharaca*, qui signifie se lever. On leur donne aussi le nom de Maures, parce qu'ils se mêlèrent aux Maures qu'ils avaient convertis à l'Islamisme.

(2) Et des monts de Pyrène à grands flots descendu.

La fable dit que Pyrène, fille de Bébricius, ancien roi d'Espagne, donna son nom aux monts Pyrénées qui séparent l'Espagne de la France.

(3) . . . La Vienne intimidée.

La Vienne est une rivière de France qui coule du Limousin dans le Poitou, et va se jeter dans la Loire. Elle arrosait une partie des états des ducs d'Aquitaine.

(4) Jusqu'aux murs illustrés par les vertus d'Hilaire.

C'est-à-dire Poitiers. Saint-Hilaire, évêque de cette ville, est fameux par la résistance qu'il opposa aux Ariens, par son exil en Phrigie et ses nombreux écrits. St.-Jérôme l'appelle le Rhône de l'éloquence latine, *latinæ eloquentiæ Rhodanus*, faisant allusion au pays qu'il habitait et à la véhémence de son style.

(5) Ou du temple d'Isis Lutèce a pris le nom.

Quelques auteurs prétendent que les *Parisii*, peuples de la Gaule qui ont donné leur nom à Lutèce, parce que cette ville était leur capitale, l'avaient pris eux-mêmes d'un temple d'Isis, qui fut élevé au lieu où se trouve maintenant le village d'Issi. Ils composent leur nom de deux mots grecs *para Isis*, qui veulent dire, *sous la protection d'Isis*. Mais beaucoup d'autres sont contraires à cette opinion. Je m'en suis servi comme étant plus poétique, et j'ai pour m'appuyer Mézerai, qui dit dans son histoire de France avant Clovis, que les Gaulois sacrifiaient à Isis et l'adoraient sous la figure d'un vaisseau. Les armoiries de la ville de Paris, avant la révolution, étaient un vaisseau.

(6) Dans ce camp le premier parut le vieux Rainfroy.

Il y avait sous Charles-Martel un personnage de ce nom, qu'on croit être la souche de la maison de Blois qui a régné en Angleterre.

(7) Et malgré la douceur de leurs climats rians,
Ne voulaient que la guerre et ses jeux effrayans.

Le Tasse, dans sa *Jérusalem délivrée*, a donné un autre caractère aux habitans de la Touraine.

La terra molle è liéta è diletosa,
Simile à se gli abitator produce.
Impeto fan nelle bataglie prime;
Ma di leggier poi langue, è si reprime.
CANTO 1.

(8) Abderame vainqueur, et despote adultère,
L'exigea pour tribut de son trop faible père.

Abderame ayant vaincu le duc d'Aquitaine, le força de lui céder sa fille, que j'appelle Émérance, et que les historiens nomment Numérance. Je suppose qu'il la fit passer dans son sérail. Le fait est cependant que le duc d'Aquitaine l'avait cédé à un autre Maure, nommé *Munusa*, auquel Abderame la ravit à cause de sa beauté. Cette princesse joue un grand rôle dans ce poëme.

(9) Tels de joyeux chevraux aux lieux d'où le Ventoux
Voit s'unir la Durance à son antique époux.

Le Ventoux est une montagne très-élevée du département de Vaucluse. On y trouve de la neige en tout temps, et on peut l'appeler la dernière des Alpes du côté du Sud-Ouest. La Durance coule à ses pieds, et s'unit au Rhône à peu de distance de cette montagne.

(10) Et le vaillant Pélage,
Ce héros qui chassé des campagnes du Tage.

On dit qu'un guerrier de Castille, *Miles Castellannus*, vint s'établir dans la Provence, et chassa les Sarrasins du pays où est bâtie la ville de Castellanne, à laquelle il donna son nom. Je l'appelle Pélage, parce que ce nom est fameux dans les fastes de l'Espagne. J'ai ouï-dire que la maison de Castellane tirait de lui son origine. Il est sûr qu'elle était connue du temps des Maures.

(11) Et toi qui m'a vu naître, agréable vallon,
Qui de tes clairs ruisseaux portes l'aimable nom,
Et vois avec orgueil des Alpes orageuses
S'abaisser devant toi les têtes sourcilleuses!

Je veux parler du canton qui faisait sous les Romains partie du pays des Vocontiens, où se trouve la ville de Valréas ou Vauréas. Elle a tiré son nom des petits ruisseaux qui arrosent son territoire, nommé autrefois *Vallis rivorum*, vallée des ruisseaux. Ils sont formés par les Alpes qui la dominent, et qui se terminent de ce coté-là au pied de ses murs. Ce canton fut envahi par les Sarrasins, qui y ont laissé quelques traces de leur séjour. Il faisait partie du comtat Venaissin, et aujourd'hui du département de Vaucluse. Vauréas est la patrie de M. le cardinal Mauri.

(12) . . . . . et des Vocontiens
Les drapeaux peu connus flottaient parmi les siens.

Les Vocontiens dont j'ai parlé ci-dessus, étaient un peuple de l'ancienne Gaule Narbo-

naise. La ville de Vaison en était la capitale; elle est aujourd'hui peu considérable; mais on trouve tous les jours dans son territoire, des débris de son ancien éclat. Feu le président de Véronne, mon compatriote et mon ami, avait une quantité de pierres sépulchrales qui en étaient tirées, et qui portaient toutes le prénom de *Julius*, ce qui fait croire que J. César, qui parle de Vaison dans ses commentaires, avait accordé l'honneur de porter son nom à ses habitans pour quelque service rendu. Il reste aussi des traces de la domination des Sarrasins dans les environs de cette ville.

(13) **L'un arrivé des bords de la bourbeuse Isère.**

L'Isère est une rivière très-limoneuse qui se jette dans le Rhône, près de Valence en Dauphiné. Elle a sa source dans la Savoie.

(14) **Et le troisième enfin des arides Cévennes.**

Les Cévennes font partie du Vivarais ou du département de l'Ardèche. Ce sont des montagnes couvertes de terres volcaniques, et où l'on trouve beaucoup d'eaux minérales. Voyez ce qu'en dit dans ses ouvrages M. Faujas de Saint-Fond, célèbre naturaliste.

(15) **Venus des murs fameux que Plancus a bâtis.**

La ville de Lyon fut fondée l'an de Rome 711 ou 712, par L. Munatius Plancus, consul romain, qui la peupla d'une colonie de Romains qui avait été chassée de Vienne par les Allobroges. Sous Auguste, elle fut la capitale de la

Celtique, qui pour cela fut nommée la *Lyonnaise*. Elle devint bientôt une des villes les plus florissantes des Gaules. Sa situation avantageuse la rendit l'entrepôt d'un grand commerce. Il n'y eût rien de plus célèbre que le temple que soixante peuples firent bâtir à Lyon en l'honneur de Rome et d'Auguste. Ces peuples donnèrent autant de statues avec leurs inscriptions pour orner l'autel qu'ils avaient fait ériger à ce prince. Environ cent ans après sa fondation, cette ville fut consumée en une nuit par le feu du ciel. Sénèque, en parlant de cet embrâsement, dit qu'il n'y eut qu'une nuit entre une grande ville et une ville qui n'est plus. *Inter magnam urbem et nullam, nox una interfuit.* Néron la fit rétablir.

On dit que son nom latin, *Lugdunum*, en Celte, *lug dun*, vient de *dun*, qui veut dire montagne, et de *lug*, corbeau, à cause d'une volée de corbeaux que son fondateur vit sur la montagne, lorsqu'il prenait les auspices pour la bâtir.

Pendant la révolution, elle s'est rendue célèbre par le courage de ses habitans.

(16) **Mais tombé sous les coups de l'invincible Hakan,**
Il mourut près des murs de l'antique Numance.

Hakan est un des chefs des Maures qui vinrent régner en Espagne avant Abderame ; et Numance, l'une de ses anciennes villes, bâtie près de la source du fleuve Durius, aujourd'hui le Douro. Florus l'appelle l'ornement de

l'Espagne, *Hispaniæ Decus*. Elle soutint un siége de 14 ans, lassa la patience de six consuls romains, et fut enfin détruite par Scipion Emilien. Ses habitans aimèrent mieux périr que de se rendre au vainqueur.

(17) Tu brillais auprès d'eux, invincible Monmorel

Je ne sais où j'ai lu qu'un guerrier de l'illustre et antique maison de Monmorenci, disait en frappant dans la mêlée: *Monmore ainsi*, Monmore frappe ainsi; et que delà est venu son nom. Comme poète, il m'a été permis de prendre cette leçon, et de le faire paraître dans les armées de Charles-Martel. Cette maison a une date plus reculée encore; ils étaient connus sous la première dinastie.

(18) C'est Pépin qui de Charle, illustre rejeton,
De Pépin son aïeul avait reçu le nom.

C'est de Pépin-le-Bref que je veux parler, fils de Charles-Martel, qui l'était lui-même de Pépin d'Héristal, fameux maire du palais. Il devait avoir 17 ou 18 ans lorsque se livra la bataille de Tours. Les actions de sa vie font voir le courage et la vivacité que je lui donne dans ces vers.

(19) Qui vaincus par César, sous le nom de Bataves,
Devinrent ses soldats, mais jamaiss es esclaves.

Ils montrèrent tant de courage, que les empereurs voulurent avoir une partie de leur garde

composée de soldats des cette nation. Ce sont aujourd'hui les Hollandais.

(20) Nous que le monde entier, dans toutes ses provinces,
A vus tantôt l'espoir, ou la terreur des princes.

Les anciens Gaulois, qui étaient alors fondus avec les Francs, avaient fait beaucoup de bruit dans le monde par leurs exploits. Le proverbe était : *Nullum bellum sine milite Gallo, Point de guerre sans un Gaulois.* On croit que leur nom vient de *wallen* ou *gallen*, qui veut dire aller, passer de lieu en lieu, parce qu'ils émigraient beaucoup et étaient de grands coureurs.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

Marche de l'Armée française au-devant des Sarrasins. Combat pour le passage de la Loire où Lodomère tue Abencerrage l'un de leurs chefs. Victoire des Français. Continuation de leur marche dans la Touraine. Un Enchanteur, descendant des Druides, offre ses services à Abdérame, qui les accepte. Il prend la figure d'Emérance pour tromper Lodomère son amant. Il l'attire et l'enferme dans un château enchanté. Plusieurs guerriers français, ses amis, veulent le délivrer; ils sont faits prisonniers avec lui. Discours d'Almanzor à Abdérame, dans lequel il le presse d'attaquer les Français. Conseil à ce sujet.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT SECOND.

Déja l'astre du jour, sur son char de lumière,
Avait pendant neuf fois parcouru sa carrière,
Depuis qu'à la victoire animant ses soldats,
Charles vers l'ennemi s'avançait à grands pas;
Et déjà de la Loire il découvrait la rive,
Lorsqu'au salut du camp, une troupe attentive,
Observe, et voit au loin, sur les bords opposés,
Par minces pelotons des gardes divisés,
Et dont les vêtemens aux couleurs bigarrées,
D'un pays étranger annonçaient les livrées.
« Compagnons, dit le chef, le but que nous cherchons,
Le voilà, grace au ciel, enfin nous y touchons!
Voyez ces cavaliers épars sur le rivage,
Et ces grands casques blancs qui couvrent leur visage!
Ce sont nos ennemis, ces fiers Mahométans,
Que jadis jeune encore, je combattis long-temps,

Quand j'allai, pour la gloire oubliant ma patrie,
Me signaler contr'eux aux champs de l'Ibérie.
Oui, je les reconnais ». Ce vigilant guerrier
Presse, en disant ces mots, les flancs de son coursier;
Vole au-devant de Charle, et d'un cœur plein de zèle
De tout ce qu'il a vu fait le rapport fidèle;
Et le héros au loin voit bientôt dans les airs,
Des sabres Musulmans reluire les éclairs.
Guidé par sa sagesse, en cet art consommée,
Son ordre au même instant fait arrêter l'armée,
Et dans les vastes champs qu'ils foulent sous leurs pieds
De tous ses corps divers les rangs sont déployés.
Tels d'Ibis (1) aux longs cols, aux ailes étendues,
Les troupeaux sous un chef voyageant dans les nues,
Si la faim les provoque, ou si le jour qui fuit
Les invite au sommeil, doux enfant de la nuit,
On les voit aussitôt de leur haut apogée,
Descendre sur la terre en colonne allongée;
Et déployant au loin leurs nombreux bataillons,
Du Scyte ou du Sarmate inonder les sillons.
Mais le soleil alors sur les vastes campagnes
Prolongeait en fuyant les ombres des montagnes;
Pour établir le camp les lieux sont désignés.
Ceux-ci creusent autour des fossés alignés,
Ceux-là d'une main prompte, à la blancheur des tentes
Mêlent des pavillons les couleurs éclatantes.

Et ces bords que la crainte avait rendus déserts,
D'une immense cité se sont déjà couverts.
Mais la nuit a paru. Hors les gardes fidèles,
Et les chefs attentifs dont l'œil veillait sur elles,
Tout dormait dans le camp. Mais chez les Sarrasins
Le bruit avait couru que sur les bords voisins
On avait vu marcher les légions Chrétiennes.
Abderame aussitôt fait rassembler les siennes,
Divise en plusieurs corps ses nombreux combattans,
Et mettant à profit de précieux instans,
Il veut qu'avec l'un d'eux le fier Abencerrage (2)
Du fleuve aux ennemis dispute le passage.
Celui-ci né d'un sang chez les siens renommé,
Par ce nouvel honneur est encore animé.
Présomptueux qu'il est, on dirait, à l'en croire,
Que son choix au Calife assure une victoire;
Il compte les exploits qu'il n'a point faits encor;
Et couvrant son turban de diamans et d'or,
Il part, et de la Loire il atteignait la rive,
Dans le moment douteux où la nuit fugitive
Règne encore, et pourtant voit de l'astre du jour,
L'aurore teint de pourpre annoncer le retour.
Charle aussi diligent que son rival peut l'être,
Déjà par ses courreurs l'avait fait reconnaître.
Il consultait alors s'il devait sous ses yeux
Forcer les eaux du fleuve, ou moins audacieux,

Préférer à la force et la ruse et l'adresse;
Quand soudain près de lui, le front plein d'allégresse,
Lodomère arrivant : « Noble fils de Pépin!
Dit-il, nos ennemis sont devant nous enfin.
Si quelqu'un de ces flots doit tenter le passage,
C'est à moi le premier qu'est dû cet avantage.
A quel autre que moi peut-on le confier,
Puisque j'ai tant d'affronts à leur faire expier?
Oui, croyez-en, Seigneur, mon amour et ma gloire!
Cette nuit l'un des miens a des eaux de la Loire
Sondé la profondeur. Le gué n'est dangereux,
Et j'en crois son rapport, ni pour moi ni pour eux.
Souffrez donc que ma troupe, à me suivre animée,
Aille ouvrir sur ses flots une route à l'armée ».
Il dit; Charles répond : « O guerrier généreux!
Toi, que mon amitié voudrait voir plus heureux!
Pars, nous allons te suivre. Un danger ordinaire
A ton cœur, je le sais, est peu digne de plaire:
Plus un coup est hardi, plus il sied à ta main.
Pars donc, et de l'honneur montre nous le chemin ».
Il achevait à peine, et déjà Lodomère
A rassemblé des siens la cohorte légère.
Il joint à ces guerriers deux fois mille Vascons
Que Vaifre a détachés de ses fiers bataillons;
Et mille cavaliers nés dans la riche plaine,
Où l'Océan reçoit les tributs de la Seine.

Il part certain de vaincre; et l'espoir sur ses pas
De sa face joyeuse anime ses soldats.
La Loire auparavant fougueuse et menaçante,
Abaisse devant eux sa vague obéissante.
On eût dit qu'indigné d'un empire étranger,
Le fleuve sous leurs lois brûlât de se ranger;
Et que son onde alors, à leur plaire attentive,
Voulut venger le sang répandu sur sa rive.
Le Maure cependant prêt à les recevoir
Sur l'autre bord s'avance, et sur eux fait pleuvoir
De piques et de dards une affreuse tempête;
Mais des larges pavois le rempart les arrête.
Ces pavois sur leurs dos de longs bois hérissés,
Montrent les coups nombreux que le Maure a lancés.
Tel fondant tout-à-coup du sommet des montagnes,
Un torrent court au loin désoler les campagnes;
Lorsque du laboureur l'industrieuse main
D'une digue puissante a fermé son chemin;
Et détournant de lui sa course vagabonde,
Sauvé ses champs heureux des fureurs de son onde.
Tel au milieu des flots repoussant leur courroux,
Lodomère allait même au-devant de leurs coups.
Charles pour soutenir son généreux courage,
Avec un corps nombreux s'approche du rivage.
Contre les Sarrasins, bien au-delà des flots,
Fait lancer des rochers, d'énormes javelots,

Dont le bois entouré d'une poix flambloyante,
Porte au milieu des rangs la mort et l'épouvante.
Mais les fiers Sarrasins, loin de s'en étonner,
A plus d'ardeur encor semblent s'abandonner.
Ils poussent leurs coursiers dans les ondes rapides;
Et d'une et d'autre part les guerriers intrépides,
Redoublant tous ensemble et d'audace et d'efforts,
Commencent un combat inoui jusqu'alors.
Ici sous le Chrétien le Musulman succombe;
Là sous le Musulman c'est le Chrétien qui tombe;
Et Maures et Français par le fleuve emportés,
Grossissent de leur sang les flots épouvantés.
O combien de héros noyés avec leur gloire,
Dans ce funeste jour périrent dans la Loire;
Qui roulant à la fois les morts et les mourans,
Les portait pour pâture aux poissons dévorans!
Fier d'être le premier à combattre le Maure,
Et de tous ses affronts plus furieux encore,
Lodomère dans l'onde, invisible à demi,
Sous chacun de ses coups accable un ennemi.
Ferme sur son coursier qui le porte à la nage,
Il use tour-à-tour d'adresse et de courage,
Et bravant à la fois sabres et javelots,
Du sang des Sarrasins fait bouillonner les flots.
Quand leur chef tout à coup, le fier Abencerrage,
Pour venger tant de morts, accourt sur son passage;

Sur son casque déjà de mille coups frappé,
Assène un fer sanglant que Damas a trempé,
Et lui courbant le front sous les vagues profondes,
Du fleuve limoneux lui fait boire les ondes.
Mais le Français vainqueur du trépas et des eaux,
Revient plus furieux pour des exploits nouveaux;
Rejoint Abencerrage, et d'une énorme lance,
Perce les plis nombreux de son habit immense,
Qui malgré le long poil dont il est hérissé,
Ouvre une large route au fer qui l'a blessé.
Le Maure au même instant sur son coursier chancelle.
Lodomère redouble et lui dit : « Infidèle!
Meurs; va dans les enfers raconter tes succès;
Et montre-leur les coups que frappent les Français. »
Mais, vains discours! le Maure était déjà sans vie;
Et par l'onde déjà sa dépouille engloutie.
A ce spectacle affreux ses valeureux soldats
Tombent sur son vainqueur pour venger son trépas.
Mais à tous leurs efforts le puissant Lodomère
Oppose de son bras l'invincible colère.
Et secondé des siens, donnant par-tout la mort,
Du fleuve tout sanglant il gagne enfin le bord.
Mais là pour sa valeur s'ouvre un nouveau théâtre;
Là de plus grands dangers lui restent à combattre.
Les Sarrasins en foule accourent sur ses pas,
Tous respirant la rage, et portant le trépas.

On le presse, on l'entoure; et leur fer redoutable
Par-tout offre à ses yeux sa perte inévitable.
Mais lui, sous son pavois, à l'abri de leurs coups,
Pour respirer enfin laisse agir leur courroux;
Puis, semblable au lion qu'une meute guerrière,
A la voix des chasseurs force dans sa tanière,
Il s'élance; et bientôt sa dévorante main
D'un carnage effroyable a couvert son chemin.
Tout cède alors; tout fuit sa vengeance enflamée;
Et là, suivi bientôt du reste de l'armée,
Il verse tant de sang, il fait tant de captifs,
Qu'à peine quelques-uns, du combat fugitifs,
D'une défaite horrible, et pour eux si mortelle,
Peuvent porter aux leurs l'effrayante nouvelle.

Tandis que les Français parmi tant de bonheur
Au ciel qui les protège en rapportent l'honneur,
Que leurs mains à l'envi sur les bords de la Loire
Dressent des monumens garans de leur victoire
Les Maures dans leur camp alarmés et confus,
Songent à réparer les coups qu'ils ont reçus;
Lorsqu'un jour à leur chef un vieillard se présente.
Un bois noueux soutient sa démarche pesante;
Et d'horribles lambeaux par un cuir attachés,
Embrassent de son corps les membres desséchés.
« Calife, lui dit-il, si l'art que je possède,
Peut aux maux que tu crains apporter un remède,

Je ne demande rien. Et que puis-je exiger,
Si je puis obtenir l'espoir de me venger?
Je dois mon origine à ces antiques prêtres, (3)
Qui régnaient sur la Gaule au temps de nos ancêtres,
Et de qui ces Chrétiens, tes ennemis mortels,
Ont détruit autrefois l'empire et les autels.
Un je ne sais quel dieu plus puissant que les autres,
Disent-ils, a dès-lors fait oublier les nôtres,
Qui proscrits maintenant, forcés de s'exiler,
Ne rendent plus d'oracle et n'osent plus parler.
Tous nos droits sont perdus depuis ce temps funeste.
Mais de tous nos affronts le souvenir me reste.
La haine dans mon cœur ne saurait s'effacer;
Souffre donc que pour toi je puisse l'exercer.
D'un secret merveilleux que je tiens de mes pères,
Je vais pour te servir employer les mystères.
Et de nos ennemis dont ils sont tout l'espoir,
Les plus braves guerriers seront en ton pouvoir.
Si tu crois que ma bouche annonce une imposture,
Frappe, et rends mon trépas le prix de cette injure ».
Il dit; et sur son front gardant un air serein,
Il attend à genoux l'ordre du souverain.
« Bien loin de te punir, lui répond Abdérame,
Ta promesse, ô vieillard! a des droits sur mon ame.
Oui, si ton art divin m'est utile en ce jour,
Voici ce qu'à tes vœux je promets à mon tour.

Tu pourras, honoré des pouvoirs les plus amples, (4)
Servir en paix tes dieux et relever tes temples;
Et nos cultes amis, et régnant à la fois,
Au culte des Chrétiens imposeront des lois.
Cours, et que leur armée au désespoir réduite,
Ne trouve devant moi que la mort et la fuite. »
Il dit, et le vieillard de son art ténébreux
Va consulter soudain les mystères affreux.

Cependant des Français les troupes triomphantes
Abordaient du Poitou les plaines opulentes.
De leurs toits saccagés les peuples malheureux
Sortaient de toute part, volaient au-devant d'eux;
Et fuyant du vainqueur les barbares caprices,
Leur offraient à l'envi leurs vœux et leurs services.
Les uns d'un doux nectar, présent de leurs climats,
Couraient la coupe en main rafraîchir les soldats.
D'autres, pour soulager leurs marches fatigantes,
Chargeaient leurs faibles bras de leurs armes pesantes;
Et tous de leur salut bénissant les héros,
Faisaient de leurs grands noms retentir les échos.
Tels des enfans, qui loin de l'amour paternelle,
Languissent sous le joug d'une injuste tutelle.
Que leur père pour eux depuis long-temps perdu
Dans leurs bras tout à coup revient inattendu,
Qu'il reprenne sur eux son tendre et doux empire,
Tout rit dans la maison; tout jouit, tout respire.

Ses murs, témoins des pleurs qui coulaient de leurs yeux,
Retentissent alors de leurs transports joyeux.
Mais en avant de tous, et bien loin de l'armée,
Lodomère marchait; et sa troupe affamée
D'une gloire nouvelle, et de nouveaux combats,
Veillait pour les guerriers qui venaient sur ses pas.
On la voyait souvent, pour exercer ses armes,
Porter aux Sarrasins de fréquentes alarmes;
Et ceux-ci quelquefois plus prompts à l'attaquer,
Par légers pelotons venaient la provoquer,
Et dans tous ces combats la perte ou l'avantage,
D'un hasard mutuel était souvent l'ouvrage.
Quand l'affreux artisan des plus noires horreurs,
Le vieillard vit le jour d'accomplir ses fureurs.
Dans un bois solitaire, où la lune tremblante
Laissait tomber à peine une clarté mourante,
Il se rend en silence au milieu de la nuit.
Trois fois il en parcourt le ténébreux réduit.
Puis décrivant un cercle, et ses lèvres étiques
Prononçant de son art les paroles mystiques,
Dans les flancs de la terre il fait un creux profond.
Il invoque ses dieux, et l'enfer lui répond.
Alors les yeux brillans d'une barbare joie,
Il saisit un enfant (5) dont il a fait sa proie,
Et l'égorgeant, hélas! de son horrible main,
Il fait couler son sang dans un vase d'airain.

Puis y mêlant du gui, plante chère aux Druides,
Et les poisons divers, amis des parricides,
Il met sur des charbons ce mêlange odieux,
S'en frotte, ô de ce crime effet prodigieux!
Ses membres desséchés, son antique visage,
Tout son corps prend soudain la fraîcheur du bel âge.
Son sexe se transforme, et s'entourant d'attraits,
De la belle Émérance il a pris tous les traits.
Ainsi par le soleil, vainqueur de la froidure,
Le serpent attiré de sa retraite impure,
Prend sa robe nouvelle, et des plus belles fleurs
Sur son corps plein de rage étale les couleurs.
Fuis loin de ses regards, malheureux Lodomère!
Pour toi s'est accompli cet horrible mystère!
Fuis, dis-je! mais déjà ce perfide étranger
Parmi les Musulmans est venu se ranger;
Et sur l'un des coursiers le plus prompt de leur troupe,
Un cavalier déjà lui présente sa croupe.
Ils se joignent ensemble à ceux de leurs guerriers,
Qui livraient aux Chrétiens des combats journaliers;
Et comme Lodomère, en un péril extrême,
Pour soutenir les siens était venu lui-même,
Le fantôme lui crie : « Ah! viens à mon secours,
O toi de qui l'absence a flétri mes beaux jours!
Cher Lodomère, viens; et que ta main vaillante
Sauve de ces cruels l'honneur de ton amante! »

A ces accens trompeurs Lodomère aux abois,
De sa chère Émérance a reconnu la voix.
Il regarde, il la voit qu'un cavalier numide
Emporte à travers champs sur un coursier rapide.
Il oublie aussi-tôt, certain de son malheur,
Les combats glorieux où se plait sa valeur;
Et malgré les périls que court son imprudence,
Il n'entend, il ne voit, il ne suit qu'Emérance.
Tel un jeune taureau, sur la fin d'un beau jour,
Pour la première fois sentant les feux d'amour;
Si d'un bord éloigné la voix d'une génisse
Vient frapper tout à coup son oreille novice,
Il vole, et loin des champs où paissaient ses aïeux,
Il suit de son ardeur les transports furieux;
Brave les monts, les eaux, la nuit qui le rappelle,
N'entend que son amante, et ne désire qu'elle.
Tel était Lodomère : et par de faux appas
Son barbare ennemi l'attire sur ses pas;
Il fait de temps en temps, pour l'enflammer encore,
Parler en sons plaintifs cette voix qu'il adore.
Il le conduit ainsi, traversant les vallons,
Et les sombres forêts, et les vastes sillons,
Dans un château, flanqué d'une digue profonde,
Que la Vienne en fuyant remplissait de son onde.
Lodomère, enfermé dans ces affreux remparts,
Cherche, mais nul objet ne s'offre à ses regards.

Il appelle Emérance, et l'onde fugitive
Et les vents frappent seule son oreille attentive;
Ou leur bruit, des humains imitant les accens,
Pour redoubler ses maux, vient abuser ses sens.
« O toi, dit-il ensuite, ô beauté que j'adore!
Pour qui jusqu'à ce jour j'ai voulu vivre encore,
Si c'est toi que j'ai vue, et qu'un songe imposteur
N'ait point frappé mes yeux d'un fantôme enchanteur,
Réponds : à ton secours où faut-il que je vole?
Quels sont les ennemis qu'il faut que je t'immole?
Parle, chère Emérance, es-tu sourde à ma voix?
T'aurai-je vue, hélas! pour la dernière fois? »
Puis parcourant le fort, qu'il sonde avec sa lance,
Il mesure ses bras à sa hauteur immense;
Il s'épuise en efforts pour gravir ses parois,
Et voisin du succès, il tombe sous son poids.
Enfin pour terminer son désespoir extrême,
Il est prêt mille fois à s'immoler lui-même.
Ainsi par des chasseurs surpris dans ses déserts,
Un lion rugissant s'irrite de ses fers;
De sa griffe terrible et sa dent meurtrière
Du cachot qui l'enferme attaque la barrière,
Bat ses flancs de sa queue, et par de vains efforts,
De sa force indomptable, il use les ressorts.
Mais pour lui cependant sa cohorte alarmée,
Déjà de son absence avait instruit l'armée.

Les

Les chefs et les soldats qui chérissaient en lui
Un ami sûr et tendre, un généreux appui,
Redoutaient cette perte ; et leur douleur commune,
En pleurant sur son sort, pleurait leur infortune ;
Lorsqu'un jeune soldat, chéri de ce héros,
Disait-il, s'offre à Charles, et lui parle en ces mots :
« Seigneur, ou je m'abuse, ou je ferai connaître
Les lieux où ce guerrier se trouvera peut-être ;
Pour veiller sur ses jours je le suivis long-temps.
Son coursier l'emportait plus vite que les vents.
Dans une tour enfin qui ne m'est point connue,
Je le vis tout à coup disparaître à ma vue.
Mais le soleil trois fois du haut des cieux a lui,
Depuis que notre camp se voit privé de lui.
Envoyez donc, Seigneur, sans tarder davantage,
Des guerriers dont la force égale le courage,
Et qui par moi guidés, à vos soins généreux
Puissent rendre au plutôt ce guerrier valeureux ».
Il dit ; et de ses yeux on voit tomber des larmes.
Son discours de l'armée augmente les alarmes.
Chacun offre son bras aux combats aguerri ;
Mais Guidon, Adhémard, Gaifre, Pélage, Henri,
Et cent autres encor, de qui la renommée
Était l'effroi du Maure et l'honneur de l'armée,
Sur la foi du soldat, hardis à s'engager,
Volent pour le défendre en un si grand danger.

Ils ignorent, hélas! que la main qui les guide
Est celle du vieillard, leur ennemi perfide;
Qui, moderne Sinon, pour de nouveaux forfaits,
Avait pris le langage et l'habit d'un Français.
Ils marchent néanmoins d'un pas ferme et tranquille;
Et bientôt atteignant l'impénétrable asile
Où leur ami captif semblait les invoquer;
Leurs bras audacieux sont prêts à l'attaquer.
Pelage en fait le tour; et de son mur terrible,
Jugeant par la hauteur, l'épaisseur invincible:
« Compagnons, leur dit-il, pour abattre ce fort
Tous nos coups, j'en suis sûr, feraient un vain effort;
Mais attaquons la porte, et ne menaçons qu'elle ».
A ces mots, de sa lance à sa valeur fidèle,
Il frappe, et de l'airain dont ses flancs sont couverts,
Sous son robuste bras fait jaillir mille éclairs.
Jusqu'en ses fondemens les remparts en frémissent;
Et du coup étonné les cieux en retentissent.
Ensuite vient Guidon par l'exemple animé,
Qui d'un bras non moins ferme, et d'une lance armé,
En frappe à coups pressés la ferrure difforme.
Henri, le dos courbé sous une pierre énorme,
S'avance après Guidon, et croit voir sous son poids
Et la porte et le mur s'ébranler à la fois;
Mais le travail résiste, et leur force terrible
Ne tire qu'un bruit sourd de sa masse insensible.

Tel un rocher en butte au céleste courroux,
Brave toujours sa foudre et résiste à ses coups.
Enfin désespérés d'une attaque si vaine,
Sous le tranchant du fer ils font tomber un chêne,
Qui dépouillé soudain de ses rameaux nombreux,
Offre à leurs bras puissans un bélier vigoureux.
Malgré l'énorme poids dont son corps les accable,
Ils approchent du fort sa tête épouvantable,
Balancent en mesure, et poussent à la fois,
Ce corps lourd et pesant, vaste géant des bois;
Et malgré tout le bronze et le fer qui la couvre,
La porte sous le choc enfin crie et s'entr'ouvre.
Remplis en même temps et de joie et d'orgueil,
Déjà tous ces guerriers en ont franchi le seuil;
Mais, ô des trahisons la plus inattendue!
Une herse de fer, dans la tour suspendue,
Tombe sur elle-même, et présente aux héros
L'aspect désespérant de ses triples barreaux;
Et leur guide à la joie abandonnant son ame,
De son double succès va flatter Abderame.
« Calife, lui dit-il, mes sermens sont remplis.
La fleur de ces guerriers, nos communs ennemis,
Dans le fond d'une tour maintenant renfermée,
D'une force indomptable a privé leur armée.
Je dirai plus, je tiens sous mes puissantes lois
Ce héros si fameux par ses hardis exploits,

Qui tout couvert encor du sang d'Abencerrage,
Malgré lui du grand fleuve a forcé le passage.
Que ne puis-je, captifs, les offrir à tes coups,
Et par leur juste mort appaiser ton courroux?
Mais jusques-là, Sultan, je ne saurais leur nuire.
Je puis les enchaîner, mais non pas les détruire.
Profite cependant de cet heureux succès.
Attaque avec fureur ces odieux Français.
Mon art, qui sous tes lois fait plier la nature,
Présage à tes efforts une victoire sûre».
Plein de joie, à ces mots, ô vieillard généreux!
Je bénis de cet art les succès merveilleux,
Lui répond Abdérame; achève ton ouvrage.
De ces Francs belliqueux enchaîne le courage.
De mes vastes desseins qui prévaudront toujours,
Que rien dorénavant n'interrompe le cours;
Et puisse Mahomet, dessillant ta paupière,
De son septième ciel te montrer la lumière! (6)
Cependant Almanzor, qui des murs de Leptis (7)
Qu'à son pouvoir lui-même avait assujettis,
Dans le camp du calife était venu la veille;
Arrive: « Hé quoi, dit-il, votre valeur sommeille,
Seigneur? et d'un revers vos soldats étonnés,
Sous leurs drapeaux oisifs, languissent consternés?
Sont-ce là ces guerriers, ces fils de la Victoire,
A qui le saint prophète a promis tant de gloire?

Et qui sourds à sa voix, rebelles aujourd'hui,
D'une vaine science attendent leur appui?
Laissons aux étrangers l'art de tromper les hommes;
Et quant à nous, Seigneur, regardons qui nous sommes!
N'employons, croyez-moi, pour vaincre les humains,
Que ces moyens plus sûrs qui brillent dans nos mains.
Oui, Sultan, ce sont là les armes les plus fortes!
Attaquons l'ennemi. Tombons sur ces cohortes,
Qui jusqu'en notre camp viennent nous insulter.
Ou si vos escadrons n'osent les affronter,
Permettez que moi seul, suivi de quelques braves,
Rompant de nos fossés les indignes entraves,
J'aille en ce moment même, et s'il faut malgré vous,
Ou punir tant d'audace, ou mourir sous leurs coups.
Que dis-je? Auparavant que la mort pâle et sombre
Du corps qui l'enveloppe ait séparé mon ombre,
Que d'ennemis, atteints par ce fer vigoureux,
Vont descendre, Seigneur, au séjour ténébreux!»
Ainsi parle Almanzor, et sa main redoutable
Balance dans les airs un sabre épouvantable.
Tel prêt à se résoudre en horribles volcans,
Le Vésuve ou l'Etna fait raisonner ses flancs.
L'air en gémit au loin. La nature troublée
Sous ses trémoussemens voit la terre ébranlée;
Et le mont, préludant à ses noires fureurs,
Fait jaillir dans les cieux ses feux avant-coureurs.

« Généreux Almanzor, lui répond Abderame,
La frayeur fut toujours étrangère à mon ame;
Et tu ne penses pas qu'un revers passager
Des sermens que j'ai faits puisse me dégager.
Ces sermens sont de vaincre et d'asservir la France.
Rien ne peut à mon cœur ravir cette espérance.
Mais le jour va finir. Pour un autre moment,
Garde de ton ardeur ce noble mouvement.
Sur nos fausses frayeurs notre ennemi se fie.
Mais cette nuit, Sultan, ma fureur te défie.
Surprenons les Français, et voyons qui de nous
Fera tomber sur eux de plus terribles coups.
Il dit; et leur divan (8) qui soudain se rassemble,
Les voit sur ce projet se consulter ensemble.
Tel un débat sanglant s'élève quelquefois
Entre deux loups cruels, lâches brigands des bois.
Mais qu'à leurs yeux, hélas! tout à coup se présente
Du bercail paternel une brebis absente;
Leur fureur change alors, et pour la dévorer
Toute querelle entr'eux est prompte à s'abjurer.

FIN DU SECOND CHANT.

NOTES

DU SECOND CHANT.

(1) Tels d'ibis aux longs cols, aux ailes étendues.

Par ibis, c'est des grues, qui sont une espèce de cicogne ou d'ibis, que je veux parler. Lorsqu'elles voyagent, elles volent en corps d'armée, et forment un triangle. La première en tête qui fend l'air, se met derrière, lorsqu'elle est fatiguée, et une autre prend sa place. Elles sont fort communes en Pologne, dont les Nobles mettaient jadis un grand prix aux plumes de leur queue, après leur avoir fait subir quelques préparations.

(2) Il veut qu'avec l'un d'eux le fier Abencerrage, etc.

Abencerrage, ou Aben-zurrah, est un nom fameux chez les Maures d'Espagne. Je suppose que le guerrier dont il est ici question, est un de leurs auteurs. La tribu des Abencerrages eut long-temps après, de grandes querelles avec celle des Zégris. Ceux-ci accusèrent le plus riche et le plus puissant d'entr'eux, d'entretenir avec la reine un commerce criminel. Ils produisirent devant le roi *Abdeli*, son époux, des témoins qui soutinrent qu'ils l'avaient vu avec cette prin-

cesse sous un berceau de roses. Le roi furieux, jura la perte des Abencerrages; mais craignant leur pouvoir et les nombreux amis que leur avaient fait leur richesse et leurs vertus, il dissimula, et les appela les uns après les autres dans son palais, où trente-cinq d'entr'eux furent décapités. Ils seraient tous morts de même, si un page qui avoit suivi son maître, et qui ne fût point aperçu dans le désordre de cette exécution, ne fût sorti pour avertir le reste de cette famille malheureuse. La ville de Grenade où se passait cette tragédie, prit les armes en leur faveur; leurs ennemis furent en partie exterminés; le roi ne dût son salut qu'à sa fuite. Il s'enferma seul dans son château, et refusa de voir la reine, qu'il croyait toujours coupable. Elle fut mise en prison, et aurait perdu la vie, si personne ne se présentant en champ-clos pour prendre sa défense, quelques chevaliers chrétiens qu'elle fit avertir, n'eussent vaincu leurs accusateurs. La prise de Grenade suivit de près cette aventure, les Abencerrages en ayant, dit-on, facilité la conquête aux rois Ferdinand et Isabelle. On montre encore sur la cuve de la fontaine des lions de l'*Alhambra*, la trace du sang des Abencerrages. (Duperron, *Voyage dans l'Espagne*).

(3) Je dois mon origine à ces antiques prêtres,
Qui régnaient sur la Gaule au temps de nos ancêtres.

Ces prêtres étaient les Druides qui avaient tant d'autorité chez les Gaulois. On les dit

aussi anciens que les Brachmanes, les Mages, les Chaldéens et les autres philosophes de l'antiquité. Leur chef, appelé le grand Druide, faisait sa résidence en Bretagne, et c'était dans cette province que le commun des Druides allait apprendre les mystères les plus cachés de leur religion, et faire pour ainsi dire son séminaire. Ils s'occupaient beaucoup à connaître la vertu des plantes, et les employaient, le gui de chêne sur-tout, dans les cérémonies de leur culte. Comme ils croyaient à la magie, ils leur supposaient certaines propriétés. Les Romains devenus chrétiens, ainsi que les Gaulois qui avaient reçu le baptême, s'appliquèrent beaucoup à détruire ces prêtres et leurs superstitions. Cependant ils continuèrent leurs sanglans sacrifices d'hommes, malgré les édits des empereurs, et même long-temps après l'établissement de la monarchie française dans les Gaules. (Voyez le *Dictionnaire de la Fable*, par Fr. Noël.) J'ai donc pu supposer qu'il y avait encore quelques descendans de ces Druides au temps de Charles-Martel. Les religions ne s'éteignent pas tout à coup; on dit qu'il y a encore quelques Maures dans les montagnes d'Espagne.

(4) Il saisit un enfant dont il a fait sa proie,
Et l'égorgeant, hélas! de sa barbare main, etc.

J'ai dit dans la note ci-dessus, que les Druides égorgeaient des victimes humaines; ainsi j'ai pu supposer que le Druide Hismar

employa cette cruauté dans son enchantement, et qu'il prit la figure d'Emérance pour tromper les Français. Les magiciens se vantaient de pouvoir prendre toute sorte de ressemblance; et dans certaines provinces cette croyance dure encore parmi le peuple des campagnes. Notre siècle qui n'est pas crédule, condamnera peut-être cette hardiesse de mon imagination, mais sans merveilleux, il n'existe pas de poëmes. Les vaisseaux changés en nymphes, de Virgile, valent bien mon sorcier transformé pour un moment en femme. Dans les opérations magiques, le sang des jeunes gens était préféré à celui des hommes faits, voilà pourquoi l'on dit que le jeune Antinoüs s'immola pour Adrien. Et voilà d'où peuvent venir tous les honneurs que ce prince lui rendit après sa mort.

(5) Tu pourras, honoré des pouvoirs les plus amples,
Servir en paix tes dieux, et relever leurs temples.

Les Mahométans laissaient aux peuples qu'ils subjuguaient la religion de leurs pères. Ils se contentaient de changer en mosquées les temples qui leur convenaient. Plusieurs sultanes, nées chrétiennes, ont gardé leur religion jusques dans le sérail. J'ai lu qu'une fille noble et belle de Venise, ayant été prise par des corsaires Turcs, fut présentée au Grand-Seigneur, qui la mit au nombre de ses femmes, et que le Pape d'alors, dont elle était la proche parente, n'ayant pu obtenir sa liberté, obtint que du moins on la laisserait professer tranquillement la religion

chrétienne. On dit que l'empereur eut de cette vénitienne un fils qui régna, et qui se trouva être le petit-neveu d'un pape. Je me souviens d'avoir lu cette anecdote très-vraisemblable dans le *Dictionnaire de Bayle*, mais je ne sais dans quel article.

Quelque temps avant, le despote de Servie ayant été vaincu et dépouillé de ses états par Amurat, ce prince épousa sa sœur dont il était amoureux, et lui laissa la liberté sur sa religion, qui était la religion chrétienne.

(6) De son septième Ciel te montre la lumière.

Le septième ciel ou l'*alium*, est le *nec plus ultra* de la félicité céleste chez les Musulmans. Mahomet y fut transporté après qu'il eut accompli toutes les cérémonies du pélerinage. C'est dans cet espace qu'il a placé son paradis.

(7) Quand le fier Almanzor, qui des murs de Leptis
Qu'à son pouvoir lui-même avait assujétis, etc.

Les anciens distinguaient deux villes de Leptis en Afrique, la grande et la petite. La grande est une des trois qui donnèrent le nom de *Tripoli* à cette contrée, où se trouve aujourd'hui bâtie la ville de Tripoli. Cette Leptis fut détruite par les Mahométans la première fois qu'ils passèrent en Afrique, et se repeupla depuis; mais une autre armée d'Arabes la ruina entièrement. On voit encore quelques restes de ses bâtimens (*Marmol. Afrique*, liv. 6, ch. 43).

(8) Et leur divan qui soudain se rassemble, etc.

Divan en arabe ou turc, veut dire *sopha* ou *estrade*. Ce mot a donné son nom à la chambre du conseil d'état des monarques orientaux. C'est aussi dans un divan que les princes ou leurs visirs rendent la justice à leurs sujets. Dans les dangers pressans, tous les officiers principaux sont appelés au divan, même les vieux soldats les plus expérimentés. Ce divan s'appelle alors *oja divani*, le conseil du prince, parce que tout le monde s'y tient debout. Cette assemblée a quelque rapport avec nos anciens états. (*Diction. Encyclop.*, à l'article *divan*).

ARGUMENT

DU TROISIÈME CHANT.

Hismar retourne au château, dans lequel il avait enfermé les héros français. Il les endort, et leur fait passer devant les yeux, dans un songe, le Paradis de Mahomet. Description de ce Paradis. Emérance y paraît. Elle engage Lodomère à se faire Musulman. Lodomère, ainsi que ses compagnons, séduits par d'agréables mensonges, se livrent aux plaisirs qu'on leur offre dans ce lieu de délices. Désespoir de l'Armée française pendant l'absence de ces guerriers qu'elle croyait perdus pour elle.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT TROISIEME.

Mais écoutant toujours la fureur qui le guide,
Hismar, car c'est ainsi qu'on nommait le Druide,
Va bientôt retrouver ses captifs malheureux;
Là, du haut de la tour, invisible pour eux,
Il jouit de leurs pleurs, il contemple avec joie
Le désespoir affreux où leur ame est en proie.
Se préparant ensuite à de nouveaux forfaits :
« Si je ne puis, dit-il, immoler ces Français,
Que leur mort soit un droit qui manque à ma puissance;
Par des traits plus hardis signalons ma vengeance!
Que tous ces fiers guerriers qui sont dans nos liens
Soient ravis pour jamais au culte des Chrétiens;
Et qu'Abderame un jour regarde avec surprise
Cette élite vaillante à ses drapeaux soumise! »

Le perfide Enchanteur, en achevant ces mots,
Du sommeil sur leur tête exprime les pavots;
Mais ce sommeil n'est point une vapeur grossière,
Qui captive leurs sens et ferme leur paupière;
Hismar qui les enchaîne à son affreux pouvoir,
Laisse sentir leur ame et leur corps se mouvoir.
Et dans la longue ivresse où la liqueur les plonge,
Devant eux aussitôt il fait passer en songe,
Ce paradis riant promis par Mahomet (1),
Étalant à leurs yeux tous les biens qu'il promet.
Dans cet Éden, séjour de ses élus fidèles,
Régnaient d'un doux printems les beautés naturelles.
Des bosquets d'orangers, riches d'argent et d'or,
Aux doux fruits de la vigne y mêlaient leur trésor.
Des palmiers dont le front de ses vastes ombrages
De mille arbres moins grands couronnaient les feuillages
Des tapis de safran dont les vives couleurs
D'un céleste parfum exhalaient les odeurs;
Des chênes d'un miel pur distillant l'ambroisie,
Des rochers d'où coulaient des flots de malvoisie
Qui charmaient la raison sans abrutir les sens,
Offraient à leurs regards, leurs merveilleux présens;
Et de mille ruisseaux l'onde riante et pure
Sur des cailloux dorés parcourait la verdure.
Là les mortels heureux, lavés par le trépas,
Et loin du souvenir des tourmens d'ici-bas,

Savouraient

Savouraient à l'envi des plaisirs sans mélanges;
Tantôt en des festins préparés pardes Anges,
Où des mets variés, des fruits délicieux
Réjouissaient sans cesse et le goût et les yeux;
Tantôt en des concerts, où le chant et la danse
Suivaient les mouvemens d'une molle cadence;
Tantôt sous des berceaux dans les airs suspendus,
Où sur des lits de fleurs doucement étendus,
Ils pressaient des houris (2) qui toujours caressantes,
Découvraient à leurs yeux des formes ravissantes;
Et qui d'un cœur docile à leur moindre desir,
Jamais sans l'épuiser, prodiguaient le plaisir.
Mahomet, de ces lieux Pontife et Roi suprême,
A tant de voluptés s'abandonnait lui-même.
Il était entouré des beautés qu'il aima;
De la vive Joïr, de la jeune Rihmma,
D'Aiesha sur-tout, sa femme la plus chère (3).
On voyait ces objets, empressés de lui plaire,
Par de tendres regards provoquer son amour.
Le Prophète en ses bras les pressait tour-à-tour,
Et dans les vifs transports de son ame enivrée,
Proclamait de ces biens l'éternelle durée.
Alors qu'une Odalisque, assise à ses côtés,
Dévoilant de son corps les secrètes beautés,
Se lève, et tout-à-coup vers les guerriers s'avance:
« Vous qui de notre joug voulez sauver la France,

Voilà ce qu'en ces lieux, au-delà du trépas,
Mahomet offre aux siens de plaisirs et d'appas.
Dit-elle: ah! de ce Christ qu'ont adopté vos pères,
Cessez, il en est tems, d'adorer les Mystères!
A l'espoir des mortels qu'ose-t-il présenter?
Sur la terre, des sens qu'il faut toujours dompter;
La haine des plaisirs, les haires, les cilices,
La guerre avec soi-même et de durs sacrifices.
Dans ce monde terrestre où vous fûtes jetés,
Il n'est pour vous que trouble et que calamités.
Après lui, c'est l'Enfer pour la plus faible offense.
Hé quel Enfer encor? Un séjour de souffrance,
Où votre Dieu terrible a placé des tourmens,
Qui sont même inconnus aux plus fiers des tyrans.
Lorsque, Saints ou Martyrs, vous désertez la terre,
Près de ce Dieu jaloux quel est votre salaire?
D'adorer en repos sa gloire et son pouvoir;
De vous rassasier du bonheur de le voir;
Mais le grand Mahomet, trop heureux que nous sommes!
A mieux connu le prix que méritaient les hommes.
A côté des vertus il laisse des plaisirs.
Le cœur peut se livrer à d'innocens désirs.
Toujours pendant la vie, étroit et court passage,
Des sens que nous avons il nous laisse l'usage.
Vous voyez le bonheur qu'il nous promet ici.
Venez, jeunes Héros! le partager aussi;

Et de vos tristes lois quittant l'obéissance,
Des biens les plus parfaits goûtez la jouissance.
Venez, ces beaux gazons, ces ombrages, ces bois,
Ces attraits devant vous étalés à la fois,
Combleront de bonheur votre vie immortelle,
Et leur beauté pour vous sera toujours nouvelle ».
Elle dit : et déjà de son aspect troublés
Les guerriers par ces mots sont encore ébranlés.
Telles on nous dépeint les Syrènes perfides,
Charmant des voyageurs les oreilles avides;
Tel Ulysse arrêté par leurs enchantemens,
Oubliait Pénélope, en proie à ses amans.

Mais la Nymphe bientôt poursuivant sa victoire :
« Si vos cœurs, ô Français! sont épris pour la gloire,
Qui mieux que Mahomet peut en couvrir vos fronts?
Martel, vous réservant à d'indignes affronts,
Gardera pour lui seul le fruit de vos conquêtes;
Et sous un joug honteux fera courber vos têtes;
Mais parmi nos guerriers tous les droits sont égaux.
Le courage, lui seul, distingue les rivaux.
Lodomère, sur-tout, c'est à toi que je parle!
Qu'espères-tu, dis-moi, de la faveur de Charle?
Te rendra-t-il l'objet que ton cœur a perdu?
Par nous, si tu le veux, il te sera rendu;
De notre grand prophète embrasse la croyance,
Et tombe dans les bras de ta chère Émérance ».

A ces mots une Nymphe, en lui tendant les bras,
D'Emérance à ses yeux découvre les appas.
Lodomère, frappé d'une surprise extrême,
Regarde, et dans ses traits reconnaît ce qu'il aime.
Il revoit cet objet de ses tendres douleurs,
Et qui depuis deux ans lui coûta tant de pleurs.
Il s'élance aussitôt vers cette image vaine,
Mais il se sent lié d'une invisible chaîne.
Tel se voyant lui-même en un verre argenté,
Un jeune oiseau captif d'une jeune beauté,
Se mire, bat de l'aîle, et croit dans son image
Voir une amie, hélas! qui charme son veuvage;
Mais son bec amoureux, trompé par le cristal,
N'imprime ses baisers que sur un froid métal.
Tel le jeune guerrier, dans l'ardeur qui le presse,
Veut s'approcher en vain de sa fausse maîtresse.
« Chère Emérance, hélas! quel ennemi jaloux
M'empêche, lui dit-il, de me rejoindre à vous?
Venez, si mon amour peut vous toucher encore,
Consoler les regrets d'un cœur qui vous adore!
Depuis l'instant fatal qui nous a séparés,
Mes jours par l'amertume ont été dévorés.
Viens, accours dans mes bras! et qu'un moment d'ivresse
Dissipe tous les maux qu'a souffert ma tendresse!
Viens, Emérance! viens; » Lodomère à ces mots
Pour se précipiter fait des efforts nouveaux.

Hélas! le même obstacle à ses désirs s'oppose!
« Je connais ton amour, et les maux qu'il te cause,
Dit enfin Emérance, ah! calme ces transports!
Pour m'obtenir, hélas! tu fais de vains efforts!
Entre nous deux s'élève un obstacle invincible.
De le rompre à toi seul le miracle est possible.
Abjure les Chrétiens dont j'ai quitté la foi.
Du dieu de Mahomet fais ton unique loi;
Et bientôt à Poitiers (4), dans les mains d'Abdérame,
Va porter le serment que mon amour réclame.
Ce prince à m'obtenir renonçant désormais,
Me mettra dans tes bras plus tendre que jamais.
Peu content de te rendre une amante si chère,
Il va joindre à ce don les états de mon père.
Nous y vivrons de gloire et d'amour enivrés;
Et lorsque le trépas nous aura séparés,
Nous nous retrouverons dans ce lieu de délice,
Où du destin alors craignant peu la malice,
A nous plaire à jamais occupés tour-à-tour,
Nous goûterons ensemble un éternel amour. »
Lodomère à ces mots qui semblaient le confondre,
Dans son étonnement ne savait que répondre.
Son cœur s'interrogeait sur tant d'illusions,
Tantôt il n'y voyait que des séductions,
Et tantôt il croyait qu'un ange favorable
Lui montrait du bonheur le chemin véritable.

Et ses doutes divers le tenant en suspens;
« Emérance, dit-il, est-ce vous que j'entens?
Quoi? vous qu'à votre Dieu je laissai si fidèle,
Qui pour son culte saint témoigniez tant de zèle,
C'est vous qui maintenant voulez m'en détacher?.....»
« Lodomère est-ce à toi de me le reprocher?
Aurais-tu préféré, qu'esclave infortunée,
Aux plaisirs d'un sérail je vécusse enchaînée?
Et qu'Abdérame enfin reçut de mon amour,
Le prix que notre hymen te réservait un jour?
Je fus long-tems l'objet de sa jalouse flame,
Mais de ses vœux pressans je défendis mon ame.
Ce sultan mille fois, usant de son pouvoir,
Accabla mes refus d'un affreux désespoir;
Mais prêt à triompher de mon ferme courage,
Il changea tout-à-coup de vœux et de langage:
« Puisque tout le pouvoir dont je suis revêtu
Ne saurait ébranler cette altière vertu,
Range-toi, me dit-il, sous les lois musulmanes;
Cesse de rendre à Dieu des hommages profanes;
Et du droit du vainqueur loin de m'autoriser,
De ton cœur seule alors tu pourras disposer.
Je l'avouerai. L'espoir qui m'avait délaissée,
Renaquit à ces mots dans mon ame oppressée.
Enfin c'est au seul prix d'avoir trahi ma foi,
Que je puis obtenir le bonheur d'être à toi.

Choisis donc, viens t'unir à ta chère Emérance,
Et de ce paradis attend la récompense;
Ou bien, ingrat amant, fanatique chrétien,
Renonce pour jamais à ce tendre lien».
Elle dit; et ses yeux qui se trempent de larmes,
Pour le séduire encor prennent de nouveaux charmes.
Telle après un orage, et dans l'obscurité,
Vénus fait de son astre admirer la clarté.
Telle, humide des pleurs qu'a répandus l'aurore,
Une fleur déjà belle, en est plus belle encore.
Cependant le héros garde encor sa vertu;
Et si son cœur chancelle, il n'est point abattu;
Mais les autres captifs, témoins de ces prodiges,
Comme des vérités embrassent ces prestiges:
«Compagnons, dit l'un d'eux, pourquoi donc balancer?
Tant de bonheur promis a droit de nous fixer.
De l'homme qu'il créa Dieu borna la science.
Peu d'objets sont soumis à son intelligence.
Le vice et la vertu confondus à ses yeux,
Rendent son choix timide, et son esprit douteux.
De ces cultes divers que l'on suit dans le monde,
Quel est celui d'ailleurs, qui sur le vrai se fonde?
Un bandeau sur le front chacun vante le sien.
On dispute, on combat, et l'on ne prouve rien.
Quant à moi, mes amis, tout ce qui m'environne
A porté dans mon cœur un trouble qui l'étonne.

Oui, je suis entraîné par un espoir si doux.
Mahomet tout entier s'étale devant nous;
Je vois son paradis peuplé de ses miracles,
Et sans être incertain, je crois à ses oracles.
Puisque le ciel en l'homme enferma le desir,
Il voulut que son cœur fût sensible au plaisir ».
Ainsi de ses amis empruntant le langage,
Hismar sur Lodomère achevait son ouvrage.
Comme un arbre orgueilleux qui sapé par le tronc,
Tombe du haut des airs où se cachait son front.
Tel le Héros succombe à ce discours perfide.
Il s'offre sans défense à l'Enfer qui le guide.
Il invoque Emérance, et lui tendant les mains:
« Je me crus abusé par des prestiges vains,
Mais accours, lui dit-il, chère et belle Emérance!
Je renonce à ce Dieu qui fut mon espérance.
Au Dieu de Mahomet je consacre ma foi;
Le bonheur en tout lieu doit être auprès de toi.
Mais, qu'ai-je dit? ô charme! ô voluptés célestes!
Mon corps est dégagé de ses liens funestes;
Oui, vers toi, je le sens, mes pieds peuvent marcher;
Et l'on rend à mes mains le droit de te toucher ».
Il dit, et libre enfin, vole vers sa maîtresse.
« Cher amant, je le crois, tu tiendras ta promesse,
Lui dit la Nymphe alors. Pour prix de ton amour
Viens donc de ton bonheur anticiper le jour!

Mahomet l'a permis; et comptant sur ton zèle,
Te donne un avant goût de la vie immortelle ».
Le Druide à l'instant, aidé par les Enfers,
Change en réalités ces fantômes divers.
Il revêt d'un vrai corps l'image enchanteresse,
Lodomère la touche, entre ses bras la presse.
La vigne tortueuse, aux bras démesurés,
S'unit avec l'ormeau par des nœuds moins serrés;
La colombe amoureuse, en la saison nouvelle,
Donne moins de baisers à son amant fidèle.
Et, près d'autres beautés provoquant leurs desirs,
Il voit ses compagnons partager ses plaisirs.
Cependant Lodomère, en l'excès de sa joie,
A ces biens mensongers s'abandonnait en proie,
Lorsque pour redoubler un charme si parfait :
« L'amour de notre Dieu n'est pas le seul bienfait,
Lui dit sa fausse amante, et ce qu'on vante au monde,
N'est rien près des trésors dont ce séjour abonde.
Viens, suis mes pas, vois-tu cet arbre spacieux (5)
Qui s'étend dans les airs, vaste comme les cieux?
C'est lui qui produisit cette fatale pomme,
Qu'après l'avoir créé, Dieu défendit à l'homme;
Et que ce Dieu puissant, devenu moins jaloux,
Pour plaire à Mahomet transporta parmi nous.
Maintenant affranchi de l'antique défense,
Il permet de son fruit la libre jouissance.

Vois autour de son tronc cette foule d'élus
A ses riches rameaux à l'envi suspendus!
Lorsqu'aux sens épuisés la vigueur est ravie,
Ce fruit délicieux leur redonne la vie;
C'est lui qui de nos ans éternisant le cours
Fait renaître en nos cœurs d'éternelles amours.
Contemple ces ruisseaux dont l'onde parfumée
Arrose de ces prés la verdure embaumée.
Écoute ces oiseaux, qui dans leurs doux concerts,
Du bonheur des élus font retentir les airs.
Tout le rétrace ici, le chante et le respire;
Tout nous en fait jouir, et vers lui nous attire».
De tout ce qu'il voyait, Lodomère enchanté,
Pouvait suffire à peine à tant de volupté.
Tel, transporté soudain de son foyer rustique
Aux lieux où des beaux arts la scène magnifique,
Dans un point réunis, fait passer sous nos yeux
La terre, les enfers, et le séjour des Dieux;
Tel, dis-je, un villageois, dans sa surprise extrême,
N'ose en croire qu'à peine à ce qu'il voit lui-même.
Pour lui tout est prodige en ces tableaux divers.
Il doute en admirant si ses yeux sont ouverts;
Et de tant de beautés le brillant assemblage
Lui donne du mépris pour son humble village.
Mais un palais tout d'or, de jaspe et de cristal,
Redouble du Héros l'aveuglement total.

On lit sur des rubis incrustés dans la pierre:
Palais que Mahomet destine à Lodomère.
Là, de nouveaux trésors de tous côtés épars,
En flattant son orgueil, étonnent ses regards.
Ces pompeux monumens que l'histoire renomme,
Les temples de la Grèce et les palais de Rome,
Par la Victoire ornés des dépouilles des rois,
N'offraient rien de pareil sous leurs superbes toits.
La terre du Japon, le bronze de Corinthe
En enrichit par-tout le vaste labyrinthe.
C'est-là que son esprit est vraiment dans les cieux;
Mais l'objet qui sur-tout vient éblouir ses yeux,
C'est une salle immense, où des toiles vivantes
Offrent des Musulmans les conquêtes brillantes.
Ce bel art parmi nous de la Grèce amené,
La loi de Mahomet l'a, dit-on, condamné (6);
Mais l'Enchanteur l'ignore, et pourvu qu'il se venge,
Il brouille, il confond tout par un grossier mélange.
On voit dans ces tableaux les peuples asservis
Des murs de Taprobane aux remparts de Memphis.
Ici, c'est le Persan qui renonce à ses Mages;
Là, le Payen vaincu qui brise ses images.
Là, le Juif, le Chrétien subjugués à la fois,
De Moïse et du Christ abandonnant les lois.
Ici, les Ottomans à la chute du monde,
Ajoutant tour-à-tour Byzance et Trébisonde;

Et leurs Sultans altiers, vainqueurs de toutes parts,
S'asseyant sur le trône où siégeaient les Césars.
Là, pour punir d'un Roi l'amoureuse furie,
Julien à sa fille immole sa patrie (7);
Et livre les remparts à son bras confiés,
Aux Maures que l'Arabe à son joug a pliés.
Et là, lorsque l'Espagne à peine s'est soumise,
On voit en des tableaux où le vrai se déguise,
La France et l'Italie, après bien des revers,
Se courbant sous la loi qu'a subi l'Univers.
« Tu le vois, dit alors la perfide Émérance,
C'est en vain que Martel leur dispute la France,
Martel doit succomber; et l'avenir t'apprend
Le destin qu'il prépare à ce fier conquérant.
Reste donc parmi nous, et crains, cher Lodomère,
D'exposer au naufrage une tête si chère ».
Ainsi, de tout côté s'emparant de son cœur,
Les Enfers l'enivraient de leur poison vainqueur.
Mais ils lui réservaient une plus rude atteinte.

Un bois délicieux non loin de cette enceinte
Lui présente un sallon, où de riches tableaux
Lui peignent le plaisir sous mille aspects nouveaux;
Où l'impie enchanteur, pour tromper sa victime,
Aux objets les plus saints ose mêler le crime.

Ici, l'on voyait Eve et son trop faible époux (8)
Se donnant tour-à-tour les baisers les plus doux;

Et dans les longs accès d'une ardeur mutuelle,
Perdant le souvenir de leur faute cruelle.
Du nectar de la vigne, ici Loth enivré
Sourit au double inceste où son cœur s'est livré.
Là, Sara, d'Abraham épouse complaisante,
Amène dans ses bras une esclave charmante.
Le Patriarche saint, près de tant de beauté,
Aux jours de son printems se croit ressuscité.
Il l'emmène en sa tente; on le voit qui soupire,
Qui de l'amour près d'elle éprouve encore l'empire;
Et bientôt en obtient ce fameux Ismaël (9),
Qui, chassé par Sara du foyer paternel,
Et jeune et faible enfant, proscrit avec sa mère,
De l'Arabe au désert va devenir le père.
Ici, Ruth de Booz réchauffe les vieux jours.
Là, David respirant de coupables amours,
A surpris Betzabé qui dans une onde pure
D'une chaste pudeur dépouille la ceinture,
S'y plonge toute nue, et des plus beaux attraits
A son œil curieux révèle les secrets.
Le Roi vaincu du feu qui dans son cœur bouillone,
L'appelle en son palais, met à ses pieds son trône,
Et chassant les remords dont il est combattu,
Du sang de son époux achète sa vertu.
Ici, son fils enfin, brûlé des mêmes flammes,
Dans son palais pompeux qu'il a peuplé de femmes,

Sur ces objets divers promène son desir,
Et dans leurs bras charmans expire de plaisir.
Du nard, de l'aloës la légère fumée
Joignait à tant d'appas sa vapeur embaumée.
La rose, le jasmin, les plus brillantes fleurs
Mêlaient à cet encens leurs suaves odeurs;
Et tout y respirant le charme et la mollesse,
Du cœur par tous les sens combattaient la faiblesse.
La Nymphe insidieuse, en ce séjour charmant,
A s'asseoir auprès d'elle invite son amant.
Elle lui parle encor du nœud qui les enchaîne,
De son bonheur futur, de sa gloire prochaine;
Elle veut lui montrer dans un excès d'amour,
Les plaisirs qu'avec elle il doit goûter un jour.
Alors sa passion ne connaît plus de terme;
Son sein se dégageant du nœud qui le renferme,
Aux regards du Héros s'offre alors sans pudeur:
Le desir dans les siens met toute son ardeur;
Et sa bouche exhalant un coupable délire,
Provoque Lodomère, et dans ses bras l'attire.
Le guerrier abusé par ce feu mensonger,
Parmi tant de plaisirs est prompt à se plonger.
Il s'incline vers elle, et de ses yeux avides
Il repaît son amour de ses attraits perfides.
Il couvre mille fois de baisers dévorans
Sa bouche qui soupire et ses yeux expirans.

On dirait que son ame, en sa brûlante ivresse,
Veut passer toute entière au sein de sa maîtresse.
Tel on voit, combattu par une longue faim,
Un mortel tout-à-coup assis en un festin,
En dévorer des yeux le somptueux dédale,
Et détruire à l'instant tous les mets qu'il étale.
Mais par d'autres appas ses amis enchantés,
S'enivraient, comme lui, des mêmes voluptés.
Ils avaient oublié leur patrie et la gloire.
Si leur cœur se réveille au nom de la victoire,
Si leur bras énervé, reprenant son essor,
D'un homicide fer peut se charger encor,
C'est pour ce Paradis, rempli de tant de charmes,
Qu'ils voudront désormais affronter les alarmes.
Le Dieu de Mahomet est le vrai Dieu pour eux.
« Oui, disait Lodomère, en ses transports affreux,
Oui, ma chère Émérance, en tes bras seuls réside
La gloire véritable et le bonheur solide!
Que m'importe Martel? Qu'importent les Chrétiens?
C'est en toi désormais que seront tous mes biens.
S'il faut que tous les deux, malheureux que nous sommes!
Nous retournions encor aux lieux où sont les hommes,
Je veux y mériter, j'en jure mon amour,
De venir te rejoindre en cet heureux séjour ».
« Si tels sont tes desirs, lui répond Émérance,
De tes exploits futurs voilà la récompense!

Contemple ces tableaux, c'est pour toi qu'ils sont faits!
Et ton cœur doit s'attendre à ces nouveaux bienfaits ».
Lodomère qu'abuse un autre stratagême,
Lève les yeux, regarde, et s'aperçoit lui-même.
D'un turban magnifique il voit son front orné.
Monarque de la France, et Sultan couronné,
Ici, de ses vassaux il reçoit les hommages;
Là, de son nouveau culte adoptant les usages,
Il les fait aux Français adopter à leur tour.
Et le tableau sur-tout qui plaît à son amour,
Est celui qui lui montre, au trône de la France,
Assise à ses côtés sa fidèle Émérance.
« Ce trône qu'à mes yeux tu viens de présenter,
A mon bonheur, dit-il, ne peut rien ajouter;
Que sont auprès de toi tous les honneurs du monde?
Qu'on m'offre d'un désert l'obscurité profonde,
Ou le repaire affreux des lions et des ours,
Si j'y suis dans tes bras, ils me plairont toujours! »
« Laisse, dit-elle alors, laisse une ame commune,
A ces humbles desirs abaisser sa fortune;
Ce n'est point des déserts qu'il faut à ton grand cœur;
Mais un brillant théâtre où tu seras vainqueur;
Où du grand Mahomet propageant les maximes,
Tu dois te signaler par des exploits sublimes ».

C'était

C'était ainsi qu'Hismar, à ses desseins affreux,
Conduisait pas à pas ces guerriers malheureux;
Tandis que les Chrétiens, privés de leur vaillance,
Par un deuil général déploraient leur absence.
« Hélas! disaient les chefs, leurs glorieux rivaux,
Qui pourra maintenant seconder nos travaux?
Quel secours, quelle force à nos besoins offerte,
De ces nobles guerriers réparera la perte? »
Les soldats s'écriaient : « S'ils nous sont enlevés,
Quels malheurs aux Chrétiens sont ici réservés?
Ces héros dans les rangs nous ouvraient le passage;
Ils nous donnaient par-tout l'exemple du courage.
Ils soulageaient nos maux; leurs soins toujours actifs
Sur nos moindres besoins se montraient attentifs ».
Mais ceux que commandait le vaillant Lodomère,
Se remarquaient sur-tout à leur douleur amère.
« Trop heureux, disaient-ils, ceux de nos compagnons,
Que la Loire a roulés dans ses gouffres profonds!
La mort a prévenu leurs funestes alarmes;
Ils n'ont point comme nous à s'abreuver de larmes!
Si nous savions les lieux qui retiennent tes pas,
Magnanime guerrier, que l'on n'en doute pas,
Nous irions tous, pour toi volontaires victimes,
Te chercher, sans frémir, jusque dans les abîmes! »
Les soldats en ces mots exhalaient leur douleur.
Sensible au fond de l'ame à ce commun malheur;

Mais portant dans ses yeux le calme et l'assurance,
Martel par ses discours leur rendait l'espérance,
Et se montrant par-tout dans leurs rangs affligés,
Rappelait aux combats les cœurs découragés.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

(1) Ce paradis riant promis par Mahomet,
Étalant à leurs yeux les plaisirs qu'il promet.

Cette demeure fortunée, disent les Mahométans, est placée au-dessus des sept cieux. La terre que l'on y touche est de la plus pure farine, ou de musc, ou de safran. On n'y voit point d'autres pierres que des perles, des diamans et des hyacintes. Il est arrosé par des eaux parfumées; le fond de ces eaux n'est que d'émeraudes et de rubis, etc. etc.; et l'on y voit couler des fontaines de vin, de lait et de miel, etc. etc.

(2) Ils pressaient des Houris qui toujours caressantes,
Découvraient à leurs yeux des formes ravissantes.

Les unes sont appelées, *filles du ciel*, parce qu'on dit qu'elles y sont nées. D'autres y sont transportées, après avoir fait l'ornement et les délices de la terre. Leur haleine a le parfum de la rose, leur teint le coloris des fleurs et le blanc de la neige. Leur jouissance n'est jamais suivie de dégoûts ni de satiété.

(3) **D'Aïesha sur-tout, sa femme la plus chère.**

Cette Aïesha fut en effet celle que le prophète aima le plus. Cependant on dit qu'elle ne lui fût pas toujours fidèle, et voici comme le raconte Turpin, dans son *Histoire de Mahomet.*

« Mahomet, dans toutes ses expéditions, avait coutume de se faire accompagner d'une de ses femmes. Le sort tomba sur la tendre Aïesha, qui couverte d'un voile, partit dans une litière bien fermée. Après quelques jours de marche, elle s'arrêta derrière l'armée, et pressée de quelque besoin, elle descendit pour le satisfaire. Des voyageurs passant par-là soulevèrent la litière, et la trouvèrent trop légère pour soupçonner qu'elle fût dedans ; ils la remirent sur le chameau, qu'ils emmenèrent. Aïesha s'étant aperçue qu'elle avait perdu un beau colier de perles, était retournée sur ses pas, et quand elle l'eut retrouvé, elle fut surprise de ne plus voir sa litière ni son chameau. Alors obligée de continuer sa route à pied, elle fut bientôt épuisée de fatigues. Enfin vaincue par le sommeil, elle s'endormit au pied d'un arbre, espérant que quelque voyageur officieux viendrait lui prêter son secours. En effet, tandis qu'elle reposait et que son voile était à l'écart, Sofvan qui, comme elle, était resté derrière l'armée, vint par hasard à passer. Il s'écrie en la voyant : *Nous appartenons à Dieu, et nous devons retourner à lui*; mais ce Sofvan, lieutenant de Mahomet, était dans l'âge de plaire. Il possédait tous les talens propres à séduire, et

l'on pouvait supposer qu'étant naturellement tendre, il avait tenu un autre langage à une femme jeune et aimable. Il descend de son cheval sur lequel il la fait monter. Ils arrivent ensemble à l'armée dans un grand désordre et très-fatigués. Tout y était dans la confusion, depuis qu'on avait vu arriver la litière et le chameau sans elle. Le scandale redoubla, lorsqu'elle reparut sous les auspices d'un homme tel que Sofvan. Les dévots, jaloux de l'honneur du prophète, calomnièrent la vertu de son épouse; enfin de retour à Medine, elle trouva tous les esprits persuadés de sa fragilité et de sa chûte. Aïesha en fut inconsolable, et se livra à la plus vive affliction. Mahomet qui l'aimait, ne pût résister à l'impatience de la consoler. Il fut séduit par sa douleur éloquente, il parut croire qu'elle était innocente, et il fit parler le ciel pour la justifier. Ceux qui avaient calomnié sa vertu, furent condamnés à recevoir quatre-vingt coups de fouet; et ce fut dans la suite la punition de ceux qui ne purent prouver leur accusation par quatre témoins oculaires. On dit que Barira, surveillante d'Aïesha, étant interrogée sur cette affaire par Mahomet lui-même, cette femme imbécile ou méchante lui répondit avec un air de candeur : « Je vous jure, au nom de celui qui vous a envoyé pour annoncer la vérité, que jamais je ne lui ai rien vu faire de répréhensible. Je sais seulement qu'on l'accuse de s'être endormie auprès de la pâte de son voisin, de s'être approchée insensiblement du froment, et d'en avoir mangé ».

(4) Et bientôt à Poitiers, dans les mains d'Abdérame,
Va porter le serment que mon amour réclame.

La ville de Poitiers était tombée sous la puissance de Sarrasins; et je suppose, comme on le verra dans la suite, que c'était leur quartier-général.

(5) Vois-tu cet arbre spacieux,
Qui s'étend dans les airs vaste comme les cieux,

Cet arbre est un *cédra*. Son fruit, dit Mahomet, est plus doux que le lait et le miel; il est si gros, que quand toutes les créatures se réuniraient pour en manger, un seul suffirait pour les rassasier. C'était l'arbre qui portait le fruit défendu dans le Paradis terrestre.

(6) Ce bel art parmi nous de la Grèce amené,
La loi de Mahomet l'a, dit-on, condamné.

Mahomet, en effet, défend les images et les peintures comme une espèce d'idolâtrie; mais le Druide pouvait se tromper et ignorer ce point de la religion du Prophète. Il défend aussi le vin, cependant il en met dans son Paradis, puisqu'il y en avait des fontaines entières.

(7) Julien à sa fille immole sa patrie.

Le comte Julien avait une fille à qui le roi Rodrigue fit violence. Cette nouvelle Lucrèce écrivit à son père: « Votre fille, votre sang, celui de nos rois mêlé avec le vôtre, a souffert

le plus honteux affront de la part de leur indigne successeur. C'est à vous, et à vos amis, si leur courage les rend digne de l'être, à venger un attentat qui ne peut demeurer impuni, sans rendre notre maison infâme à toute la postérité ».

Julien était vindicatif à l'excès. Il était maître d'un grand pays en Espagne, et gouverneur de Ceuta, clef de cet Empire du côté de l'Afrique. Il associa sa vengeance à celle de beaucoup de mécontens, et appela les Maures qui, sous la conduite de Musa et de Tarif, furent bientôt les maîtres en Espagne. On dit qu'à la bataille de Xérès, Julien abandonna le roi Rodrigue, et passa avec tout son parti du côté des Maures. Ce roi ne reparut plus après sa défaite, et l'on dit qu'il fut tué ou qu'il se noya en passant une rivière; que le comte Julien, méprisé des Sarrasins, fut enfermé dans une forteresse où il termina misérablement ses jours; que sa femme fut lapidée, et son fils précipité du haut d'une tour. Digne fin des traîtres à leur patrie!

(8) Ici l'on voyait Ève et son trop faible époux,
Se donnant tour-à-tour les baisers les plus doux.

Comme Mahomet a composé sa religion de celle des Juifs et des Chrétiens, il admet les Patriarches dans son Paradis; et par-là j'ai été autorisé à les y faire paraître.

(9) Et bientôt en obtient le fameux Ismaël,
Qui chassé par Sara du logis paternel;

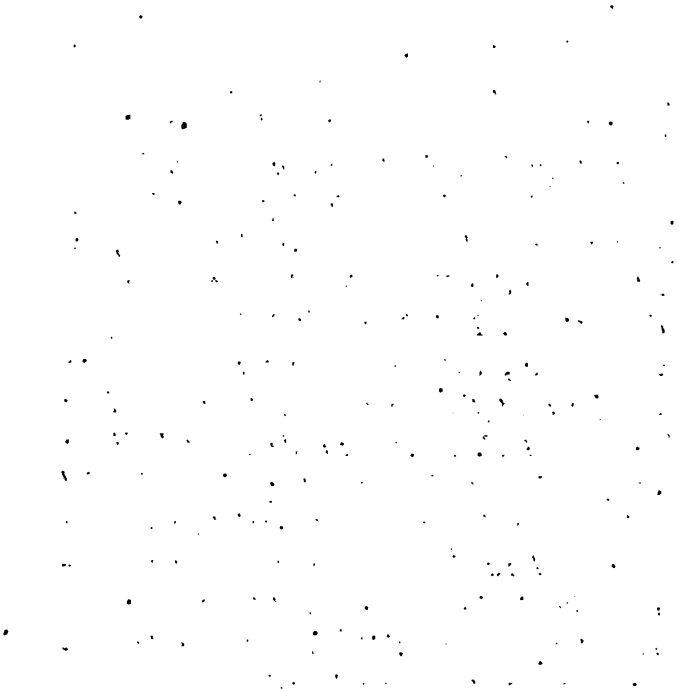
Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, est, selon les Orientaux, et comme je l'ai déjà dit, le père

des Arabes. Selon eux, l'intervalle depuis Abraham jusqu'à Mahomet, qui est de deux mille six cents ans, ne comprend que vingt-deux générations, puisque d'Abraham à Motaleb, grand-père de leur Prophète, ils n'en comptent que vingt; cependant en les mettant chacune à cinquante ans, ce qui est même exagéré, et fort au-dessus du calcul ordinaire de la vie des hommes, il y en aurait le double; ce qui prouve combien leur histoire est fautive, et digne des contes fabuleux qu'elle contient.

ARGUMENT

DU QUATRIÈME CHANT.

Abdérame et Almanzor se préparent à combattre les Français, et veulent les surprendre. Martel se tient sur ses gardes. Il est attaqué dans ses retranchemens. Il en sort et guide la droite de son armée. Rainfroy est chargé de conduire la gauche. Martel fait un grand carnage des Sarrasins, et Almanzor des Français. Combat entre ces deux Héros. Rainfroy prêt à être battu par Abdérame, est sauvé par un orage. Les armées sont forcées de se retirer dans leur camp mutuel. Blessures de Martel. Il en est gueri miraculeusement. L'Ange Gabriel lui apporte des armes. Description de ces armes. Il va délivrer ses guerriers prisonniers du Druide. Il combat et tue un horrible monstre qui défendait le château où ils étaient renfermés ; et effectue leur délivrance.



CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DELIVRÉE.

CHANT QUATRIÈME.

Mais pendant que la nuit dans la céleste plaine
A vu fuir la clarté devant son char d'ébène,
Qu'elle verse à grands flots dans les yeux et les cœurs,
Et l'oubli de la vie et les songes trompeurs;
L'intrépide Almanzor, dont la valeur brûlante,
Devançait de bien loin l'aurore vigilante,
A déjà de leur camp fait sortir ses soldats.
Bientôt près d'Abdérame il arrive à grands pas.
« Calife, lui dit-il, nos Guerriers vous attendent;
Et combattre à l'instant est tout ce qu'ils demandent.
Abdérame se lève au discours d'Almanzor;
Prend son casque enrichi de diamens et d'or,
Et dont les vastes plis d'un lin blanc comme un cygne,
Relevaient l'opulence et la splendeur insigne.
Le poil d'un léopard, étoilé de rubis,
Couvre l'or et l'argent qu'étalent ses habits;

Et le sabre éclatant que son bras fait paraître
Annonce aux Sarrasins et leur chef et leur maître.
Au contraire, Almanzor, simple en ses vêtemens,
Méprisait tout ce faste et ces vains ornemens;
Et son cœur généreux fuyant toute imposture,
Faisait de sa valeur son unique parure.
Ils sortent de leur tente, et sur leurs pas soudain
S'élance de soldats un effroyable essaim.
Le tambour belliqueux qui leur doit sa naissance (1)
Précipite leur marche, et double leur vaillance.
Ainsi contre une digue un grand fleuve irrité,
Déchaîne son courroux trop long-tems arrêté;
Inonde en mugissant son antique rivage;
Et déroule ses flots sur les champs qu'il ravage.
Mais le sage Martel, prompt à les prévenir,
Contre de tels assauts a su se prémunir.
Il avait dès la veille, et dans un grand silence,
Environné son camp d'une barrière immense,
Dont la face élevée, et les fossés profonds
Du Maure astucieux craignaient peu les affronts.
Et laissant contre lui sa fureur se morfondre,
Il attend en secret l'instant de lui répondre.
Cependant l'ennemi comptant sur ses efforts,
Mesure les fossés pour en franchir les bords.
Il allume des feux, fait voler sur les tentes
Des cailloux embrasés, et des torches ardentes;

Et pour forcer Martel à quitter ses remparts,
Fait tomber sur son camp une grêle de dards;
Mais sous leurs grands pavois ses cohortes tranquilles
Supportent sans frayeur ces assauts inutiles.
Ainsi vers la Nubie, ou les bords de Ceylan (a),
L'Amphibie animal que produit l'Océan,
Sous le dos cuirassé dont l'arma la nature,
Du rivage à pas lents broute en paix la verdure;
Quand d'inutiles traits, l'habitant des déserts
Cherche à percer le toit dont ses flancs sont couverts.
Tel malgré le courroux dont l'ennemi l'accable
Le Français sous le sien demeure inébranlable.
Mais quand de se venger l'espoir audacieux
Avec l'éclat du jour vient briller à ses yeux,
Par la porte du camp aux Maures opposée,
On voit sortir leur troupe en deux parts divisée.
Martel guide la droite, et le fameux Rainfroy
De ses mains sur la gauche obtient le même emploi;
Et chacun d'eux tournant autour de leur muraille,
Sur les flancs ennemis engage une bataille.
Le Sarrasin, frappé d'un si prompt mouvement,
Sent succéder la crainte à son étonnement.
Ces soldats aguerris, dont l'insolent courage,
Jadis leur apportait la fuite et le carnage,
Les craignent pour eux-mêmes, et dans leurs rangs troublés,
Les plus audacieux se sentent ébranlés.

Mais le brave Almanzor, mais le fier Abdérame,
Repoussent la frayeur qui se glisse en leur ame :
« Vous brûliez de combattre et d'en venir aux coups?
Voilà, leur disent-ils, les Chrétiens devant vous?
Invoquez le Prophète et son Dieu plein de gloire;
Frappez, et dans vos mains ils mettront la victoire ».
Alors le nom d'Allah (3) fait retentir les cieux,
Le nom de Mahomet suit ce nom glorieux;
Mélange affreux, sans doute, et concert plus qu'impie,
Mais qui leur rend à tous la vigueur et la vie.
Les instrumens guerriers, en ce moment fatal,
De la charge à l'envi redoublent le signal.
Le généreux coursier, en son ardeur brûlante,
Joint ses hennissemens à leur voix éclatante;
Et des traits mutuels heureusement lancés,
Déjà plusieurs soldats des deux parts sont blessés.
Si le fier Almanzor, surpassant son courage,
Fait marcher devant lui le plus affreux ravage;
Déchaîné dans les rangs, plus ardent qu'un lion,
Martel est digne alors de son terrible nom.
Sous son acier brûlant il fait tomber les têtes,
Comme on voit quand Éole excite ses tempêtes,
Tomber de leurs rameaux, par la grêle frappés,
Les fruits à peine encor de la fleur échappés.
Que de guerriers venus des riches bords du Phase,
Des vallons du Liban, des rochers du Caucase,

Que d'autres arrivés des Oases d'Ammon,
Des murs de Babylone ou des murs de Sidon,
Trouvèrent sous son bras la fin de leur carrière!
Déjà Caleb, Moab ont perdu la lumière.
Abdalah, que l'Afrique a noirci de ses feux,
Vainement à son glaive oppose un bras nerveux;
L'intrépide Martel dont la fureur s'irrite,
De son écu d'airain brise la vaste orbite;
Et lui perçant le cœur d'un coup inattendu,
Aux flancs de son coursier le laisse suspendu.
Hur, Ibrahim, Giffard, le suivent dans la tombe;
Le vaillant Méhemet, après Giffard, succombe;
Lui par qui l'Huzéen soumis par ses exploits (4),
De son fameux Prophète avait reçu les lois!
Lui qui s'était promis dans son audace vaine,
De s'élever un trône aux rives de la Seine!
Mais le fer de Martel lui fait perdre à l'instant
Le trône qu'il possède et celui qu'il attend;
Et tranchant d'un seul coup sa vie et sa fortune,
Plonge ce fier Monarque en la foule commune.
Après lui meurt Hakan près du farouche Hussein,
Ce dernier de Voconce allait percer le sein;
Voconce désarmé, pour fléchir sa colère,
Offrait au Musulman les trésors de son père;
Ce barbare guerrier, insultant à son sort,
Levait déjà le bras pour lui donner la mort,

Lorsque Martel arrive, et d'un bras magnanime,
Enlève au meurtrier la vie et sa victime.
Tel on voit, lorsqu'aux champs Zéphyre est de retour,
Le tendre rossignol ravi par un autour;
Quand l'oiseau qui le tient sous sa griffe cruelle,
Lui-même expire, atteint d'une flèche mortelle.
Du glaive du Héros ce ravage effrayant
Vient frapper tout-à-coup les regards d'Hardyant;
Ce roi dont Yemen est le riche appanage;
Et qui pour s'animer dans les champs du carnage,
S'abreuvait à grands flots, en courant aux combats,
Du jus de l'arbrisseau qui croit dans ses états (5).
Mais contre la vigueur d'un si fort adversaire
Que peut de ce guerrier l'audace imaginaire?
Martel, d'un coup d'épée avec force asséné
Fait tomber dans le sang son front découronné;
Et bientôt trois des siens, Gor, Hamet, Periandre,
Ont payé de leur mort l'honneur de le défendre.
Cependant Almanzor, non loin de son rival,
Dans sa rage aux Français n'était pas moins fatal.
On le voyait suivi de ses vaillans Numides,
Dans les rangs ébranlés porter des coups rapides.
Les uns sous leurs coursiers expiraient renversés;
Les autres devant lui, fuyant dans leurs fossés,
S'étouffaient l'un par l'autre; et cette mort affreuse
Semblait le juste prix d'une frayeur honteuse.

En

En vain, pour arrêter des progrès si sanglans,
Lothaire et Clodion s'élancent hors des rangs;
Clodion abattu d'un coup de cimeterre,
Touche à peine le sol, qu'il voit tomber Lothaire.
Monmore, tout fumant du sang des ennemis,
Arrive furieux pour venger ses amis;
Mais son fougueux coursier hors de son but l'entraîne;
Et quand son bras au loin fait rouler sur l'arène
Tout Maure qui s'oppose à son ardent courroux,
Almanzor aux Chrétiens porte de nouveaux coups.
Six frères, quel espoir pour leurs parens illustres!
Six frères, dont l'aîné compte à peine cinq lustres,
Contre ce Sarrasin unissant leurs efforts,
Veulent en l'immolant appaiser tant de morts;
Mais tel qu'un fier chasseur, qui jusqu'en sa tanière,
Poursuivant d'un lion l'épouse carnacière,
Méprise ses petits vainement irrités;
Et trop faibles encor pour être redoutés.
Tel Almanzor reçoit, sans éprouver de crainte,
Des six frères unis l'audacieuse atteinte.
Mais bientôt fatigué de leurs nombreux assauts,
Il abat le premier aux pieds de leurs chevaux.
Odon veut le venger, un coup de cimeterre
Le fait tomber sans tête à côté de son frère.
A cet horrible aspect les autres éperdus,
Séparent leurs efforts qu'ils avaient confondus;

Et profitant soudain d'un si grand avantage,
Almanzor, d'un revers, prive d'un bras Toage,
Qui renversé du coup, poussant des cris affreux,
Va joindre tout sanglant ses frères malheureux.
Deux autres après lui, Caribert et Lustine,
L'un percé par le dos jusques dans la poitrine,
L'autre, d'un coup de pointe enfoncé dans son flanc,
Expirent, étouffés dans des ruisseaux de sang.
Le sixième restait, portant sur son visage,
Unie à la beauté, la fraîcheur du bel âge.
D'un père infortuné c'est le dernier recours;
Doit-il se réserver pour consoler ses jours?
Ou d'un cœur qui réponde à sa naissance altière,
Venger sur Almanzor sa race toute entière?
C'est l'avis qui l'emporte en son cœur généreux.
« Barbare, lui dit-il, achève, si tu peux!
Et d'un sang répandu par ta rage funeste,
Dans mes flancs malheureux viens épuiser le reste.
Il dit: et la vengeance animant son essor,
Une lance à la main, il fond sur Almanzor;
Mais un trait au hasard lancé par un Numide,
Vers ce jeune Héros dresse son vol rapide;
Et lui perçant le sein, hélas! le fait rouler
Aux pieds de l'ennemi qu'il voulait immoler.
La mort qui par le fer s'est ouvert un passage,
De ses sombres couleurs couvre son beau visage.

Telle brillante encor de l'éclat matinal
Tombe une jeune fleur sous le ciseau fatal;
Tel survivant à peine à sa famille entière,
Meurt ce fils, d'un grand nom l'espérance dernière!
Ému de ce tableau, le Maure cependant
A frapper les Chrétiens n'était pas moins ardent.
Ainsi pendant l'été, le moissonneur agile
Fait tomber les épis aux champs de la Sicile.
Tout pliait devant lui; mais le brave Martel
Voyant ce grand désordre et cet effroi mortel,
Vole au milieu des siens, s'empresse à les défendre;
« C'est toi, dit Almanzor, tu te fais bien attendre?
Faites place ». A sa voix on voit s'ouvrir les rangs:
On laisse le champ libre à ces fiers concurrens.
D'abord le Sarrasin d'un épieu redoutable,
Qui portait à sa pointe un dard épouvantable,
Attaque des Français le chef impétueux;
Atteint de son cimier le sommet fastueux;
Le fait voler dans l'air, et dans la chevelure
Sillonne sur sa tête une longue blessure.
Martel surpris du coup, mais non épouvanté,
Couvre de son pavois son corps ensanglanté;
S'approche d'Almanzor; sur sa large poitrine
Pousse d'un bras nerveux sa lourde javeline;
L'enfonce avec fureur; mais trois cuirs rassemblés
En ferment le passage à ses coups redoublés;

Et cette arme inutile, en mille éclats brisée,
Ne laisse qu'un tronçon dans sa main abusée.
Alors il prend ce fer, qui, tant de fois vainqueur,
Servit toujours si bien sa gloire et sa vigueur.
Il presse son rival de sa pointe inflexible,
Tantôt lui fait aux flancs une plaie invisible;
Tantôt lui fend les bras, et sur son corps percé,
Se venge en mille endroits du sang qu'il a versé.
Mais malgré la fureur dont son rival l'accable,
Le vaillant Almanzor se montre inébranlable;
Et du tranchant subtil de son glaive inhumain,
Lui fait payer les coups qu'il reçoit de sa main.
Tels pour jouir en paix d'une nouvelle épouse,
Deux taureaux, furieux dans leur amour jalouse,
S'élancent l'un sur l'autre, et de chocs violens
Se meurtrissent le front, se déchirent les flancs.
Le sang qui sous leurs pieds rougit le pâturage,
Loin de la modérer, anime encore leur rage;
Et l'amante incertaine, et l'effroi dans le cœur,
Semble attendre de loin quel sera le vainqueur.
Tandis que la victoire, encore irrésolue,
Entre ces deux rivaux demeure suspendue;
Plus heureux qu'Almanzor, Abdérame et les siens
Avaient jusqu'en leur camp repoussé les Chrétiens.
Le malheureux Rainfroy, trompé par son courage,
Accusait son destin d'un si sanglant outrage;

Quand Dieu qui sur la France avait les yeux ouverts,
Voulut à ce Héros épargner un revers;
Et jusqu'au jour fatal à sa longue carrière,
Lui réserver du moins sa gloire toute entière.
Il appelle soudain, du geste et de la voix,
Les esprits dont les vents reconnaissent les loix,
Et qui font à son gré le calme ou les orages.
« Allez, leur crie-t-il, assemblez les nuages!
Et que les eaux du ciel et les vents en courroux
Forcent tous ces guerriers à suspendre leurs coups! »
Il dit: et des accens de sa voix redoutée,
Il ébranle des cieux la voûte illimitée.
Les Anges aussitôt de leurs sombres prisons
Lâchent les fiers autans, les fougueux aquilons,
Qui déchaînant soudain leur fureur vagabonde,
De bruyans sifflemens font retentir le monde.
Les uns viennent du nord, et de ses noirs climats
Apportent les vapeurs d'où naissent les frimats.
Ils en forment un mont dont la vaste étendue
Dans les airs obscurcis se traîne suspendue;
Et qui croissant toujours, en roulant dans les cieux,
De son affreux volume étonne au loin les yeux.
Les autres du midi, leur brûlante patrie,
Au vol des aquilons opposent leur furie.
De cet épais nuage ils embrâsent les flancs;
En font jaillir dans l'air des feux étincelans,

Qui tantôt précédés ou suivis du tonnerre,
Du désordre des cieux épouvantent la terre.
L'orage crève alors. Les eaux par tourbillons
Sous les pas des guerriers submergent les sillons.
Les rangs sont confondus. Une noire fumée
S'épaissit sur les yeux de l'une et l'autre armée;
Naguères si fougueux, les rapides coursiers
Ont perdu leur essor sous la main des guerriers,
Qui forcés d'étouffer une rage inutile,
Dans leur camp mutuel vont chercher un asile.
Mais le calme succède à ce tumulte affreux.
Près de leurs pavillons allumant de grands feux,
Les uns y font sécher leurs vêtemens humides;
D'autres meurtris du glaive ou des dards homicides,
De l'art conservateur implorent les secours;
Et pour d'autres combats veulent sauver leurs jours.
Martel qui jusqu'alors, sans plainte et sans murmures,
De ses membres sanglans supportait les blessures,
Sentit la fièvre ardente en son sang se glisser,
Et son corps malgré lui sous son poids s'affaisser.
Aussitôt on l'entoure; on veut calmer les craintes
Qu'inspirent de ses maux les funestes atteintes.
De cet art qui pour l'homme est descendu des cieux,
On implore pour lui les secours précieux;
Et soit que le remède aidant à la nature,
Fasse cesser enfin les douleurs qu'il endure;

Soit que le doigt du ciel, hâtant sa guérison,
De la fièvre brûlante ait calmé le poison;
Bientôt de ses soldats dissipant les alarmes,
Un sommeil bienfaisant l'enivre de ses charmes.
La nuit régnait alors, et dans ses doux pavots
L'armée ensevelie oubliait ses travaux;
Quand des ordres divins le messager suprême
Qui déjà près de Charle était venu lui-même,
Gabriel, accouru du séjour radieux,
Une seconde fois se présente à ses yeux.
« Noble fils de Pépin! charmé de ton courage,
De mon amour, dit-il, je t'apporte le gage.
Ces armes que tu vois, dans les feux éternels
Firent tomber jadis ces Anges criminels,
Qui d'un joug glorieux quittant l'obéissance,
Osèrent de Dieu même attaquer la puissance.
Contre les noirs complots d'un nouvel attentat,
Que ce glaive en tes mains prenne un nouvel éclat.
Confonds sous ce pavois leur audace rebelle.
Mais songe à ces Héros qu'une prison cruelle
Retient loin de ton camp; sans leurs bras valeureux
Le succès qui t'attend sera long-tems douteux;
Et bientôt leurs exploits, que suit toujours la gloire,
Sous tes heureux drapeaux fixeront la victoire.
Quand des bords d'Orient l'Aurore de retour,
Sur tes tentes deux fois aura prédit le jour,

Tu verras un oiseau qui du haut de la nue,
Doit te conduire au lieu qui les cache à ta vue ».
L'Ange dit, et s'envole, en laissant à ses pieds
Les magnifiques dons par le ciel envoyés.
Lorsque du jour naissant l'humide avant-courrière
De ses doigts au Héros eut ouvert la paupière,
Il voit devant ses yeux un superbe pavois,
Qu'un cercle de rubis environnait trois fois;
Auprès de cette armure une épée éclatante,
Où l'art de l'art lui-même a surpassé l'attente;
Et dont le baudrier, riche d'or et d'émail,
D'un artiste divin annonçait le travail.
En voyant des trésors si chers à sa vaillance,
Charles-Martel admire, et de son lit s'élance.
Il les admire encore, il les prend dans ses mains;
Et bientôt, ô merveille! ô présages certains!
Il lit sur le pavois, ce qu'il ne croit qu'à peine!
Le sort de ses enfans et leur gloire prochaine.
Ici, son fils Pépin, égalant ses vertus,
Soumettait les Germains plusieurs fois abattus;
Et chassant les Saxons de leur froide patrie,
De leurs débordemens châtiait la furie.
Plus loin, les Aquitains de sa gloire irrités
Armaient contre son joug les peuples révoltés;
Et leur chef orgueilleux atteint par sa vengeance,
Venait à ses genoux implorer sa clémence.

Sur sa grande valeur son fils Vaifre appuyé
Veut venger les affronts d'un père humilié;
Mais sa stature immense (6), et sa force indomptable
Trouvent dans ce Héros un bras qui les accable.
Cet énorme géant, trahi par sa fureur,
Reconnaît dans Pépin son chef et son vainqueur.
Ici, pour se venger d'une cour insolente (7),
Il défie un lion sur l'arène sanglante,
Et ce Prince, l'objet d'un souris dédaigneux,
S'élance, et du combat il sort victorieux.
Plus loin, fiers de jouir du droit de leurs ancêtres,
Et honteux des enfans qu'on leur donna pour maîtres,
Les Français d'un pouvoir sur la valeur fondé,
Remettent entre ses mains le signe dégradé.
Bientôt le grand Pontife, au nom du ciel lui-même,
Vient joindre à cet honneur l'éclat du diadème.
Français! combien vos cœurs s'applaudiront un jour
D'un choix pour qui Pépin vous doit tant de retour?
Mais s'il reçoit de vous un sceptre héréditaire,
L'illustre Charlemagne en sera le salaire! (8)
Martel à ce tableau sent palpiter son cœur.
Il dévore des yeux sa future grandeur.
Il appelle son fils; avec joie il l'embrasse,
Lui montre ses honneurs, et tous ceux de sa race;
Il s'attache sur-tout à son fils glorieux.
« Le voilà, lui dit-il, assouvis-en tes yeux!

Des rois dont les vertus vivront dans la mémoire,
Aucun d'un nom plus grand ne remplira l'histoire.
Que de bienfaits de lui recevront les humains!
Combien d'heureux exploits sortiront de ses mains!
Suis tous ses pas, mon fils! la France encor troublée
Par ses propres soldats se voyait désolée;
Il vôle, et de Hunold les superbes enfans
Sont foulés pour toujours sous ses pieds triomphans.
Les Saxons dès long-tems devenus ta conquête,
Contre son joug puissant soulevèrent la tête,
Et sortant en fureur de leurs vastes forêts,
D'un ravage effroyable ourdiront les apprêts;
Charles vole, et son bras plus ardent que la foudre,
Les atteint, les renverse, et met leur temple en poudre.
Frappés, mais non soumis, ils se lèvent encor;
Charle indigné, contre eux prend un nouvel essor;
Les abat pour jamais, et leur Prince lui-même(9),
Pour gage de sa foi, se soumet au baptême.
Ici croît pour sa gloire un rival dangereux,
Ce fier roi des Lombards, ce Didier si fameux,
Qui prétend à ses lois voir la terre asservie,
Et rendre Rome même esclave de Pavie;
Mais Rome de ton fils implore le secours;
Et Charle, à la justice ayant en vain recours,
Conduit contre Didier ses troupes triomphantes,
Comme un aigle il franchit les Alpes menaçantes;

Et bravant les efforts d'un si puissant rival,
Délivre les Romains de cet autre Annibal.
Alors le nom de Roi n'est plus rien pour sa gloire.
Il faut d'un autre prix honorer sa victoire,
Et le Pontife saint, en le nommant César (10),
Court, avec tout son peuple au-devant de son char.
Ici, des Bavarois le Monarque perfide
Complote avec les Huns une guerre homicide;
Mais les barbares Huns, et les fiers Bavarois
Ajoutent leur défaite à ses nombreux exploits;
Et l'Ister, qui vomit ses hordes vagabondes,
Cache en vain leurs débris dans ses grottes profondes.
Son bras a tout soumis; ces mêmes Sarrasins,
Aujourd'hui de la France ambitieux voisins,
De son vaste pouvoir reconnaissant le titre,
De leurs débats entr'eux le prennent pour arbitre;
Et des lointains climats d'où nous revient le jour,
Les despotes altiers viennent grossir sa cour (11).
Mais il fait plus encor. Des lois justes et sages
Succèdent sous son règne à de grossiers usages; (12)
Vois-le, mon fils, du haut de son superbe dais,
Lui-même les dictant à ses heureux sujets.
Vois les arts à sa voix naître dans son empire (13);
Les palais s'élever; le jaspe, le porphire
Briller où fut la pierre, et couronner les toits
De ces murs que le chaume a couverts autrefois.

Ah! si ses fils un jour suivant sa noble trace,
Soutiennent la splendeur qu'il confie à sa race....
Mais, qu'ai-je dit, hélas! sur ce riche pavois,
Je vois leurs noms, mon fils! et non pas leurs exploits!
Auraient-ils oublié les vertus de leur père?
Hélas! tout se corrompt, tout finit sur la terre! (14)
Si du sang de Clovis tu prends la place un jour,
Tes fils dégénérés la perdront à leur tour.
Mais marquons nos regrets par de plus nobles signes;
Périssent nos neveux qui n'en seraient pas dignes!
Des mortels vertueux, de généreux guerriers,
Voilà nos successeurs et nos vrais héritiers!
Il dit; et se couvrant de l'armure éclatante,
Il embrassa son fils et sortit de sa tente,
Emportant, attachée à son pavois divin,
La gloire de son fils, et du fils de Pépin.
Son camp qui pour ses jours avait tremblé la veille,
En admirant ses traits, et leur fraîcheur vermeille,
Fit retentir sa joie, et de l'éclat des cieux
Crut voir quelques rayons reluire dans ses yeux.
Tel un lys, altéré par la chaleur brûlante,
Penche au milieu du jour sa tige chancelante;
Mais qu'une douce pluie, ou que l'aurore en pleurs
Humecte son feuillage, et caresse ses fleurs;
Soudain il se redresse, et sa tête élevée
S'embellit des vapeurs dont elle est abreuvée.

Mais l'ordre du Très-haut, qu'il n'a point accompli,
Fait taire tous les soins dont son cœur est rempli.
Il est tems de songer à ce pressant voyage,
Qui doit de ses amis terminer l'esclavage.
Parmi ceux dont la gloire a désigné les noms,
Le Héros aussitôt choisit ses compagnons;
Et laissant à Rainfroy le soin de son armée,
Il part pour cet exploit dont son ame est charmée.
La nuit régnait encor, mais dans l'obscurité
L'aube faisait du jour pressentir la clarté;
Quand fixant ses regards sur la hauteur des nues,
Martel y voit un aigle aux ailes étendues,
Qui plane sur sa tête; et le Héros soudain:
« Je t'aperçois, dit-il, oiseau cher et divin!
Pour prix de tes bienfaits, je veux que ton image (15)
Un jour de la valeur soit le plus beau partage;
Et que tous nos guerriers, de cet honneur jaloux,
Fassent de l'obtenir leur espoir le plus doux ».
Il dit; et l'œil fixé sur l'oiseau qui le guide,
Il donne à son coursier un essor plus rapide.
Il s'enfonce bientôt, suivi de ses soldats,
Dans une forêt sombre inconnue à ses pas;
Mais à peine sorti de son vaste silence,
L'aigle qui les conduit du haut des airs s'élance,
Et va se reposer sur le haut d'une tour,
Qu'un brouillard jusqu'alors cachait aux yeux du jour.

« Compagnons, arrêtez; si j'en crois notre guide,
Dit Martel, c'est ici qu'un ennemi perfide
Retient sous ses remparts nos amis malheureux! »
Il excite à ces mots son coursier vigoureux,
S'approche de la tour; mais, prodige effroyable!
A ses yeux vient s'offrir un monstre épouvantable,
Qui dragon à la fois et lion rugissant,
Fait sortir des éclairs de son œil menaçant;
Et de l'ivoire affreux, dont sa gueule est armée,
Des flots empoisonnés de flamme et de fumée.
Martel à cet aspect d'horreur se sent glacé.
L'escadron qui le suit fuit au loin dispersé.
Mais le péril bientôt ranimant son courage,
Le héros du dragon court affronter la rage,
L'attaque corps à corps; cherche dans ses replis
Un passage à ses coups par l'écaille affaiblis;
Tandis que le pavois, dont s'ombrage sa tête,
De ses dards venimeux repousse la tempête.
Mais le monstre résiste à ses hardis assauts;
Déroule contre lui ses mobiles anneaux;
Tantôt du haut des airs, de sa gueule infernale,
Fait jaillir les poisons que sa poitrine exhale.
Tantôt l'environnant de ses replis nombreux,
Veut saisir le héros dans ses terribles nœuds;
Sans cesse à ses regards tient sa gueule béante,
Et lui montre en ses dents une mort effrayante.

Mais Martel redoublant et d'audace et d'efforts,
A son fier ennemi porte des coups plus forts;
Puis, trouvant une issue en ses dures écailles,
Plonge enfin son épée au fond de ses entrailles.
Le monstre renversé, de son énorme corps
Avec plus de fureur fait mouvoir les ressorts;
Sous le fouet de sa queue agite la poussière.
Il roule sur ses yeux sa sanglante paupière;
Se débat sous le coup qui déchire ses flancs;
Fait mugir de ses cris les rivages tremblans.
Sa gueule, ses naseaux, en tourbillons rapides,
Lancent contre Martel des vapeurs homicides;
Mais épuisant enfin sa noire exhalaison,
Il vomit et la vie et son dernier poison.
De la tour aussitôt l'édifice s'écroule;
Et le Héros vers lui voit accourir en foule
Tous ses guerriers captifs, Lodomère, Amaulri,
Gaifre, Dudon, Pélage, et le vaillant Henri,
Qui voyant le dragon gissant sur le rivage,
De leur chef invincible admirent le courage,
Rendent grâce au Héros de ses coups bienfaisans,
Et portent jusqu'aux cieux leurs vœux reconnaissans.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

(1) Le tambour belliqueux qui leur doit sa naissance.

On dit que cet instrument guerrier fut inventé par les Arabes, qui le nommaient *al tambor*, dont nous avons fait *tambour*, en retranchant l'article. Des Arabes il passa aux Maures, et ensuite aux Gaulois. *(Voyez les Catalectes de Jul. Scaliger, et l'Histoire latine des vieux Gaulois, par Antoine Gosselin).*

(2) Ainsi vers la Nubie ou les bords de Ceylan,
L'amphibie animal que produit l'Océan.

Je veux parler des tortues énormes que l'on trouve sur les bords de la mer, en Abyssinie ou dans l'île de Ceylan. Leur écaille est impénétrable aux traits et aux coups de fusil. Pour les prendre, il faut courir sur elles et les renverser sur le dos, ce qui s'appelle *chavirer la tortue*. Il y a de ces animaux qui pèsent jusqu'à deux cents livres. *(Dict. d'Hist. nat.)*

(3) Alors le nom d'Allah fait retentir les cieux.

Tous les peuples avaient un cri de guerre. Celui des Arabes et ensuite des Turcs était *allah*, qui est le nom de Dieu. Les Grecs cependant criaient *alala*, *eleleu*; mots qui se ressemblent beaucoup. De-là peut être venu celui d'*alali*, qui est le cri de la chasse du cerf.

(4) Lui par qui l'Huzéen soumis par ses exploits.

Les Huzéens étaient des peuples d'Afrique.

(5) Du jus de l'arbrisseau qui croît dans ses États.

Cet arbrisseau est celui qui produit le café. Il croît en abondance dans l'Arabie heureuse, et principalement dans le royaume d'Yemen, d'où on le transporte dans le port de Moka, où il s'en fait un grand commerce.

(6) Mais sa stature immense et sa force effroyable.

Le duc d'Aquitaine Vaifre, fils de Hunold, était d'une taille gigantesque. Il fut vaincu par Pépin, qui était très-petit, dans un tems où les avantages du corps étaient comptés pour beaucoup.

(7) Ici pour se venger d'une cour insolente,
Il défie un lion sur l'arène sanglante.

Tout le monde connaît ce trait de la vie de Pépin. Un jour étant en l'abbaye de Ferrières, comme un lion furieux s'était attaché à un taureau, dit Mézeray, il proposa aux seigneurs qui

étaient auprès de lui de le dégager. Pas un n'eût la hardiesse de l'entreprendre. La seule proposition les effraya. Après qu'il les eut tous considérés et remarqué leur étonnement, il sauta à bas de l'échafaud, le coutelas à la main, alla droit au lion, et d'un coup ramené avec autant d'adresse que de force, lui sépara la tête du corps. Son épée était entrée bien avant dans le cou du taureau. Puis, après un coup si merveilleux, se tournant vers les seigneurs: Ne vous semble-t-il pas, dit-il avec une fierté héroïque, que je suis digne de vous commander?

(8) L'illustre Charlemagne en sera le salaire.

La tombe de Pépin, qui avait toutes les qualités du Héros, est remarquable par l'épitaphe: *Pépin, père de Charlemagne.* Comme s'il avait été encore plus grand par son fils que par lui-même. *(Président Hénaut).*

(9) Et leur prince lui-même,
Pour gage de sa foi, se soumet au baptême.

Ce prince était Vitikind, roi des Saxons, que Charlemagne eut tant de peine à dompter, et qu'il força enfin, après lui avoir fait éprouver les défaites les plus sanglantes, à renoncer à ses idoles, et à embrasser le Christianisme. Ce prince combattit plus de trente ans pour sa liberté, et resta fidèle au vainqueur après sa conversion.

(10) Et le Pontife saint en le nommant César,
Court avec tout son peuple au-devant de son char.

Charlemagne était devenu si grand, et avait rendu tant de services à Rome et à l'Église, qu'il obtint le droit de confirmer l'élection des papes, et fut proclamé empereur d'Occident par Léon III. C'est par lui que commença cet empire qui a duré, sous des formes différentes, en Allemagne, jusqu'à la bataille d'Austerlitz.

(11) Et des lointains climats d'où nous revient le jour,
Les despotes altiers viennent grossir sa cour.

L'impératrice Irène lui offrit sa main; Nicéphore rechercha son amitié. Le roi de Perse, le superbe Aaron-Rachild, qui méprisait tous les princes du monde, lui envoya des ambassadeurs chargés des plus riches présens, et lui céda les lieux saints, se réservant, à Jérusalem, le titre de son lieutenant. On dit que parmi les choses magnifiques qu'il reçut du roi de Perse, se trouvait une horloge sonnante avec de merveilleux automates.

(12) Des lois justes et sages
Succèdent sous son règne à de grossiers usages.

Charlemagne se rendit aussi illustre par les lois qu'il fit, que par ses actions guerrières. Il aima, cultiva et protégea les sciences et les arts. « Car la véritable grandeur, dit le président Hénaut, ne va jamais sans cela ». Il n'y a rien de

si fameux que ses Capitulaires, dont l'exécution était confiée à des *missi dominici*, espèce de commissaires impériaux.

(13) Vois les arts, à sa voix, naître dans son empire,
Les palais s'élever; le jaspe, le porphire, etc.

On dit qu'il n'y avait rien de si magnifique que le palais qu'il fit construire à Aix-la-Chapelle. Il fit venir pour cela des artistes de la Grèce, dont les souverains s'empressaient de lui complaire en tout ce qu'il désirait. Ce palais était si beau qu'il était la merveille du tems; on a cousu beaucoup de fables à son origine. Voici un conte qui fut fait à ce sujet. « Charles, qui aima beaucoup le beau sexe, était amoureux d'une femme d'Aix-la-Chapelle qui l'enchaînait à elle par un anneau enchanté. Lorsqu'elle fut morte, le prince ne pouvait même se séparer d'elle. L'archevêque Turpin, fameux personnage de romans, se douta du charme, et visitant le cadavre de cette femme, lui trouva un anneau qu'il jeta dans un étang voisin d'Aix-la-Chapelle. Charles, épris pour le lieu du même amour qu'il avait eu pour cette maîtresse, y fit bâtir un palais tout de marbre et d'or.

(14) Hélas! tout se corrompt, tout finit sur la terre.

Il y a cependant apparence que la postérité de Charlemagne aurait possédé plus long-tems l'empire d'Occident, s'il avait fait une loi pour le laisser, tout entier et sans partage, à l'aîné

de ses fils. Les funestes exemples de ces tems-là corrigèrent les siècles suivans, qui firent cependant encore la même faute. Les rois ont donné pendant trop long-tems de riches apanages à leurs fils cadets. Par-là se formèrent ces puissans vassaux qui ébranlèrent si souvent le trône.

(15) Pour prix de tes bienfaits je veux que ton image
Un jour de la valeur soit le plus beau partage, etc.

Charles-Martel, en mémoire de la victoire qu'il remporta sur Abdérame, institua l'ordre de la Genette, parce que dans les dépouilles de l'ennemi, on trouva beaucoup de fourrures de genettes, qui sont des animaux quadrupèdes qui ressemblent beaucoup aux fouines, mais qui sont plus gros. Le collier de cet ordre soutenait, par trois petits chaînons, une genette assise sur une terrasse émaillée de fleurs. J'ai substitué l'aigle à cet animal, qui est aussi peu digne d'être la figure d'un ordre guerrier, que d'entrer dans un ordre héroïque. Le service que je fais rendre par mon aigle à Charles-Martel, demandait de sa part quelque reconnaissance. L'empereur Napoléon a acquitté sa dette quelques siècles après lui.

ARGUMENT

DU CINQUIÈME CHANT.

Retour de Charles à son armée. Joie des Soldats en le revoyant accompagné des Guerriers qu'on avait crus perdus. Défi envoyé par Almanzor aux Chrétiens. Rainfroy se bat en champ-clos contre lui. Il est tué. Lodomère prend sa place. Ce combat est interrompu par une bataille générale que Charles vient livrer aux Sarrasins. Discours des chefs à leurs armées. Abdérame veut éviter le combat, mais Achomat l'engage malgré lui. Belle action du jeune Pépin.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT CINQUIÈME.

CHARLES, victorieux des piéges du Druide,
Et sauveur des guerriers trompés par ce perfide,
Fait porter dans son camp, en triomphe étalé,
Le dragon monstrueux par son bras immolé.
Les soldats étonnés de l'étendue énorme
Que couvrait de son corps la dépouille difforme,
Restent glacés d'horreur; ils trouvent que Martel
A fait voir un courage au-dessus d'un mortel;
Et que le ciel sans doute, en ce péril extrême,
Contre un tel ennemi l'a protégé lui-même.
Secondés, disent-ils, par ses terribles coups,
Quels guerriers si vaillans ne fuiront devant nous?
Mais l'aspect des héros délivrés par ses armes,
Dont l'absence funeste a causé tant d'alarmes,

Redouble dans les cœurs et la joie et l'espoir.
Tout s'émeut dans le camp, tout brûle de les voir;
Et la foule attentive, autour d'eux répandue,
A leurs récits touchans demeure suspendue.
Mais chez les Sarrasins, le bouillant Almanzor,
Que ses derniers combats animaient plus encor,
Se lève impatient, et court vers Abdérame :
« Cesse de t'opposer à l'ardeur qui m'enflamme,
Lui dit-il, l'autre jour sans l'orage soudain
Qui nous ravit à tous les armes de la main,
De Martel à tel pieds j'eusse apporté la tête.
Mais loin d'abandonner cette illustre conquête,
Je veux le défier une seconde fois,
Et par lui dans ce jour commencer mes exploits.
Lui vaincu, tu le sais, le reste est sans défense;
Et le camp des Chrétiens est en notre puissance ».
« Émir, dit le Calife, en me parlant ainsi (1),
Ce n'est pas des refus que tu cherchais ici.
Un héros tel que toi ne doit point en attendre.
Mais contre tant d'ardeur je voudrais te défendre.
Auprès des nobles soins qu'on exige de nous,
Qu'importe un peu de sang répandu par tes coups?
Conduisons nos guerriers au fort de la mêlée;
Dirigeons leur valeur trop souvent déréglée.
Que ton hardi courage, au milieu du combat,
Leur montre un capitaine encor plus qu'un soldat.

N'expose point enfin, aux jeux de la fortune,
Des jours si précieux à la cause commune.
J'ose, à ce prix, Émir, te promettre à mon tour,
Que la France à nos lois sera soumise un jour ».
« Tes bontés à mes soins accordent trop d'estime,
Répondit Amanzor, qu'importe une victime,
Parmi tant de héros rassemblés sous tes loix?
Le dessein en est pris, puisque j'en ai le choix.
Je vais sur l'ennemi chercher cette victoire,
Ou par un beau trépas illustrer ma mémoire ».
Il dit; et dans l'instant un héraut averti (2):
« Va, dit-il, à Martel, va porter mon défi;
Ou s'il craint avec moi de se commettre encore,
Dis-lui que tout guerrier, qui d'un tel nom s'honore,
Peut venir à sa place; et luttant contre moi,
Obtenir le triomphe ou recevoir ma loi ».
A ces mots, le héraut couvert d'une tunique,
Où l'or s'entremêlait avec la pourpre antique,
Saisit son caducée, et va droit à Martel
De son superbe maître annoncer le cartel.
A peine a-t-il rempli son noble ministère,
Que les Français soudain frémissent de colère;
Mais leur chef plus tranquille en ces mots lui répond:
« A complaire à ton maître on me verrait plus prompt,
Si d'autres soins ailleurs n'intéressaient mon ame;
Je veux vaincre à la fois tout le camp d'Abdérame,

Non cet audacieux pour qui tu viens ici.
Quant aux autres guerriers qu'il veut combattre aussi,
Je leur laisse la gloire à la valeur offerte,
Almanzor peut venir; la carrière est ouverte ».
Le messager surpris d'un discours si hautain,
Court au fier Almanzor le reporter soudain.
« Qu'à combattre Martel ton courage renonce,
Dit-il; un lâche orgueil a dicté sa réponse.
Mais d'autres à sa place à tes coups vont s'offrir.
Bientôt hors de leurs rangs tu les verras courir.
Prépare-toi, Sultan; ta superbe menace
A rempli les Français de fureur et d'audace ».
Du discours du héraut Almanzor offensé,
Murmure d'un refus dont son cœur est blessé:
« Ces guerriers insolens qui remplacent leur maître,
Qu'ils viennent donc, dit-il, qu'ils soient prompts à paraître
Et que l'un après l'autre, ou bien tous à la fois,
Ces héros, de ce fer, viennent sentir le poids!
Des refus de Martel, il porte le salaire ».
Il dit: et du fourreau tirant son cimeterre,
Almanzor sort des rangs, vole, au-delà des siens,
Sur la place indiquée, attendre les Chrétiens.
Tel un dogue, élevé pour la sanglante arène,
S'échappe, en aboyant, de la main qui l'enchaîne;
Parcourt, la tête haute, et d'un pas furieux,
La lice où son rival doit s'offrir à ses yeux.

Les Français sur l'honneur ardens à se débattre,
Se disputaient alors celui de le combattre.
Rainfroy, Vaifre, Adémard, Lodomère, Amaulri,
Ils voulaient tous ensemble accepter le défi.
Mais le premier sur-tout, qui, comme un privilége,
Faisait valoir contr'eux son front couvert de neige;
Son rang qui l'a placé près du trône des rois,
Et plus que tout encor ses antiques exploits.
Mais sur ses concurrens s'il obtient l'avantage,
Lodomère résiste, et son jeune courage,
Les affronts qu'a reçus son amour malheureux,
Lui font de ce combat un devoir rigoureux.
Cette noble querelle a droit à mon estime,
Dit le sage Martel au vieillard magnanime;
Mais sur vos cheveux blancs brillent trop de lauriers,
Pour envier ce prix à nos jeunes guerriers.
De vos conseils, Seigneur, gardez-nous la sagesse;
C'est l'unique devoir qu'impose la vieillesse;
Et laissez à nos bras le soin d'exécuter
Ce que l'expérience aura su vous dicter ».
Mais le bouillant vieillard qu'irrite ce langage:
« Qu'ai-je donc fait, dit-il, pour subir cet outrage?
Quand a-t-on vu mes bras, faibles et languissans,
Livrer aux ennemis des assauts impuissans?
Mon épée au combat aspire comme une autre;
Et si votre prudence a retenu la vôtre,

Je cours en téméraire au défi d'Almanzor ;
Et je suis jeune assez pour triompher encor ».
« Si rien ne peut dompter votre ardeur intrépide,
Hé bien, répond Martel, que le sort en décide.
Dans un pareil combat je vois trop de danger,
Pour que mon propre choix vous y puisse engager ;
Et si vos droits, Seigneur, font taire ceux des autres,
Lodomère a les siens qui balancent les vôtres ».
A ces mots, dans le fond de son casque éclatant,
Des bulletins roulés sont jetés à l'instant ;
Et d'un jeune écuyer, la main souple et légère,
En fait sortir Rainfroy, suivi de Lodomère.
« Hé bien ! dit le vieillard encor plein de courroux,
Le sort, vous le voyez, est plus juste que vous ! »
Rainfroy saisit alors son pavois et sa lance,
Monte sur son coursier, vers Almanzor s'élance ;
Vers le fier Almanzor, qui dans le champ rendu,
Appelait son rival déjà trop attendu.
« Quel est, dit le Sultan, le guerrier plein d'audace
Qui de son chef ici vient occuper la place ?
A-t-on connu son nom ? Puis-je dans ce combat
Espérer pour le mien quelque nouvel éclat ? ».
« Qu'importe, dit Rainfroy, d'un ton plus fier encore ?
Le bras de tout Français doit honorer un Maure ;
Et c'est, quand sous mes coups tu seras renversé,
Que mon nom, quel qu'il soit, te sera prononcé ».

A ces mots, de ses yeux menaçant sa poitrine,
Il baisse contre lui sa longue javeline;
Presse de l'éperon son rapide coursier,
Mais le Maure à sa pointe offre son bouclier;
Le fer glisse, et se perd dans sa vaste fourrure.
« Quoi! tu frappes, Chrétien, d'une main si peu sûre,
Lui dit le Sarrasin, tiens voilà de mes coups! »
Il s'allonge à l'instant sur ses nerveux genoux,
D'un pesant cimeterre assené sur sa tête,
De son casque d'abord il fait voler la crête,
Dont le riche panache emporté par les vents
Fait briller ses débris sur les sillons mouvans;
Puis, par un nouveau coup plein de force et d'adresse,
Il dépouille son front blanchi par la vieillesse.
« A quoi pensent les tiens, dit Almanzor surpris,
Et faisant au courroux succéder son mépris?
N'ont-ils que des vieillards à livrer à mes armes?
Ou mon nom dans vos rangs jette-t-il tant d'alarmes,
Que vos jeunes guerriers, muets sous leurs drapeaux,
N'osent au champ d'honneur se montrer mes rivaux?
Où sont-ils? Que font-ils? Sont-ils las de combattre? »
« Le plus faible de tous suffira pour t'abattre,
Répond son adversaire à ce discours moqueur;
La neige est sur mon front, mais le feu dans mon cœur ».
Il dit : le Sarrasin, du fil de son épée,
De son casque à son tour a l'aigrette coupée,

Et la pointe du fer, en glissant sur son front,
Lui laisse sur la joue un immortel affront.
Le sang à longs ruisseaux coule de son visage,
Et des yeux un moment lui fait perdre l'usage;
Mais Almanzor bientôt, à lui-même rendu,
Soulève un bras puissant, vers le ciel étendu.
Il imprime à son sabre une force invincible,
Et le faisant voler d'un mouvement terrible;
En frappe son rival, dont le cerveau brisé
Couvre son dos, hélas! en deux parts divisé.
Le coursier de Rainfroy, qui ne sent plus son maître,
Tout couvert de son sang est prompt à disparaître.
Il entraîne avec lui, fuyant effarouché,
Ce Héros qui n'est plus à ses flancs attaché.
Dans le champ du combat, dont il franchit l'espace,
De son sang généreux laisse une longue trace;
Et va le rendre aux siens, qui poussant de grands cris,
Recueillent dans leurs bras ses funestes débris.
Martel en le voyant est effrayé lui-même.
Il mêle ses regrets à leur douleur extrême;
Et dit en gémissant : « Infortuné vieillard!
Que j'avais de raisons de craindre ton départ!
Pour retenir, hélas! ton imprudent courage
De mon juste pouvoir que n'ai-je fait usage!
Mais tu seras vengé. Je t'en donne ma foi;
Et des fleuves de sang seront versés pour toi ».

Il

Il embrasse, à ces mots, la dépouille sanglante,
Que ses vieux compagnons emportent dans sa tente.
Almanzor cependant gonflé par ce succès,
Brave par ses discours la douleur des Français;
Passe devant leur front, en brandissant ses armes;
Et défiant leurs chefs, les appelle aux alarmes.
Tel un coq orgueilleux, vainqueur de ses rivaux,
Les excite à grands cris à des combats nouveaux.
Il redresse sa crête, arrondit son plumage,
Et fait de ses couleurs un brillant étalage.
Mais, par la voix du sort Lodomère averti,
Pour punir ce superbe était déjà parti.
« Quoi! la mort d'un vieillard t'inspire tant d'audace,
Lui cria-t-il; crois-moi, réprime ta menace;
Et montre-moi plutôt, les armes à la main,
Si ta valeur répond à ce langage vain ».
Lodomère à ces mots qu'il achevait à peine,
A son coursier fougueux lâche la double rêne,
Fond sur le Musulman aussi prompt que l'éclair,
Qui sorti du nuage a déjà fendu l'air.
Sur ses bras, sur l'airain dont sa tête est couverte,
Cherche la représaille à ses désirs offerte;
L'attaque en tous les sens. Almanzor étonné,
Par des flots d'ennemis se croit environné.
Il se trouble, il pâlit; et sa honte est extrême,
Quand voyant sa méprise, il retourne en lui-même.

Alors il prend du large, et de fureur bouillant,
Il s'élance à son tour sur son fier assaillant.
Muse, pour célébrer cette lutte immortelle,
Imprime à mes couleurs une force nouvelle!
Et que par ces héros mes pinceaux animés,
Sentent la noble ardeur dont ils sont enflamés!
Acharnés l'un sur l'autre, et pareils au tonnerre,
Dont les éclats bruyans font retentir la terre,
Ces rivaux si fameux s'attaquent à la fois.
Bientôt leurs bras vaillans n'observent plus de lois;
Mais fermes tous les deux au sein de la tempête,
Ni les coups, ni le choc ne font plier leur tête.
Quand bientôt leurs coursiers, en mille endroits blessés
S'affaiblissent sous eux, et tombent renversés.
Entre eux alors à pied le combat recommence.
Ils s'observent des yeux dans le plus grand silence.
Si la main d'Almanzor menace son rival,
Le Français, averti par cet affreux signal,
Avance son pavois, et de son orbe immense,
Du sabre d'Almanzor heurte la violence.
Il laisse s'épuiser son dangereux courroux;
Cherche sur lui, des yeux, un passage à ses coups.
Le Sultan, fatigué d'une rage inutile,
La concentre à son tour, et d'un bras plus tranquille
Oppose la défense à son fier ennemi;
Puis sous son bouclier, sur ses pieds raffermi,

Tout à coup il s'élance, et par un coup terrible
Veut enfin mettre un terme à ce combat pénible;
Mais son dessein funeste est déjà deviné;
Et soudain par le fer le fer est détourné.
Ainsi des deux côtés sont la force et l'adresse.
L'art le dispute à l'art, la ruse à la finesse;
Et tous deux, l'un pour l'autre invincibles guerriers,
Quoique meurtris de coups, sont encor tout entiers.
Tel un pilote adroit battu par la tempête,
Garde au milieu des flots son courage et sa tête.
Tantôt aux vents du sud, tantôt aux vents du nord,
Il oppose ou la proue ou les flancs de son bord;
Hausse ou baisse la voile, et vainqueur de l'orage,
Préserve son vaisseau des horreurs du naufrage.
Mais la rage bientôt verse tout son venin
Dans ces cœurs indignés de s'attaquer en vain.
La flamme est dans leurs yeux, leurs vengeances s'aigrissent.
Sous les coups redoublés leurs membres s'endurcissent.
Le casque, la cuirasse, étincellent d'éclairs,
Et réduits en lambeaux jaillissent dans les airs;
Et le sang échappé des blessures profondes,
Sous leurs pieds animés fait bouillonner ses ondes;
Quand les deux camps muets, et l'effroi dans le cœur,
Attendent en suspens quel sera le vainqueur.
Cependant à Martel un messager fidèle
D'un péril plus pressant apporte la nouvelle.

De nombreux ennemis, accourant à grands pas,
Viennent des Sarrasins accroître les soldats;
Et quand l'aube demain commencera de poindre,
Ce renfort, lui dit-il, sera prêt à les joindre.
Ce héros à l'instant prévoyant le danger
Où de plus longs retards sont prêts à l'engager,
Assemble ses amis, leur explique ses craintes:
« Des combats singuliers je connais les lois saintes,
Je dois les respecter, quand j'ai donné ma foi;
Mais le salut de tous est plus sacré pour moi,
Dit-il; attendrons-nous que l'armée infidèle
S'accroisse contre nous d'une force nouvelle?
Otons à leur espoir un secours si puissant;
Et prévenons, amis, un danger si pressant ».
Charle, applaudi de tous, appelle Néomage,
Qui, héraut de l'armée, et sur les bords du Tage,
Parmi les Sarrasins autrefois retenu,
Comprenait leur langage aux Français inconnu.
« De ton emploi, dit-il, prend la pompeuse marque
Et de nos ennemis va trouver le monarque.
Dis-lui que, fatigué de combats singuliers,
Je vais à l'instant même attaquer ses guerriers.
Qu'il faut qu'en ce lieu même une nouvelle gloire
Consacre des Français la première victoire ».
Il dit; et Néomage à cet ordre soumis,
Se revêt aussitôt de ses brillans habits,

Où des abeilles d'or (3), avec art figurées,
Signalaient de son chef les couleurs révérées.
Une verge d'ivoire arme sa noble main,
Et du camp d'Abdérame il a pris le chemin.
De leur lutte sanglante, et toujours incertaine,
Nos rivaux fatigués avaient repris haleine;
Et pour finir enfin ce funeste débat,
Allaient se redonner le signal du combat,
Quand soudain dans les airs la trompette effrayante
Au bruit sourd des tambours unit sa voix bruyante.
« Quel est ce mouvement? dit Almanzor surpris;
Du combat à mes mains veut-on ravir le prix?
Et ton maître pour toi plein de justes alarmes,
A nos armes ici vient-il mêler ses armes? »
« Rend grace au tien, dit l'autre, il vient à ton secours.
Mais rien de ma fureur ne sauvera tes jours.
Adieu. Sous mes drapeaux mon devoir me rappelle;
Nous nous retrouverons. Je te serai fidèle ».
Lodomère à ces mots quitte le Sarrasin,
Qui sur ce contre-temps accusant son destin,
Se plaint, que sûr de vaincre, un si grand avantage
Soit ravi tout à coup à son bouillant courage.
Comme un loup effroyable et de sang affamé
Qui regagne en grondant son bois accoutumé;
Quand de jeunes bergers une troupe aguerrie
Lui ressaisit l'agneau qu'a surpris sa furie.

Tel quittant ce combat, le superbe Almanzor
Suit des yeux son rival, et le menace encor.
Cependant les partis pleins d'une égale audace,
Du champ qui les sépare ont mesuré l'espace;
Ils sont prêts à se joindre. Alors Charles-Martel
Au courage des siens faisant un noble appel:
« Compagnons, leur dit-il, si jamais la Victoire
A promis aux Français une moisson de gloire,
Ce prix vous est offert. Vous allez l'obtenir;
Et jamais tant d'éclat dût vous enorgueillir.
Redoublez aujourd'hui de valeur et de zèle.
Sauvons notre pays d'une honte éternelle.
Périssent ces tyrans qui nous portent des fers!
Et faisons à leur chute applaudir l'Univers! »
Il dit; et dans les rangs par le même langage,
Charles de ses soldats excite le courage.
Non moins ardent que lui le chef des Sarrasins
Rappelle à ses guerriers leurs superbes destins,
Leur gloire, leur valeur, leurs antiques prouesses;
Et de leur Mahomet leur redit les promesses.
Mais certain que bientôt d'innombrables renforts
Viendront de son armée appuyer les efforts,
Il veut, par une ruse avec art combinée,
D'un combat général reculer la journée.
« Amusons le Français, mais ne le pressons pas,
Et devant lui, dit-il, reculons pas à pas.

Mettons entre nous deux cette forêt obscure,
Qui deviendra pour nous une retraite sûre.
Si nous gagnons ce jour sur nos fiers ennemis,
Un succès glorieux demain nous est promis.
Et nous pourrons, accrus d'une force nouvelle,
Nous baigner à loisir dans leur sang infidèle ».
Mais le jeune Achomat qui, fils d'Aben-Hamet,
Rapportait sa naissance au sang de Mahomet,
Et fier de cet éclat, sur sa riche coiffure
Des couleurs du Prophète étalait la verdure: (4)
« Abdéname, dit-il, je sais que ta valeur
Du haut rang que tu tiens a mérité l'honneur;
Mais je t'ai vu souvent dépasser les limites,
Qu'aux guerriers généreux la prudence a prescrites.
Nous, dont le monde entier vante les actions!
Nous, glorieux vainqueur de tant de nations!
Nous, qui devons un jour à tout ce qui respire,
Des fidèles croyans faire adopter l'empire!
Retenus maintenant par d'indignes liens,
Reculerions, ô ciel! devant de vils Chrétiens!
Et pour fuir le combat, trouvant une défaite,
Nous irions dans les bois chercher une retraite!
N'as-tu donc tout-à-l'heure exalté nos exploits,
Qu'afin de nous soumettre à ces honteuses lois?
Non. Repoussons plutôt l'audace par l'audace;
Et du Prophète saint suivons la noble trace,

Qui toujours au combat signalant ses hauts faits,
Laissait ensuite à Dieu tout le soin du succès.
D'ailleurs, quand notre armée en ces lieux fut conduite
Venait-elle y chercher la retraite ou la fuite?
Nous voulions les Français; ils sont devant nos yeux.
Marchons pour les combattre, et laissons faire aux cieux»
Il dit, et ses amis à ce noble langage,
Par leurs cris répétés, accordent leur suffrage.
Quand le roi de Leptis qui, par ses grands exploits,
Avait sur tous les cœurs obtenu tant de droits:
« Achomat, lui dit-il, ta naissance est illustre,
Et ton courage encor y joint un nouveau lustre;
Mais faut-il te le dire? A peine un noir coton
Commence à s'arrondir sur ton jeune menton;
Et tu dois, satisfait d'exercer ta vaillance,
Respecter de ton chef la longue expérience ».
« Calife, reprend-il, j'approuve ton dessein.
Puisqu'il faut se fier sur un renfort certain;
Puisque c'est Herridant, dit-on, qui le commande,
Je connais ce guerrier, il vaut bien qu'on l'attende!
Et je promets de plus, qu'avec un tel secours,
Nos pas victorieux auront un libre cours ».
Il dit; et son avis fait taire l'assemblée.
Ainsi quand par les vents la nature est troublée,
Qu'une humide vapeur tombe du haut des cieux,
Un doux calme succède à ce choc furieux.

Mais déjà les Français étaient en leur présence.
Dans leurs yeux animés brillait l'impatience.
Ils demandaient du sang; et du bruit de leurs dards
Déjà les airs émus sifflaient de toutes parts.
Mais bien loin de répondre à leur brûlante flamme,
Le Sarrasin fidèle aux avis d'Abdérame,
Recule pas à pas; et sans tourner le dos,
Ne répond que de loin à leurs hardis assauts.
En vain son ennemi, que sa froideur irrite,
Le serre de plus près, l'autre toujours l'évite;
Et d'un combat trop vif esquivant le danger,
Remet au lendemain l'espoir de se venger.
Quand le sage Martel, de qui l'ame exercée
Toujours de l'ennemi devina la pensée,
Juge par ses refus de son secret dessein:
« A ces retardemens il faut mettre une fin,
Dit-il; allez, partez, courageux Lodomère,
Portez sur leur flanc droit votre troupe légère;
Et vous, sur leur flanc gauche, intrépide Amaulri,
Conduisez de vos gens l'escadron aguerri.
Forcez le Sarrasin, par de vives amorces,
A suspendre ses pas, à déployer ses forces;
Tandis que l'attaquant au même instant que vous,
Je vais entre vous deux précipiter mes coups. »
Il dit; les deux guerriers à son ordre obéissent;
S'écartent à la fois dans les champs qu'ils franchissent;

Et faisant un contour, reviennent tous les deux
Livrer aux Sarrasins des assauts vigoureux.
Martel au même instant, avec la même audace,
Sur eux guide l'armée; il les attaque en face;
Et de leurs rangs épais pressés de toutes parts,
Bientôt sa violence a brisé les remparts.
Quand bientôt fatigué de sa longue inertie,
Et s'indignant du soin de défendre sa vie,
Sans pouvoir à ses pas donner un libre essor,
Le bouillant Achomat va trouver Almanzor:
« Jusques à quand, dit-il, le prudent Abdérame
Prétend-il enchaîner l'ardeur qui nous enflame?
Comment peux-tu toi-même, invincible guerrier,
Sous nos drapeaux oisifs demeurer prisonnier?
Ah! dût-on, pour punir ma désobéissance,
De nos lois sur ma tête appeler la vengeance!
Il faut que je combatte. Allons, braves soldats!
Dit-il à ses amis, osez suivre mes pas;
Lâchons de nos coursiers les mouvemens rapides;
Et laissons la prudence aux ames trop timides ».
Par cet ardent discours Almanzor entraîné,
Suit au milieu des rangs son courroux déchaîné.
Leur exemple a du Maure éveillé le courage.
Alors de tout côté la bataille s'engage.
Musulmans et Chrétiens ensemble entremêlés,
Tour à tour accablans, tour à tour accablés,

N'offrent plus qu'un désordre épouvantable, horrible,
Où la mort se promène avec sa faulx terrible;
Où le sang des guerriers par elle moissonnés,
Inonde les sillons du carnage étonnés;
Où des faits valeureux la gloire confondue,
Dans un affreux oubli reste à jamais perdue.
Un trait de ta valeur, intrépide Pépin!
Échappa néanmoins à ce commun destin.
Tu combattais alors à l'aile de l'armée;
Du sage et vieux Raoul la prudence alarmée
De ton jeune courage enchaînait les ressorts.
Qui peut d'un cœur sensible arrêter les transports?
L'aimable Clodoïc, ami de son enfance,
Comme lui d'un héros emportant l'espérance,
Près de lui préludait à ses futurs exploits;
Et plusieurs javelots sortis de son carquois,
Du sang de Sarrasins avaient rougi la plaine;
Quand l'un d'eux tout-à-coup, ô fureur inhumaine!
Quitte son rang, sur lui fait voler son coursier,
Et levant sur sa tête un formidable acier,
Par ce discours barbare insulte à sa victime:
« Vil rejeton, dit-il, de l'audace et du crime!
Espérais-tu long-tems, à l'abri du trépas,
Prendre une part honteuse à nos hardis combats?
Meurs, et puisse mon glaive en t'ôtant la lumière,
Exterminer des tiens la race toute entière! »

Mais Pépin qui le voit : « Épargne mon ami,
Cria-t-il, à son âge on n'a point d'ennemi!
Tout ce que je possède, et ma reconnaissance,
De ses jours conservés seront la récompense! »
Inutile discours! Le guerrier assassin
Déjà de Clodoic avait percé le sein.
Déjà de son beau sang la couleur purpurine
A teint l'éclat des lys qui couvrent sa poitrine.
Ainsi le faible agneau, frappé d'un coup mortel,
Tombe inondé de sang aux marches de l'autel.
Pépin à cet aspect, faisant trève à ses larmes,
Et de ses compagnons repoussant les alarmes,
S'arrache de leurs bras; et le fer à la main,
Vole, la rage au cœur, sur le Maure inhumain.
Ce n'est plus un enfant, c'est un lion terrible,
Qui s'arme tout à coup de sa force invincible.
Le Maure qui l'attend sourit à son courroux,
Dédaigne sa faiblesse et méprise ses coups;
Mais déjà de Pépin la lance impétueuse
A vengé d'un ami la perte douloureuse.
Le Maure est expiré sous son bras triomphant.
Tel tomba Goliath sous celui d'un enfant.
De son cher Clodoic revoyant la dépouille,
Il s'attache sur elle, et de ses pleurs la mouille;
Et dans le désespoir dont son cœur est troublé,
Rappelle son ami dans les cieux envolé.

Il accuse son bras trop lent à le défendre ;
Il accuse l'espoir qui l'est venu surprendre ;
Et sa vive douleur, par ses funestes cris,
Déchire les guerriers de sa plainte attendris.
Conserve, aimable enfant, cette ame si sensible !
A de si doux transports sois toujours accessible !
Et si du trône enfin rien ne doit t'éloigner,
Qu'ils consolent ton cœur du malheur de régner !

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES

DU CINQUIÈME CHANT.

(1) Emir, dit le Calife, en me parlant ainsi, etc.

Le mot d'*emir* est un titre de dignité chez les Mahométans. Il est Arabe, et dans cette langue il signifie *prince;* il est formé du verbe *amar*, qui est originairement Hébreu, et qui veut dire *dicter, commander.* De ce mot est aussi venu celui d'*amiral.* Les lieutenans du Calife étaient ordinairement honorés de ce titre, ainsi que ceux qui descendaient de Mahomet. (*Dictionnaire Encyclopédique.*)

(2) Et dans l'instant un héraut averti.

Les hérauts sont des officiers connus de toute l'antiquité. Les Hébreux, les Grecs, les Romains en ont eu; mais ils n'ont jamais joué un si grand rôle que du tems où la chevalerie était en honneur. C'étaient eux qui allaient porter les défits et faire les sommations aux villes assiégées, ou qui allaient porter les déclarations de guerre de la part des rois dont ils portaient la livrée.

Ducange tire ce mot de l'allemand *harenald*, qui veut dire *sergent d'armes.*

Louis XIII est le dernier qui s'en soit servi, lorsqu'il envoya, en 1634, déclarer la guerre au Cardinal Infant, fils de Philippe III, roi d'Espagne, qui était gouverneur de Bruxelles. Aujourd'hui, on envoie tout simplement un trompette ou un tambour.

(3) Où des abeilles d'or avec art figurées.

On prétend que des abeilles d'or ont été anciennement les armes de la France, et qu'il y en avait sans nombre dans l'écu qui les portait. Il est bien possible, si cela est vrai, qu'en retranchant quelque chose à leur figure, dans un temps où l'on dessinait fort mal, on en ait fait des lys, sur-tout lorsqu'ils furent réduits à trois; car les lys de l'ancien écu de France, ne ressemblent pas plus à des lys naturels qu'à des abeilles. Aussi quelques auteurs ont prétendu que c'étaient trois lances, telles qu'on les fabriquait dans l'ancien tems, et qui dans ces armoiries avaient reçu peu à peu quelques modifications.

(4) Et fier de cet éclat, sur sa riche coiffure,
Des couleurs du Prophète étalait la verdure.

Ceux des Mahométans qui ont la prétention de tenir à la famille de Mahomet, leur prophète, ont le droit de porter un turban dont le bonnet est vert. Les autres le portent ordinairement de couleur rouge, couvert d'une écharpe blanche. Parmi les Turcs, celui des

Persans

Persans est de laine rouge, orné de taffetas blanc rayé de rouge. Ils ont adopté cette couleur pour se distinguer des Turcs qui sont de la secte d'Omar, et qu'ils regardent comme des hérétiques, eux étant de la secte d'Ali.

(5) Et laissons faire aux cieux.

Le système de cet Achomat est à peu près celui des Turcs d'aujourd'hui, qui croient beaucoup à la fatalité, et qui ne font rien pour écarter de leur tête les malheurs dont ils sont menacés. Mahomet, leur prophète, commit quelquefois des imprudences, en s'abandonnant à trop de confiance dans les combats, mais il en eut beaucoup au fanatisme qu'il savait inspirer à ses sectateurs, et c'est ce qui lui valut de si nombreuses victoires.

ARGUMENT

DU SIXIÈME CHANT.

Bataille perdue par les Sarrasins. Ils se sauvent dans Poitiers. Fureur d'Abdérame contre ses habitans qu'il oblige à fortifier leur ville. Il change leur Église en Mosquée. Pompe funèbre de Rainfroy et des Français tués au champ de bataille. Célèbre Tournois en leur honneur. Prix adjugés aux vainqueurs. Éginard chante la gloire des Français et celle de Martel. Récompense que ce Héros lui accorde. Martel fait défiler son Armée devant lui.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT SIXIÈME.

Entre les deux partis la Victoire indécise,
Sur les drapeaux français s'était alors assise.
Tout fuyait devant eux. Abdérame, Almanzor,
Le bouillant Achomat, et quelques chefs encor
Cherchaient à rallier leurs troupes dispersées,
Et de tous les côtés par l'ennemi pressées.
Ces guerriers se fiant sur de prochains secours,
Ne cessaient de combattre, en espérant toujours.
Mais bientôt informés qu'un avis infidèle
Du renfort d'Herridant avait trompé le zèle,
Et que par les torrens les sillons ravagés
Tenaient dans leur limon les soldats engagés;
Ils perdent tout espoir. Lorsque la nuit plus sombre,
Pour sauver leurs débris, les cachant dans son ombre,

A travers les forêts plus obscures encor,
Ils donnent à leur fuite un plus rapide essor.
Ils courent vers Poitiers, dont les murs favorables
Leur offraient un abri sous ses tours formidables;
Et qui de leur butin, entrepôt précieux,
Était de leurs fureurs l'arsenal odieux.
Là, le Maure honteux d'une si lâche fuite,
Mesure à cet affront la fureur qui l'agite,
Il veut faire expier aux Chrétiens malheureux
Les maux qu'il a souffert en son désastre affreux.
Sa haine à chaque instant les trouve plus coupables.
Il invente contr'eux des lois insupportables.
Par l'effroi des tourmens offerts à leurs regards,
Les force à réparer eux-mêmes leurs remparts;
Et le sexe, le rang, la faiblesse, ni l'âge,
Ne sauraient les soustraire à cet indigne outrage.
Les chefs craignent ce peuple avec eux renfermé.
Par de cruels soupçons Abdérame enflamé :
« Je vois, dit-il, je vois au front de ces perfides,
Qu'ils couvent dans leur sein des complots homicides !
Malgré tous les affronts dont ils sont abreuvés,
Et les malheurs encor qui leur sont réservés,
Ils montrent dans leurs yeux une maligne joie !
Mais s'il faut que sur eux ma fureur se déploie,
Qu'ils tremblent de mon joug ces ennemis obscurs !
De leur sang criminel j'inonderai ces murs.

La flamme les suivra jusques dans leur asile.
Et l'enfance au berceau, la vieillesse imbécile,
Leurs temples, leurs maisons, repaires odieux,
Tout sera confondu sous mes coups furieux ».
Tels étaient les discours, que les yeux pleins de flâme,
Adressait aux Chrétiens le farouche Abdérame.
Cependant en tous lieux il porte ses regards.
Il monte sur les tours, visite les remparts.
Il anime des siens le courage et le zèle;
Leur promet que le ciel leur restera fidèle;
Affaiblit à leurs yeux les maux qu'ils ont soufferts;
Leur prédit des succès après quelques revers;
Et de son grand Prophète exaltant les miracles,
Rappelle à leur esprit la foi de ses oracles.
Par sa religion ce barbare emporté
Mêle encor le blasphême avec l'impiété.
Dans Poitiers s'élevait un temple magnifique
Que bâtit autrefois la piété publique;
Et qui du grand Hilaire ayant reçu le nom,
De ses vertus au loin consacrait le renom.
Abdérame voulut sous son toit vénérable
Célébrer de sa loi le culte abominable;
Que le Dieu des Chrétiens, le vrai Dieu des mortels
Cédât à Mahomet son temple et ses autels;
Et comme si nos pas, nos vœux et nos prières,
De son enceinte auguste eussent souillé les pierres,

O conseils odieux de ses prêtres menteurs!
Il les fit arroser de profanes odeurs,(1)
De ces mêmes parfums, qu'en ses plaisirs infâmes,
Sa main dans le sérail prodiguait à ses femmes.
Mais pour briser vos fers, Chrétiens infortunés!
Des vengeurs par le ciel vont vous être amenés!
Cependant les Français, couverts de tant de gloire,
Mouillent de quelques pleurs les dons de la victoire.
Dans le nombre des morts, on les voit à l'envi
Regreter, l'un son frère, et l'autre son ami.
Dans la terre profonde ils déposent leurs restes,
Quand d'autres, invoquant les puissances célestes,
Et prosternés autour de leurs larges tombeaux,
Demandent pour ces morts le prix de leurs travaux.
Martel ne voulut point qu'un éclat ordinaire
Honorât de Rainfroy la pompe funéraire.
Aux lieux où ce guerrier trouve un repos sans fin,
Un vaste mausolée est élevé soudain.
Martel le fait orner des signes de la gloire,
De l'immense butin donné par la victoire,
Des drapeaux enlevés, de somptueux habits,
De manteaux, de turbans et de riches tapis,
Que les Maures vaincus par son ardent courage,
Ont laissés en fuyant dans le champ du carnage.
C'est-là que de Rainfroy les soldats attendris
Apportent du héros les malheureux débris.

On place à ses côtés sa lance, son épée,
Son casque, sa cuirasse encor de sang trempée;
Et son pavois sur-tout où brille à tous les yeux
De son nom immortel le chiffre glorieux.
Le camp triste et muet, en renversant ses armes,
Lui porte tour à tour le tribut de ses larmes;
Et tandis qu'on se range autour de son cercueil,
Martel, le front couvert du plus lugubre deuil,
Arrive avec sa suite; et sa douleur extrême
A Rainfroy par ces mots fait son adieu suprême.
« Magnanime Rainfroy! tu n'es donc plus, dit-il!
Mais quand nous te pleurons dans ce terrestre exil,
Sans doute tes vertus ont reçu leur couronne;
Et tu ris des regrets que ton trépas nous donne!
Ah! puisqu'à te revoir il nous faut renoncer,
Que ton regard sur nous daigne au moins s'abaisser!
Que tes vœux, dans le ciel devenu ton partage,
Nous aident, comme ici nous aidait ton courage!
Et fais que du séjour que ton ame a quitté
Nous sortions comme toi pleins d'immortalité! »
L'armée à ce discours rompant un long silence,
Applaudit du Héros la touchante éloquence,
Fait l'éloge du mort, se redit ses exploits;
Ceux qu'il a faits naguère ou qu'il fit autrefois.
Mais bientôt sur Martel rejetant sa pensée,
Pourra-t-on jamais voir sa gloire surpassée?

S'écriaient les soldats; est-ce là ce vainqueur
Dont rien dans les dangers ne peut fléchir le cœur?
Qui tendre maintenant, aux douleurs accessible,
Au sort de ses amis se montre si sensible?
Mais pendant ces discours on entend dans les airs,
Résonner tout-à-coup de lugubres concerts.
Le Pontife, entouré des prêtres vénérables,
Qu'attachaient aux soldats des soins infatigables,
Aux larmes du Héros vient ajouter ses vœux.
Le ciel près du cercueil est invoqué par eux.
Sur le corps de Rainfroy l'eau sainte est répandue,
Et sa triste dépouille à la terre est rendue.
Mais la Victoire aussi sur les cœurs a ses droits.
Ses jeux vont succéder à ces sombres convois;
Car toujours des Français tel fut le caractère.
Une longue tristesse à leur ame étrangère,
Laisse dans leurs chagrins une place aux plaisirs,
Sur-tout quand la Victoire anime leurs loisirs.
Déjà pour célébrer les succès de la veille,
Pour des combats nouveaux leur ardeur se réveille.
Mais leurs membres actifs sans péril exercés,
Par le fer ennemi n'y seront point blessés.
Près des lieux consacrés à la paix éternelle,
Où de tant de guerriers dort la cendre immortelle,
On choisit un terrain d'un bois environné;
Et qui, de toutes parts d'un coteau couronné,

Présente aux spectateurs un vaste amphithéâtre,
Une lice aux guerriers qui sont prêts à combattre;
Et sur le haut d'un tertre ombragé par le bois,
Un siége de verdure aux juges du tournois (a).
Martel au milieu d'eux s'est réservé sa place.
Son visage où la veille éclatait tant d'audace
Respire maintenant le calme et la douceur.
Son fils Pépin, tout fier de sa jeune valeur,
Mais portant dans ses yeux, pleins de tristesse encore,
La perte d'un ami que lui ravit le Maure;
Auprès de lui se range, et l'on voit autour d'eux
De leurs vaillans soldats les chefs les plus fameux.
Suspendus à l'ormeau dont le vaste branchage
Dessinait sur leur trône un dôme de feuillage,
Brillaient les riches dons aux vainqueurs destinés.
Là, sont des diamans, qui d'une aigrette ornés,
D'un chef des Sarrasins paraient la tête altière.
Dans les derniers combats, privé de la lumière,
Martel les lui ravit, et son cœur généreux
Du premier des vainqueurs en fait le prix heureux.
Il réserve au second cette fameuse épée,
Que le sang ennemi tant de fois a trempée;
Mais dont le fer divin, qu'il possède aujourd'hui,
A fait un instrument inutile pour lui.
L'autre doit obtenir un casque magnifique,
Ouvrage précieux de l'industrie antique.

Il fut jadis, dit-on, pour des faits glorieux,
Donné par un Pontife à l'un de ses aïeux ;
Quand les Huns, menaçant l'Italie en alarmes,
Ce guerrier près du Rhin triompha de leurs armes.
Dans ce concours pompeux, ces trésors éclatans
Éblouissaient au loin les yeux des combattans ;
Qui de les mériter enviant l'avantage,
A cet honneur suprême excitaient leur courage.
Cependant les hérauts, suivis de leurs licteurs,
Font ranger du tournois les nombreux spectateurs.
Leurs yeux sont attentifs. Au signal qu'on lui donne
Dans les airs aussitôt la trompette résonne.
La barrière est ouverte, et douze chevaliers
S'avancent à pas lents sur leurs nobles coursiers.
Ils viennent tour à tour, les visières baissées,
Courber devant Martel leurs lances émoussées.
Soudain se détachant de leur fier escadron,
Siffroy, né sur les bords que mouille l'Aveiron,
Montrant dans ses regards une orgueilleuse audace,
De l'arène trois fois parcourt le large espace ;
Et la lance en arrêt provoque son rival.
Le généreux Bozon court, vole à ce signal.
Vers lui de son coursier dresse la tête altière,
L'atteint, et de son casque emportant la visière,
En fait voler au loin le grillage argenté.
L'autre étonné du choc, mais non déconcerté,

Prend du large, et baissant sa longue javeline,
Revient, passe et repasse, ajuste la poitrine
Du rival qui déjà se croyait son vainqueur,
Et sur lui de son bras rassemble la vigueur;
Mais celui-ci l'évite, il redresse sa tête.
Contre le fier Siffroy déjà sa lance est prête.
Et bientôt, s'élançant par un retour soudain,
Il fait à ce guerrier mesurer le terrain.
Moins froissé que confus d'une chute si prompte,
Siffroy court dans les rangs ensevelir sa honte.
Ses amis tant de fois témoins de sa valeur,
Veulent par leurs discours consoler son malheur;
Lui rappellent en vain la gloire de ses armes,
Soit au sein des tournois, soit parmi les alarmes;
Il croit par cet affront tous ses lauriers flétris;
Et regardant ses bras qu'il traite avec mépris:
« Tristes soutiens, dit-il, de mes honneurs insignes!
Renoncez aux combats, vous n'en êtes plus dignes ».
D'un semblable malheur craignant peu le danger,
Le bouillant Floridor accourt pour le venger.
Toulouse l'a vu naître, et la belle Argovie
A ses nobles destins allait unir sa vie;
Quand l'ardeur de poursuivre un laurier immortel,
Le fit voler loin d'elle aux drapeaux de Martel.
Pour lui que de bonheur! si le sort favorable
Lui livrait du combat la dépouille honorable;

Et glorieux vainqueur, s'il pouvait faire un jour
Du prix de la victoire un hommage à l'amour!
Ce noble espoir l'anime, il franchit la carrière,
Sous son coursier au loin fait voler la poussière;
Et pressant son rival par la gloire enflammé,
L'ajuste avec l'épieu dont son bras est armé,
Atteint sur le flanc droit sa brillante cuirasse;
Mais le bois, en sifflant, glisse sur sa surface.
Tel vers un large étang, obliquement poussé,
Glisse un léger caillou qu'un enfant a lancé.
Bozon que dans sa course ébranle cette atteinte,
En vain à son rival veut dérober sa crainte.
Son corps sur ses arçons a peine à s'arrêter.
Floridor, de son trouble ardent à profiter,
S'éloigne, et revenant plein de force et d'audace,
De tout son poids sur lui précipite la masse;
Et le faisant plier sous son robuste effort,
Du malheureux Siffroy lui fait subir le sort.
Il tombe. Mais léger comme un flocon de laine,
Qui, touchant un épi le fait plier à peine;
Déjà sur son coursier on le voit remonté.
Mû par l'ardeur de vaincre et l'animosité,
Par un affreux retour il veut venger sa chute.
« Arrêtez-vous, Bozon! terminez cette lutte,
Dit un juge aussitôt, baissant sa verge d'or;
Vous n'avez plus le droit d'attaquer Floridor.

Gardez-vous de changer en un champ de tristesse
Des lieux où doit briller une innocente adresse ».
A ce discours, Bozon, s'arrêtant confondu,
Va regreter au loin le prix qu'il a perdu.
Tel un jeune chasseur qui, le cœur plein de joie,
Dans ses heureux filets a vu tomber sa proie,
Et d'un loup, de la plage affreux dévastateur,
Croit le soir au hameau rentrer triomphateur;
Mais si, faisant agir son désespoir farouche,
Le monstre fuit la mort qui de si près le touche,
Son ennemi, privé du fruit de ses travaux,
Va dérober sa honte aux yeux de ses rivaux.
Tel Bozon, du destin accusant le caprice,
De ses juges, sur-tout, condamne l'injustice,
Soutient à ses amis que vainqueur une fois,
Sa lance à la victoire avait encor des droits;
Quand Floridor, tout fier de son double avantage,
Sent s'accroître en son cœur la force et le courage;
Et se raffermissant sur son vaillant coursier,
De ses trois concurrens il attend le dernier.
Son nom était Hillin. Une secrète chaîne
Le fit naître d'Albert et de la belle Irène.
Si la mort, d'une amante, eût respecté les jours,
Albert, de l'hymenée eût payé ses amours;
Mais ce père sensible, en ce fils qu'il adore,
Croit retrouver l'objet que son cœur pleure encore.

Il prévient chaque jour son espoir et ses vœux.
Albert n'est point content, si son fils n'est heureux.
Il lui réserve enfin, aux champs de la Belgique,
L'héritage opulent de sa noblesse antique.
Aussi beau que sa mère, et fier de sa beauté,
Sa riche armure encor augmente sa fierté.
Son superbe coursier, hennissant sous son maître,
Semble tenir de lui l'orgueil qu'il fait paraître.
Il galope en cadence, et sous ses crins mouvans
Il agite sa queue et l'abandonne aux vents.
Mais Floridor vainqueur, et voulant l'être encore,
Méprise cet éclat dont son rival s'honore.
Animé par l'amour qu'il porte dans son cœur,
Il emprunte de lui sa force et sa vigueur,
Et tombant sur Hillin, du premier coup de lance,
Il abat ce guerrier et sa vaine opulence;
Faisant voler au loin sur le terrain poudreux,
Et son casque et tout l'or qui couvrait ses cheveux.
Tel au mépris des fleurs qui couronnent sa tête,
Le maronnier de l'Inde atteint par la tempête,
Tombe, et voit ses festons à leur tige arrachés,
Se disperser au loin sur la terre jonchés.
Ainsi l'on voit d'Albert tomber le fils superbe.
Ses écuyers honteux vont ramasser sur l'herbe
Son casque magnifique et ses riches débris.
Et lui, les yeux baissés et les membres meurtris,

Soutenu

Soutenu dans leurs bras, va pleurer sous sa tente,
Aux yeux de tous les siens, sa défaite éclatante;
Et de tout l'or, hélas! qui brillait sur son front,
Il voudrait racheter cet immortel affront.
Le camp, de son rival, chante alors la victoire,
Et la trompette au loin fait retentir sa gloire.
On voit au même instant quatre nouveaux guerriers
Venir de ce tournois disputer les lauriers.
Leurs noms sont Lisimor, enfant de l'Armorique;
Caribert dont Cologne est la patrie antique.
Dorin que Massilie a vu naître en son sein,
Et dont le sang remonte à ce fameux essaim
De Grecs, qui des Persans fuyant la tyrannie,
Pour les champs des Gaulois laissèrent l'Ionie.(2)
Le vieux Nanus, dit-on, monarque de ces lieux,
Honora leur exil d'un accueil glorieux.
Sa fille, de leur chef devenant la conquête,
Lui présenta la coupe au milieu d'une fête;
Et préféra sa main à celle de vingt rois,
Qui dès long-tems sur elle avaient jeté leur choix.
Sous cet heureux hymen leur ville prit naissance.
Son industrie au loin étendit sa puissance;
Et rivale de Tyr, dans ses sages remparts,
Fit briller à la fois le commerce et les arts.
Après ces trois rivaux parut le brave Ozonne.
Mais Dorin du quadrille emporte la couronne;

Le robuste Renaud, le superbe Hermodan,
Par la gloire appelé des bords de l'Éridan,
Halris, Guidon bientôt paraissent sur l'arène,
Et long-tems la victoire est entr'eux incertaine;
Mais vainqueur de Renaud et du vaillant Halris,
Guidon sur Hermodan remporte enfin le prix.
Alors Martel se lève et leur tient ce langage:
« Guerriers, de qui l'adresse égale le courage,
Vous, Floridor, Dorin, et vous jeune Guidon,
Vos mains de la Victoire ont obtenu le don.
Mais ces riches présens, dont la valeur diffère,
Embarrassent le choix qu'entre vous je dois faire.
Une commune adresse a signalé vos coups,
Et je crains d'offenser et la justice et vous.
Par un nouveau combat réglez donc le partage.
D'un Maure dans la lyce on va placer l'image.
Celui d'entre vous trois qui, d'un bras sûr et prompt,
De la tête, dit-il, séparera le tronc,
Aura le premier prix. Sa poitrine frappée,
Au second des vainqueurs donnera mon épée;
Au moins heureux des trois le casque est destiné.
Par son ordre aussitôt en homme façonné,
Un long poteau de bois est planté dans l'arène.
Sur son front se balance une plume hautaine,
Et son habit grotesque, égayant les soldats,
Fait de leurs ris moqueurs retentir les éclats.

Alors le son bruyant de la trompe guerrière
Avertit les rivaux rangés à la barrière.
Un glaive est dans leurs mains. Floridor le premier
Sous la bride avec peine arrêtant son coursier,
Part, invoquant le nom de sa maîtresse absente,
Et portant dans les yeux sa victoire récente.
Il rase le poteau; de son glaive affilé
Atteint sous le menton le Maure simulé;
Et sur le sable au loin il fait voler sa tête.
Guidon qui de l'agraffe espérait la conquête,
D'un rival trop adroit enviant le bonheur,
Du second prix du moins veut mériter l'honneur;
Il s'élance à son tour; mais son coursier rapide
Saisit aux dents le mord, qu'appelle en vain la bride;
Suit au-delà du but un tortueux chemin;
Il n'entend plus son maître, il ne sent plus sa main,
Et s'en va loin du champ, dont il franchit la porte,
Épuiser sous ses bonds la fureur qui l'emporte.
Dorin arrive alors d'un pas plus modéré,
Puis du Maure sans tête approchant par degré,
Et dirigeant des yeux le coup qu'il lui destine,
Plonge sa longue épée en sa dure poitrine.
Dans ses larges habits le glaive inaperçu,
Fait trembler le poteau du choc qu'il a reçu;
Et la lame, en ses flancs bien avant enfoncée,
Refuse de se rendre au bras qui l'a poussée.

Les trois prix aux vainqueurs sont adjugés alors.
Bozon seul, déplorant ses malheureux efforts,
Et leur cachant son front dépouillé de sa gloire,
Entend avec chagrin proclamer leur victoire;
Quand le fils de Martel, qui prend part à ses pleurs,
Va calmer, par ces mots, ses jalouses douleurs :
« De tes plaintes, Bozon, fais cesser l'injustice;
C'est la loi des tournois, et non un vrai caprice,
Qui t'a ravi le prix dont se flattait ton cœur;
Cependant d'un rival tu n'es pas moins vainqueur;
Et puisque la fortune à tes coups est contraire,
Ton adresse en ce don doit trouver son salaire ».
Il dit; et détachant de son casque doré
Un superbe saphir de perles entouré,
Il le donne à Bozon, qui cessant tout murmure,
Se croit par un tel prix vengé de son injure;
Et qui, fier d'un trésor qu'on lui doit envier,
Aux yeux de ses rivaux court s'en glorifier.

Mais de jeunes guerriers une troupe bruyante
Soutenant d'Éginard la démarche pesante,
L'amène aux pieds du trône. Éginard autrefois
Fameux par ses chansons, le fut par ses exploits;
Mais froissé par le fer moins que par la vieillesse,
Il chante les combats d'où l'exclut sa faiblesse.

A l'aspect de Martel, cet homme inattendu
Détache un luth d'ivoire à ses flancs suspendu (3);

Et chacun de sa voix connaissant les merveilles,
Pour les entendre encor captive ses oreilles.
Il prélude. Bientôt les cordes sous sa main
Imitent des combats le désordre inhumain.
Il fait siffler les dards qui, fuyant dans la nue,
Vont porter dans les rangs une atteinte imprévue.
Il fait crier le fer, qui frappé par le fer,
En éclats flamboyans se brise et vole en l'air.
Sous les pas des coursiers peint la terre ébranlée,
Le bruit confus des voix sortant de la mêlée.
Des plaintes des vaincus et des cris des vainqueurs,
Par un dernier effort fait frémir tous les cœurs.
Puis sa voix entonnant l'hymne de la Victoire,
Des Francs victorieux il porte aux cieux la gloire.
« Où sont, dit-il, où sont tous ces fiers ennemis,
Qui pensaient à leur joug nous voir déjà soumis?
Ils ont fui. La terreur leur a donné des ailes.
Qu'osaient imaginer ces hordes d'infidèles?
De sabres bien trempés, de rapides coursiers,
De superbes turbans, de riches baudriers,
Feraient-ils des soldats la force la plus sûre?
Le cœur fait le héros, et non point son armure.
Victoire! ces brigands nous l'osaient disputer!
Victoire! ces brigands n'ont su la mériter!
Ils ont fui. De leurs murs ils ont gagné l'enceinte.
Elle cache la peur dont leur ame est atteinte.

Marchons, amis, marchons, que sous nos bras sanglans
Tombent de leur espoir ces appuis chancelans!
Courons tous dans leur sang tremper encor nos armes!
Courons. Le bruit des cors nous appelle aux alarmes».

Ainsi chante Eginard, et l'on voit à la fois
Tout le camp s'émouvoir aux accens de sa voix.
Telle on dit que jadis, aux chants de Timothée,
Du vainqueur de Porus la grande ame agitée,
Laissait de sa colère échapper les éclats,
Et demandait soudain le signal des combats.

Mais bientôt réprimant les fureurs qu'il excite,
A des transports plus doux sa voix les sollicite.
Il chante de la paix le trésor précieux;
La paix, heureux enfant des exploits glorieux,
Qui fait fleurir les champs, rend les cités puissantes,
Fait bénir des guerriers les armes triomphantes;
Et son luth sous ses doigts s'adoucissant toujours,
Du père de Martel chante enfin les amours.
De sa chère Alpaïde (4) il célèbre les charmes,
Exalte sa tendresse et ses vives alarmes,
Quand son fils, jeune encore, loin d'elle abandonné,
Aux horreurs d'un cachot se voyait condamné.
Il le replace ensuite au rang de ses ancêtres,
Soumet à son pouvoir l'enfance de ses maîtres (5),
Et par les tons divers de ses sons enchanteurs,
Il étonne et ravit les nombreux spectateurs.

Martel qui sent des pleurs couler sur son visage,
Éginard, lui dit-il, si jadis ton courage
De tes exploits brillans étonna les témoins,
Tes sublimes accords ne nous touchent pas moins.
Mais quel prix t'adjuger digne de mon estime?
Ton sort n'est point égal à ton cœur magnanime;
Permets à mes bienfaits d'adoucir sa rigueur.
Aux lieux où, de ses eaux détournant la lenteur,
La Seine vers Paris ramène son rivage,
Est un château, des miens noble et cher héritage.
Qu'il soit de tes vieux jours l'asyle fortuné!
Quand fatigué du rang où je suis enchaîné,
Je voudrai de son poids vivre libre et tranquille,
J'irai te visiter dans ce riant asyle.
Et là, ton luth divin, sous l'ombrage des bois,
De nos guerriers encor me dira les exploits;
Et des pénibles soins que la grandeur réclame
Tes chansons quelquefois soulageront mon âme».
Éginard, à ces mots, de tant d'honneur flatté,
Dans les bras des soldats en triomphe est porté.
Cependant le soleil, au bout de sa carrière,
Plongeait dans l'Océan les flots de sa lumière:
Charles, environné d'un cortège pompeux,
Se lève, et tour à tour de ses guerriers nombreux
Fait passer devant lui les troupes différentes.
Ses agiles coureurs, entre leurs mains vaillantes,

Tenant les arcs tendus, prêts à lancer leurs dards,
Arrivent les premiers confusément épars.
De ses soldats à pied les bandes plus tranquilles,
Déployaient après eux leurs mouvemens habiles,
Et l'oreille attentive au bruit de leurs tambours,
Les rendaient en cadence ou plus longs ou plus courts.
Une affreuse moisson de piques hérissées
Semblait se promener sur leurs files pressées;
Et l'on voyait au loin de leur nobles drapeaux
Se jouer dans les airs les glorieux lambeaux.
Après eux se traînaient ces pesantes machines,
Qui vomissaient au loin de lourdes javelines;
Ces vigoureux béliers, la terreur des remparts,
Dont les têtes de bronze effrayaient les regards;
Qui du sol sablonneux faisant mouvoir les ondes,
Y laissaient sous leurs chars des ornières profondes;
Et du cri des essieux gémissant sous leur poids,
Des échos à leur tour faisaient gémir la voix.
Après tous ces grands corps et ces masses roulantes,
Venaient des cavaliers les cohortes brillantes.
Là, tout ce que l'empire avait de noms fameux,
De nobles descendans de ces Francs belliqueux,
Qui d'Ilion détruite ayant quitté les rives (7),
Promenèrent long-tems leurs tribus fugitives;
Et vinrent à la fin, de climats en climats,
Dans les champs de la Gaule établir leurs états;

Là, dis-je, paraissaient, sous diverses bannières,
Les nobles descendans de ces races altières;
Mais non tels que l'on vit leurs sauvages aïeux,
Qui n'avaient pour trésor qu'un renom glorieux.
Ces guerriers ajoutaient à leurs vertus antiques,
Le luxe des vainqueurs, des armes magnifiques,
Des coursiers dont l'éclat s'embellissait du leur,
Et qui, fiers compagnons de leur haute valeur,
Allaient le front superbe, et marchant en mesure,
Au son des instrumens qui réglaient leur allure.
Après eux arrivaient, moins brillans, mais plus prompts,
De leurs nombreux vassaux les légers escadrons,
Qui, soumis à leurs lois du tems de leurs ancêtres,
Étaient dans les combats les rivaux de leurs maîtres;
Et mêlèrent bientôt par le tems confondus,
Aux races des vainqueurs, les races des vaincus.
Par ces braves guerriers la marche était fermée.
Charles, s'applaudissant aux yeux de son armée,
Saluait, entouré de ses chefs valeureux,
Tous ceux que signalaient leurs exploits généreux;
Et s'en alla bientôt, content de son ouvrage,
Dans les bras du sommeil rafraîchir son courage.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

DU SIXIÈME CHANT.

(1) Il les fit arroser de profanes odeurs.

Lorsque Mahomet II se fut rendu maître de la ville de Constantinople, il changea en Mosquée l'église de Sainte-Sophie ; et la fit purifier avec de l'eau rose. C'est apparemment un usage parmi les Mahométans d'en agir ainsi, lorsqu'ils veulent faire servir à leurs cérémonies, les temples dont ils dépouillent les nations qu'ils ont vaincues et réduites sous leur obéissance.

(2) Pour les champs des Gaulois laissèrent l'Ionie.

On dit que Marseille fut fondée par des Phocéens qui, fuyant la tyrannie des rois de Perse, vinrent s'établir dans les Gaules. Lorsqu'ils y arrivèrent, *Nanus*, roi des Ségorégiens, allait marier sa fille *Gyptis* ; et leur chef fut invité à la noce. Comme tous les prétendans à sa main étaient à table, et qu'elle fut sommée par son père de nommer l'époux qu'elle voulait, au lieu de choisir un prince Gaulois, elle tendit, selon l'usage du pays, la coupe au chef

des Phocéens, et le Grec, d'hôte qu'il était, devint le gendre du roi *Nanus*. Cette historiette rapportée par Justin, n'est peut-être qu'une fable ; mais il faut avouer qu'il est impossible qu'un poète puisse résister au plaisir de la donner pour une vérité.

(3) Un siége de verdure aux juges du tournois.

On appelait tournois, du tems de la chevalerie, toute sorte de courses ou combats militaires qui se faisaient conformément à certaines règles, entre plusieurs chevaliers.

Il est difficile de fixer l'époque de l'institution des tournois, dont les Allemands, les Français et les Anglais se disputent la gloire. L'historien Nithard parle des jeux dont les deux frères, Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve se donnèrent plusieurs fois le spectacle, vers l'année 842. « *Devant une grande multitude d'hommes*, dit-il, *des Vascons, des Saxons, des Austrasiens et des Bretons se provoquaient mutuellement, et couraient les uns après les autres, comme pour se combattre.* Cette autorité me suffit pour excuser la liberté que j'ai prise de placer un tournois sous Charles-Martel. Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, parle de leurs jeux militaires, qui pourraient bien être l'origine des tournois. Mais ce fut lorsque la chevalerie fut en honneur, que ces spectacles eurent des règles dont il n'était pas permis de s'écarter. Elles furent fondées sur la valeur et la galan-

terie, e[illegible]upèrent l'Europe pendant plusieurs siècles. (Voyez le traité de l'*Ancienne Chevalerie*, par M. de Sainte-Palaye.)

(4) Cet homme inattendu
Détache un luth d'ivoire à ses flancs suspendu.

Presque toutes les nations ont eu des chantres dans leurs armées. Tyrtée a été fameux parmi les Grecs. Les Bardes qui étaient les poètes ou chantres des peuples du Nord, n'avaient pas l'élégance et la sublimité de Tyrtée, mais ils pouvaient en avoir la force, si les poëmes d'Ossian ne sont point supposés. Après les Bardes vinrent les Troubadours qui ont chanté la gloire, l'amour et la valeur. Mais entre les Bardes et ces derniers que séparent quelques siècles, il y avait des poètes en France qui suivaient les armées, combattaient avec elles, et chantaient les exploits des Guerriers; ou du moins il y avait des Guerriers qui chantaient dans les armées les chansons des poètes. La chanson de Roland, qui a été si long-tems répétée dans le camp des anciens Français, ne permet pas d'en douter. On dit que lorsque l'action était engagée on plaçait, très-anciennement, ces poètes sur une élévation d'où ils pouvaient voir le combat. Ils mettaient tout ce qu'ils avaient vu en vers. Ils remarquaient les vaillans et les lâches, et distribuaient les louanges aux uns, et les satyres aux autres. On voit par-là qu'ils étaient nécessaires aux gouvernemens, et qu'on avait raison de leur accorder de grands honneurs.

(5) De sa chère Alpaïde il célèbre les charmes, etc.

Alpaïde était la mère de Charles-Martel. Elle n'était que la concubine de Pépin d'Héristal son père, qui le nomma pour lui succéder dans la charge de Maire du Palais. Dès que Pépin eut rendu le dernier soupir, Plectrude, sa femme légitime, fit arrêter Charles, et l'enferma dans Cologne, mais il trouva le moyen de s'échapper. Il se mit à la tête d'une armée, et reprit les droits que lui laissait le testament de son père. L'histoire parle peu d'Alpaïde, qui, dit-on, était fort belle; et contribua sans doute par ses charmes à la grandeur de son fils, en persuadant à Pépin de se faire succéder par Charles au détriment des enfans légitimes. Il est vrai que dans ces tems on mettait peu de différence entre un enfant légitime et un bâtard.

(6) Soumet à son pouvoir l'enfance de ses maîtres.

Charles était aussi jeune qu'eux, mais il était déjà un héros. La Mairie du Palais était d'ailleurs devenue, par usurpation, une vice-royauté héréditaire. On avait vu un Maire âgé de trois ans, être le tuteur de ses rois. Il était bien difficile qu'ils ne fussent pas tentés de prendre leur place.

(7) Qui d'Ilion détruite ayant quitté les rives,
Promenèrent long-tems leurs tribus fugitives.

On a donné aux Francs diverses origines. Quelques auteurs les font descendre de Francus,

fils d'Hector, dont les neveux, après avoir beaucoup erré, vinrent s'établir dans les Gaules; et y laissèrent une suite de quinze ou vingt rois, dont ils citent les noms. On a été même jusqu'à les donner pour aïeux aux rois de la dynastie précédente. *(Voyez le poëme de la Franciade par Ronsard.*) D'autres écrivains, aussi amateurs de fables, leur donnent pour pères, tantôt Hercule, et tantôt Poliphême. D'autres enfin, poussant plus loin les choses, les font descendre de Gomer, petit-fils de Noë, à cause de la ressemblance qu'il y a entre *gal* et *galère*, c'est-à-dire, l'arche où les patriarches furent sauvés des eaux du déluge; car les Francs n'étaient que des Gaulois qui, ayant passé le Rhin, revinrent ensuite s'établir dans les Gaules.

Faut-il s'étonner de ces systêmes si peu vraisemblables, lorsqu'on lit que certains généalogistes ont donné aux maisons royales d'Écosse et de Suède une suite d'aïeux nommés par leur nom, sans en oublier un seul, depuis tel ou tel roi moderne, jusqu'à Adam, le père commun des hommes.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU SEPTIÈME CHANT.

Siége de Poitiers. Martel ordonne de construire une tour de bois. Des serpens animés par des démons se jettent sur les Français. Mort cruelle de Gondemard et de Dorive son ami. Romuald, à la prière de Martel, conjure les serpens et les chasse de la forêt. La tour est construite. Les Sarrasins sortent des murs pour y mettre le feu. Combat à ce sujet. Adhemar et Monmore tuent un éléphant monstrueux monté par un géant. Fuite des Sarrasins dans leurs remparts.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT SEPTIÈME.

L'AURORE, de la nuit perçant les sombres voiles,
Levait déjà son front environné d'étoiles,
Et révélant aux yeux son retour clandestin,
Trempait ses pieds vermeils dans les pleurs du matin;
Quand le chef des Français, par ses fières cohortes,
Des Maures consternés fit entourer les portes.
Dans les murs de Poitiers vivait tout leur espoir.
La veille néanmoins, vers le retour du soir,
Le fameux Herridan, par des marches furtives,
Avait joint son armée à leurs troupes craintives.
Leur orgueil, relevé par ces puissans renforts,
Espérait des Chrétiens fatiguer les efforts;
Et bientôt augmenté par des forces nouvelles,
Ressaisir la victoire, et lui donner des ailes.

Mais Dieu protégeait Charle, et ses nombreux succès
En offraient de nouveaux à l'espoir des Français.
Près de Poitiers alors, et de ses murs voisines,
Sur deux points opposés s'élevaient deux collines.
De l'une, un large étang remplissait le vallon;
Et sous l'autre, traçant un tortueux sillon,
Le Clain (1), d'un verd ombrage embellissant sa rive,
Promenait d'un cours lent son onde fugitive.
Martel, à tout prévoir ingénieux et prompt,
Soudain de ces hauteurs fait occuper le front.
De leur cîme élevée, à ses desseins utile,
Il peut par ses regards inquiéter la ville;
Ou lançant des cailloux et des pieux embrâsés,
Mettre en cendre ses toits par leur foudre écrasés.
Mais de ses murs aussi, suspendus sur des roches,
Les eaux à ses soldats défendaient les approches.
Le côté seulement qui voit mourir le jour,
Et celui d'où l'aurore annonce son retour,
Pouvaient à leurs efforts se trouver accessibles.
C'est là qu'il préparait ses coups les plus terribles;
Mais aussi c'était là qu'Abdérame et les siens
Opposaient plus de force aux assauts des Chrétiens.
Quand Martel, indigné de tant de résistance,
Veut enfin par l'attaque accabler la défense.
Il fait venir à lui l'ingénieux Syllant,
Qui de ses ouvriers conducteur vigilant,

Des rivages d'Athène, autrefois sa patrie,
Avait des Grecs, en France, apporté l'industrie.
« O toi! qui tant de fois par tes savans efforts
Fis tomber, lui dit-il, les remparts les plus forts,
Le moment est venu d'exercer ta science!
Contre les assiégés la force et la vaillance
Ne peuvent rien. Leurs traits vainement repoussés
De nos soldats détruits remplissent leurs fossés.
Fais construire une tour dont l'énorme charpente
Surpasse de leurs murs la hauteur insultante;
Et d'où nos combattans, à l'abri de leurs coups,
Fassent taire les dards qu'ils font pleuvoir sur nous.
Moins exposés alors aux mortelles blessures,
Nous pourrons leur livrer des attaques plus sûres;
Et de nos ennemis, chassés de toutes parts,
Sous le choc du bélier ébranler les remparts ».
Il dit; et de Syllant l'industrie exercée
Va soudain de son chef accomplir la pensée.
Près du camp des Chrétiens était un bois épais,
Que la clarté du jour ne pénétra jamais,
Dont les pins et les ifs par leur sombre feuillage,
Semblaient accroître encor l'aspect noir et sauvage,
Et qui, publiait-on, de tout tems redouté,
Par le fer des humains fut toujours respecté.
Jamais des doux oiseaux la voix mélodieuse
Ne troubla de ce bois l'horreur silencieuse.

Les colombes jamais, pour couver leurs petits,
A ses tristes rameaux n'attachèrent leurs nids.
Les daims et les chevreuils qu'avertissait la crainte,
En fuyaient avec soin la redoutable enceinte;
Mais l'affreuse vipère (a) et le serpent hideux
Y déroulaient par-tout leurs anneaux vénimeux;
Et le gazon, flétri par leur brûlante haleine,
Faisait sécher la main qui le touchait à peine.
Les Druides, dit-on, en ces horribles lieux
Consacrèrent jadis des autels à leurs Dieux;
Et l'on voyait encor, parmi l'herbe et les pierres,
D'effroyables débris de leurs sanglans mystères.
Là se rendit Syllant avec ses compagnons.
Là prenant dans ses mains l'arme des bucherons,
Il donne aux siens l'exemple; et d'une antique yeuse
Fait trembler sous ses coups la tête audacieuse.
Quand le farouche Hismar, qui de son art affreux
Exerçait dans ce bois les secrets dangereux;
Et d'un donjon, caché sous ses ombres funestes,
Habitait quelquefois les misérables restes,
Le redoutable Hismar, aux Français si fatal,
Soudain de la ruine entendit le signal.
Il sort de sa caverne, et voit sous la coignée
S'écrouler des sapins la vieillesse indignée;
Les chênes, les ormeaux dont les membres brisés
Tombaient sur leurs enfans, de leur chûte écrasés:

« Hé quoi! s'écria-t-il, de notre culte antique,
Ce bois seul me restait, noble et chère relique!
Là, gissaient de nos Dieux les vieux autels épars,
Mais dont l'aspect encor consolait mes regards;
Et Martel, attaquant mon dernier privilége,
Ose porter sur eux une main sacrilége!
Ma haine à cet affront peut-elle résister?
N'est-il pas tems enfin de la faire éclater? »
Il dit; on voit le feu qui dans ses yeux s'allume;
Sa bouche s'épaissit sous une noire écume.
Son poil gris se hérisse, et son gosier enflé
Râle des mots affreux dont le ciel est troublé,
Et qui, de la forêt perçant l'épais ombrage,
Font des arbres au loin tressaillir le feuillage.
Tant l'enfer aux mortels, remplis de ses fureurs,
Fait payer chèrement ses coupables faveurs!
Et tant, lorsque du monde est troublé le système,
Les êtres les plus froids y prennent part eux-même!
Réveillés aussitôt, mille serpens divers
Sur leurs nœuds, en sifflant, se dressent dans les airs.
La vipère, l'aspic aux piqûres mortelles,
L'effroyable dragon orgueilleux de ses ailes,
L'hydre qui voit son front d'une corne ombragé,
Et la verte couleuvre, et le psylle orangé;
Le basilic enfin, dont les yeux redoutables
Portent dans leurs regards des traits inévitables,

Courent, par légions, de leur séjour affreux
Venger sur les Chrétiens l'honneur blessé par eux;
Et les uns se glissant sous l'épaisseur de l'herbe,
Les autres sur leurs plis levant un col superbe,
De leurs dards infectés d'un fiel contagieux
Commencent à l'envi des combats furieux.
Les malheureux Français qu'ils sont venus surprendre
A tant de maux alors étaient loin de s'attendre.
Par ces fiers ennemis pressés de toute part,
L'un percé dans le pied d'un invisible dard,
Meurt, ignorant le mal dont il sent les atteintes.
L'autre d'un feu brûlant éprouvant les étreintes,
Sent sa chair consumée, et tombe renversé
Près de son compagnon dont le sang s'est glacé.
Quelques-uns avertis par des morts si terribles,
Opposent la défense à ces monstres horribles;
Et la hache à la main, de leur corps écailleux,
Font voler, sous leurs coups, les tronçons tortueux;
Mais l'aspect de leur sang semble animer leur rage;
Et l'on voit tout à coup, du sommet du feuillage,
D'impétueux dragons déployant leur essor,
Leur livrer des combats plus dangereux encor.
Du triple javelot de leur langue enflamée,
Ils déchaînent contre eux la pointe envenimée;
Leur déchirent les yeux, et font de tout côté
Jaillir leur sang, hélas! de poisons infecté.

S'ils veulent, en fuyant, mettre à l'abri leur vie,
D'autres monstres alors, avec plus de furie,
De leurs replis contr'eux font agir le ressort,
Et par d'autres tourmens leur font subir la mort.
Piqué par un aspic, l'infortuné Dorive
Appelait à grands cris une mort trop tardive.
De ce danger commun ayant sauvé ses jours,
Gondemard, son ami, lui prêtait ses secours;
Et penché sur son corps, avec une onde pure,
Éteignait le poison glissé dans sa blessure;
Quand le plus furieux de ces fiers animaux
Arrive, en allongeant ses immenses anneaux,
Et de la terre à peine effleurant la surface,
Les saisit tous les deux, de ses plis les embrasse,
Étouffe l'un par l'autre, et de son triple dard,
Sur son ami mourant, accable Gondemard.
Celui-ci, pour briser ses chaînes invincibles,
Roidit ses bras sanglans contre leurs nœuds horribles,
Mais le monstre aussitôt resserre ses liens,
Par de nouveaux efforts il affaiblit les siens,
Et sur leurs corps unis exerçant ses ravages,
A la mort qu'il leur donne ouvre mille passages.
Syllant, à ce spectacle, est pénétré d'horreur,
Et de tant d'ennemis redoutant la fureur,
S'écrie : « Amis, fuyons, cessons toute entreprise,
Fuyons. Cette forêt aux enfers est soumise.

Ces monstres effrayans sont ici les plus forts,
Nous tenterions contre eux d'inutiles efforts ».
Il dit; ses compagnons tremblans, pâles de crainte,
Quittent de la forêt la formidable enceinte.
Mais portant la plupart le trépas dans leur sein,
De leurs membres sanglans, ils jonchent le chemin;
Tableau qui, des Français redoublant les alarmes,
A leurs ennemis même eût arraché des larmes!

Cependant Charle instruit de ce prodige affreux,
Et déplorant des siens le trépas malheureux,
Auprès de Romuald va porter sa tristesse;
Et de cet homme saint consultant la sagesse:
« Serait-il vrai, dit-il, que sur cet univers
Tant de puissance encor soit restée aux enfers?
Ou bien que la nature, en ces forêts agrestes,
D'elle-même ait produit des monstres si funestes?
S'il est quelques forfaits qu'il nous faut expier,
Veuillez avec le Ciel nous réconcilier ».
« Seigneur, dit Romuald, quand s'oubliant lui-même,
L'homme pour les enfers quitte son Dieu suprême,
Ce Dieu, pour le punir, leur permet quelquefois
De troubler la nature et de changer ses lois.
Mais nul crime à vos maux n'a donné la naissance.
Vous combattez pour Dieu, vous vengez sa puissance
Et ces prodiges vains, élevés contre vous,
Sont les derniers efforts des démons en courroux.

Contre les Sarrasins poursuivez votre ouvrage.
De la foi la plus vive armez votre courage;
Et vous verrez, mon fils, ces dragons furieux,
Au nom du Dieu vivant, s'éclipser à vos yeux.
Il dit; et précédé de sa troupe sacrée,
Portant aux mains du Christ l'image révérée,
Il marche vers le bois, d'un front calme et serein;
Et prenant de l'eau sainte en un vase d'airain (3),
Il invoque son Dieu, seul Dieu de la nature,
Et de la forêt sombre arrose la verdure.
Tout à coup, ô pouvoir d'un homme aimé des Cieux!
O merveille étonnante inconnue à nos yeux!
De sifflemens aigus les ombres retentissent.
Tous les monstres maudits sous les herbes se glissent,
Sortent de la forêt, dont sa voix, dès ce jour,
Leur défend à jamais d'infecter le séjour;
Et vont loin de ces bords, en des climats arides (4),
Cacher de leur fureur les poisons homicides.
Tels, et moins prompts encor dans l'empire des airs,
On voit fuir les brouillards, noirs enfans des hivers,
Quand Phébus plus ardent, du haut de sa carrière,
Frappe leur épaisseur des flots de sa lumière.
Le ciel, qu'il affranchit de leur nuage impur,
Brille alors à nos yeux de son plus bel azur.
Tel le bois délivré de leur sanglante rage,
Laisse aux bras des Français achever leur ouvrage.

Des chênes, des ormeaux les membres détachés,
Façonnés par le fer, l'un à l'autre attachés,
Composent une tour, à marcher déjà prête,
Et dont les plus hauts pins n'atteignent point le faîte.
Cependant averti que ce colosse affreux
Rapproché de ses murs allait tonner sur eux,
Abdérame surpris, en frémit d'épouvante;
Quand le fier Almanzor, dont la valeur brûlante,
A l'aspect des dangers se ranimait toujours:
« As-tu, s'écria-t-il, besoin de mon secours?
Faut-il, Sultan, brûler cette énorme machine
Qui vient de nos remparts commencer la ruine?
J'y cours sans balancer; mais dans la sombre nuit,
Je ne veux point cacher l'ardeur qui me conduit.
C'est malgré les Chrétiens que je prétends l'abattre.
Que leur camp tout entier vienne pour me combattre,
Je suis las de les craindre, et je veux à leurs yeux
Accomplir, s'il le faut, ce projet glorieux ».
Il dit; et son regard de fureur étincelle.
Mais le brave Herridant qu'anime un même zèle,
Qui s'indigne déjà, de combats affamé,
De voir dans des remparts son courage enfermé:
« Intrépide Almanzor! Oserais-tu le croire,
Qu'insensible, dit-il, aux attraits de la gloire,
Je te laisse aller seul attaquer les Chrétiens?
Je veux à tes travaux associer les miens.

On vit plus d'une fois notre valeur commune
A nos coups concertés enchaîner la fortune.
Puisque sa main tous deux nous a rejoints ici,
Que nos faits glorieux s'y rejoignent aussi;
Allons de cette tour renverser l'édifice.
Mais craignons d'écouter un aveugle caprice;
Et pour mieux réussir, parmi nous faisons choix
De quelques compagnons fameux par leurs exploits,
Qui, dignes avec nous de pouvoir se confondre,
A nos hardis projets s'empressent de répondre ».
A ces mots, Almanzor, en lui serrant la main,
« Ami, lui répond-il, j'approuve ton dessein.
J'aime ce beau transport de ton cœur magnanime,
Et ton expérience a droit à mon estime.
Viens; et que des assauts qu'il leur faut soutenir
Nos ennemis long-tems gardent le souvenir ».
« Mahomet! dit le prince, à ce noble langage,
Et rempli d'allégresse en voyant leur courage;
Quoi! de pareils guerriers sont parmi tes enfans,
Et ces Chrétiens, hélas! sont encor triomphans?
Allez, dignes amis, et puisse la Victoire
Vous ramener bientôt pleins de vie et de gloire! »
Il dit; et dans ses bras presse les deux guerriers.
Bientôt cette nouvelle a couru dans Poitiers.
Tous ceux qui, dans leur camp, sentent la noble envie
De se faire un grand nom au mépris de leur vie,

Aspirent à les suivre. Achomat, Saladin,
Le fougueux Alaïs, et le grand Noradin,
Tous jeunes, tous portant un courage intrépide;
Toi sur-tout, fils des rois, illustre Barmecide!
Dont le fils Giaffar, victime de l'amour, (5)
Sous le jaloux Haroun doit succomber un jour;
Et des siens innocens de son crime excusable,
Entraîner avec lui la perte irréparable!
On y voyait aussi, non moins vaillans encor,
Adramant, Kur, Omar, et son frère Alahor.
Qui de leurs beaux coursiers, nés aux champs de Médine
A cent aïeux connus raportaient l'origine;
Et qui par Herridant exercés aux combats,
Au milieu des périls suivaient toujours ses pas.
Mais parmi ces guerriers que leur valeur signale,
Vint se mêler aussi le gigantesque Hirphale,
Qui des champs de Nubie, horrible et noir enfant,
Se montrait élevé sur un vaste éléphant;
Et des dards que lançait son arc infatigable,
Faisait dans les combats un ravage effroyable;
Tandis que l'animal, sous ses robustes pieds,
Foulait les ennemis de sa vue effrayés.
Vers les murs de Poitiers, d'un pas lent et pénible
S'avançait cependant la machine terrible.
Pour la mettre à couvert des javelots brûlans,
Du cuir frais des taureaux on habille ses flancs,

Et déjà des soldats armés pour cet usage
Garnissent les balcons de son quadruple étage.
Tels s'offrent à nos yeux ces mobiles châteaux,
Qui, vainqueurs de Neptune et souverains des eaux,
Armés, dans leur fureur, du foudre des batailles,
Du port qui les reçoit surpassent les murailles.
Mais le brave Herridant, et le fier Almanzor
A leur bouillant courage avaient donné l'essor;
Et tous deux entourés de leur vaillante escorte
De la ville déjà s'étaient ouvert la porte.
Aussi prompts que les vents déchaînés sur la mer,
Ils en sortent suivis de la flamme et du fer;
S'en vont droit à la tour, et d'une main hardie
Sur ce colosse altier font tomber leur furie.
Ils déchirent les cuirs dont ses flancs sont armés,
Ils attachent au bois des brandons allumés;
Et tandis que le feu, poursuivant leur ouvrage,
Sur son haut édifice exerce son ravage,
Leurs bras encouragés immolent tour à tour,
Ceux qui pour la défendre approchent de la tour;
Et donnent aux Français le spectacle terrible
D'un vaste embrâsement et d'un carnage horrible.
Mais, par les cris bruyans dont l'air a retenti,
Charle absent de ces lieux est bientôt averti;
Il voit de loin sa tour que la flamme dévore;
Et prenant avec lui Serge, Rollon, Monmore,

Perce de ses soldats les bataillons épais,
Et va, de l'incendie arrêtant les progrès,
Contre les Sarrasins animés au carnage,
Des Français abattus relever le courage.
Tels on voit, lorsqu'un loup rode autour d'un hameau,
Les pasteurs effrayés pour leur riche troupeau,
A la hâte s'armer de haches, de massues,
Ou de socs arrachés à leurs lourdes charrues,
Et tous de toute part accourant à la fois,
Forcer l'horrible monstre à rentrer dans ses bois.
Déjà de ces héros la redoutable épée
Au sang des Musulmans s'est mille fois trempée.
Noradin, Moraïme, et le jeune Alaïs,
Mourat, né dans les murs de l'antique Saïs, (7)
Sous les coups de Martel avaient perdu la vie;
Et sa juste fureur, non encore assouvie,
Joignait à ces grands noms quelques noms sans éclat,
Lorsque pour son malheur se présente Achomat,
Qui tient à ce Héros ce discours téméraire:
« A de minces exploits c'est assez te complaire;
Viens, barbare, à mes coups si tu peux résister,
D'un tel honneur du moins tu pourras te vanter ».
A ces mots, d'un épieu qu'en ses mains il balance,
Il fait sur le Héros tomber la violence,
Mais le pavois divin, dont il est ombragé,
A détourné le fer sur son sein dirigé,

Et

Et Martel préservé de sa pointe mortelle,
Par ce discours moqueur répond à l'infidèle :
« Oui, l'honneur de ta mort est un prix qui m'est dû,
Et ton Prophète vain t'aura mal défendu ;
Tiens, éprouve à ton tour la bonté de mes armes ;
Et de son paradis va savourer les charmes ».
En achevant ces mots, il pousse son coursier,
Lève sur Achomat son glaive meurtrier,
Et tonnant tout à coup sur sa tête insolente,
La fait voler au loin sur la terre sanglante.
Tel d'un pin sourcilleux, que la foudre a touché,
S'envole dans les airs un rameau détaché.
Omar triste témoin de sa mort déplorable,
S'épouvante, et pour lui craint un malheur semblable ;
Il appelle son frère à combattre occupé,
Mais du tranchant fatal il est déjà frappé ;
Et bientôt arrivant à la voix de son frère,
Alahor près de lui mord aussi la poussière,
Et nés du même sang, ces guerriers malheureux
Sont plongés à la fois au séjour ténébreux.
Mais non moins animé du démon des batailles,
Herridant vient au bruit de tant de funérailles.
Il voit bientôt, hélas ! ces guerriers renversés
Parmi les tas de morts que le glaive a percés.
Tout endurci qu'il est par le métier des armes,
Ses yeux à ce tableau semblent baignés de larmes.

« Frères vaillans, dit-il, vous l'orgueil de ma cour!
Vous qu'aux plus hauts emplois je destinais un jour,
Et qui dès votre enfance attachés à ma gloire,
Étiez sortis d'un sang si cher à la victoire!
Puissai-je rencontrer au milieu des combats,
L'ennemi dont la main vous donna le trépas!
Et du sang des Chrétiens versé sur votre tombe,
Vous offrir en ce jour un illustre hécatombe! »
Il dit; et Carloman, noble fils d'Harrijon,
Qui d'un domaine immense aux plaines de Dijon
Conservait pour ce fils le superbe héritage,
De son glaive envers eux est le premier hommage.
Il va tomber, hélas! blessé d'un coup mortel,
Vers le couple immolé par le fer de Martel.
Ses yeux enveloppés des ombres éternelles,
Ne verront plus les bois où ses limiers fidèles
Poursuivaient devant lui les daims épouvantés,
Ni les troupeaux couverts de manteaux argentés,
Qui de la Saone au loin blanchissant les rivages,
Paissaient pour l'enrichir, dans de gras pâturages.
Le Maure à ce guerrier joint Robert, Vaifre, Arons
Qu'entouraient vainement leurs nombreux escadrons
Et signalant par-tout sa fureur vengeresse,
Tient à ses deux amis son horrible promesse.
Pelage au même instant accourt pour les venger,
Et d'un si triste sort craignant peu le danger,

Tombe sur Herridant, le presse, l'environne,
Sur son épais turban lui brise sa couronne,
S'acharne sur son front, meurtri de toutes parts,
Et le force à gagner l'abri de ses remparts,
Qui de son fier rival arrêtant la furie,
Lui sauvent à la fois et l'honneur et la vie.
Cependant près de là redoublant ses efforts,
Le Sultan de Leptis, de mourans et de morts,
Sous ses coups foudroyans avait jonché la plaine.
Dans leur nombre on comptait le vaillant Archomène,
Qui près du roi de France illustre ambassadeur,
Des Césars dans sa cour soutenait la splendeur;
Et des fils d'Ismaël redoutant la fortune,
S'était armé contr'eux pour la cause commune.
Aux marques de son rang dont il était orné,
Almanzor reconnut ce Grec infortuné,
Et lui faisant au sein une large ouverture:
« A César, lui dit-il, va porter ta blessure;
C'est là le traitement que nos fils à leur tour (8)
A ses tristes neveux feront subir un jour ».
Il dit, et lui laissant ce sinistre présage,
Dans les rangs ennemis il poursuit son ravage.
Mais pour mettre une borne à son cours furieux,
Le vaillant Lodomère approchait de ces lieux.
Ainsi qu'un voyageur qu'une course lointaine
Jeta dans un désert sur la plage Africaine,

Qui, la nuit sous ses pieds sent des sables mouvans,
Emus comme des flots par la fureur des vents.
Après mille terreurs, s'il voit enfin éclore
La pourpre des rayons dont s'entoure l'Aurore,
Son œil vers eux se tourne, et d'aise transporté,
Il croit voir son salut en voyant sa clarté.
Tels voyant du Héros l'intrépide visage,
Les Français dans ses yeux retrouvent leur courage.
Ils redressent leurs rangs qui s'étaient confondus,
Et sur leurs ennemis reprenant le dessus,
Entourent Almanzor; de leurs piques sanglantes,
Opposent à ses coups les pointes menaçantes;
Mais Lodomère alors: « Arrêtez, mes amis!
Sa mort est un honneur que je me suis promis! »
A ces mots on se range; on laisse à Lodomère
La gloire d'immoler un si noble adversaire.
Almanzor modérant l'ardeur de son coursier,
A combattre un rival s'occupe tout entier;
Le mesure des yeux, délibère, examine
Où pourra s'adresser le coup qu'il lui destine;
Mais le Français plus prompt fait partir de sa main
Un dard, qui le perçant de son fer inhumain,
Attache à son coursier sa cuisse ensanglantée,
Et la tient sur ses flancs avec force arrêtée.
Almanzor s'éloignant des yeux de son rival,
Cherche à se délivrer de ce lien fatal;

Il tourne en tous les sens le trait qui le déchire;
Mais son coursier sur lui conservant moins d'empire,
S'agite sous son maître, et rebelle à son frein,
De ses maux en fuyant pense trouver la fin;
Aux regards des Français disparaît dans la plaine;
L'emporte malgré lui dans sa course incertaine;
Et ses bonds violens redoublant ses fureurs,
D'Almanzor à son tour augmentent les douleurs.
Telle par des chasseurs mortellement atteinte,
Une biche des bois perce la vaste enceinte,
Bondit à travers champs, et du trait assassin
Emporte au loin le fer enfoncé dans son sein.
Mais près de là, monté sur son coursier énorme,
Hisphale aux bras d'airain, à la taille difforme,
Écartait de la tour tous ceux dont la valeur
Voulait de l'incendie arrêter la fureur.
Tandis que, surpassant les plus fortes machines,
Son arc perçait les rangs de longues javelines,
L'éléphant monstrueux, dont il guidait les pas,
Sous ses robustes pieds écrasait les soldats;
Ou bien, les saisissant, sa trompe inaccessible
Les lançait dans les airs, et d'une chûte horrible,
Leur faisait endurer les tourmens douloureux;
Ou bien les étouffait dans ses replis nerveux.
Tel un noir sanglier descendu des montagnes,
Ravage les épis qui dorent nos campagnes.

Tels au milieu d'un lac deux taureaux combattans,
Écrasent de ses eaux les faibles habitans.
Monmore a vu de loin le désordre effroyable,
Qu'a jeté dans les rangs ce couple épouvantable;
Soudain il se dévoue; et suivi d'Adhemard,
D'une mort presque sûre affronte le hasard.
L'un de son éléphant veut renverser Hirphale;
Et sans s'épouvanter d'une lutte inégale,
D'un long pieu qu'un soldat a placé dans sa main,
Sur la tour qui le porte, attaque l'Africain,
Et de ses javelots évitant les blessures,
Lui sillonne les flancs de larges ouvertures.
Monmore à l'éléphant osé adresser ses coups,
Sur ses flancs, sur sa croupe; acharné son courroux.
Et malgré l'épaisseur du cuir qui les embrasse,
De son glaive sur eux laisse par tout la trace;
Le couvre de son sang. Le quadrupède alors
De sa trompe sur lui déployant les ressorts,
Le renverse à ses pieds; de sa bouche écumeuse,
Détache contre lui l'ivoire tortueuse;
Mais Monmore aussitôt se relève; et son bras
Fatigue l'animal par de nouveaux combats,
L'irrite, le poursuit, par mille et mille feintes,
De ses dents, de sa trompe évite les atteintes;
Inonde le gazon de longs ruisseaux de sang,
Que son fer fait couler de son énorme flanc;

Et par un coup subtil dont l'audace le trompe,
De son immense tête il sépare sa trompe.
Ce fier colosse alors qu'irritent ses tourmens,
Épouvante les airs d'affreux mugissemens.
Il se cabre, il bondit; son conducteur lui-même,
Hirphale, est effrayé de sa fureur extrême;
Et sur son large dos vainement affermi,
Tombe inondé du sang que le monstre a vomi.
L'intrépide Adhemard qui voit l'instant propice,
Le saisit par le poil dont son front se hérisse,
Et l'envoie aussitôt, en le privant du jour,
Du démon, son image, habiter le séjour.
L'éléphant vit encor, mais sa force épuisée
Par son fier adversaire est déjà maîtrisée;
Et son corps formidable, en mille endroits percé,
Sous les coups du Héros tombe enfin renversé.
Les Chrétiens qu'effrayait cette lutte incertaine,
De mille cris alors font résonner la plaine;
Et les Maures par eux pressés de toutes parts,
Regagnent en fuyant l'abri de leurs remparts.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

NOTES

DU SEPTIÈME CHANT.

(1) Le Clain d'un verd ombrage embellissait ses rives.

Le Clain est une petite rivière qui, du côté du midi, passe sous les murs de la ville de Poitiers, arrose de charmantes prairies, et donne la vie à de jolis paysages.

(2) Mais l'affreuse vipère et le serpent hideux,
Y déroulent par-tout leurs anneaux venimeux.

On trouve dans les environs de Poitiers, et dans le Poitou en général, beaucoup de vipères dont il se faisait jadis un grand commerce. Cette propriété des lieux m'a fait naître l'idée de les faire animer par des démons, comme on le verra ci-dessous.

On trouve au neuvième livre de la Pharsale de Lucain, un épisode dont celui-ci est une espèce d'imitation. Lorsque les débris du parti de Pompée, commandés par Caton, traversent l'Afrique, après avoir quitté le temple d'Ammon, une quantité de serpens se jettent sur les

Romains, et leur font souffrir toutes sortes de morts horribles que Lucain se plaît à décrire. Comme ce morceau serait long à rapporter ici, j'y renvoie les lecteurs qui voudraient faire la comparaison.

(3) Il marche vers le bois d'un front calme et serein.
Et prenant de l'eau sainte en un vase d'airain.

Ce que fait ici Romuald contre les serpens, est ce qu'on apelle l'*exorcisme*. On s'en sert, dans l'église romaine, pour chasser les démons, les animaux nuisibles aux hommes, les maladies épidémiques, etc. L'on en faisait anciennement un grand abus, sur-tout dans les siècles grossiers. *Dethiers*, dans son Traité des Superstitions, rapporte différentes formules de ces *exorcismes*, et cite l'exemple de Saint-Grat qui, par leur moyen, obtint de Dieu qu'il n'y aurait plus de rats dans son canton, ni à trois lieues à la ronde. Les rats furent aussi exorcisés en Bourgogne, dans le quinzième siècle. On ne leur donna que trois jours pour vuider le pays: mais un habile avocat prenant pitié d'eux, fit un plaidoyer fort éloquent, devant le Parlement de Dijon, et obtint de l'humanité des juges, qu'il leur serait accordé un tems plus long, à cause de la petitesse de leurs jambes, et du mauvais état des chemins. Cet avocat s'appelait Jeannin. J'ignore si c'était celui qui fut ministre d'Henri IV, ou l'un de ses parens; ce qu'il y a de certain, c'est que son plaidoyer lui fit une grande réputation parmi ses contemporains.

(4) Et vont loin de ces bords, en des climats arides,
Cacher de leur fureur les poisons homicides.

L'Évangile dit : « Lorsqu'un esprit impur est sorti d'un être vivant, il va dans les lieux arides chercher du repos et n'y en trouve point. *(Saint Mathieu, chap. 12.)*

(5) Dont le fils Giaffar, victime de l'amour, etc.

Haroun Raschild fut célèbre dans l'Orient, mais sa cruauté pour les Barmécides ternit l'éclat de ses belles actions. Cette famille issue des anciens rois de Perse, avait rendu les services les plus signalés aux Califes, et s'était attiré l'amour de tout l'Empire. *Giaffar Barmécide* qui passait pour le plus vertueux et le plus savant des Musulmans, était visir d'*Haroun*. Il conçut un violent amour pour *Abassa*, sœur du Calife. La princesse aima *Giaffar*, et le Calife vit avec peine ces amours. Cependant il consentit à leur hymen; mais par un caprice digne d'un despote d'Orient, il exigea que *Giaffar* lui fit le serment de ne jamais user avec sa sœur des droits d'époux. L'Infortuné s'y soumit et fut long-tems fidèle à sa promesse. Malheureusement *Abassa* lui écrivit un jour des vers amoureux que rapporte Florian (dans ses Remarques sur les Maures). *Giaffar* ne se possédant plus, courut chez son épouse, et oublia son serment. Bientôt *Abassa* fut obligée de cacher sa grossesse. Tout réussit, et elle accoucha d'un fils que l'on envoya nourrir

à la Mecque. Quelques années après, *Haroun* étant allé dans cette ville, sut par une esclave toutes les circonstances du parjure de *Giaffar*. Il devint furieux, (et ce qu'on aurait peine à croire si tout l'Orient n'attestait le fait) il fit couper la tête à *Giaffar*, ordonna qu'on mit à mort tous les Barmécides, et que l'on jetât *Abassa* dans un puits. Ils furent pleurés de tout l'empire, malgré *Haroun* qui porta la démence jusqu'à défendre que l'on parlât d'eux.

(6) Qui de leurs beaux coursiers nés aux champs de Médine
A cent aïeux connus reportaient l'origine.

On sait que les Arabes conservent avec soin la généalogie de leurs chevaux.

(7) C'est là le traitement que nos fils à leur tour
A ses tristes neveux feront subir un jour.

Almanzor prédit ici à Archomène la destruction de l'empire d'Orient, qui fut entièrement effectuée par les Turcs, sous Mahomet II, par la prise de Constantinople.

(8) Mourat né dans les murs de l'antique Saïs.

Saïs était une ville de l'ancienne Égypte. Strabon dit que Minerve y était adorée, et que Psammethicus, ancien roi de ce pays, était inhumé dans le temple de cette déesse. Cette ville était, dit-on, située dans le Delta.

ARGUMENT

DU HUITIÈME CHANT.

Regrets et plaintes d'Émérance dans le château de Poitiers. Son désespoir en songeant aux affronts qu'elle est prête à y recevoir. Dieu lui découvre dans un songe une issue souterraine, et la conduit dans une vaste forêt. Elle y rencontre Helbert, sujet de son père. Elle passe la nuit dans sa chaumière. Le Démon veut séduire Helbert et l'engager à violer l'hospitalité qu'il a donnée à Émérance. Le repentir, les combats et la mort de cet amant malheureux.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT HUITIÈME.

Mais du Calife alors les femmes désolées,
Dans le fond d'un château gémissaient rassemblées.
Il en était plusieurs, contentes de leurs fers,
Qui d'un maître adoré déplorant les revers,
Et s'inondant le sein de larmes adultères,
Pour cet époux commun faisaient des vœux sincères,
Remplissaient leurs loisirs de soins religieux,
Et pendant la nuit même en fatiguaient les cieux;
Quand d'autres, des Chrétiens filles infortunées,
Par le droit du vainqueur au sérail condamnées,
Portaient un cœur rempli de plus justes douleurs,
Et hâtaient par leurs vœux la fin de leurs malheurs.
Dans ces cachots pour vous fermés à l'espérance,
Vous languissiez aussi, malheureuse Émérance!

Vous qui, née autrefois pour des destins plus doux,
Dans un amant chéri regrettiez un époux;
Et de ces belles mains qui soulevaient des chaînes,
D'un empire, avec lui, deviez tenir les rênes!
Depuis six mois, le cœur de regrets déchiré,
Vous appeliez, hélas! cet époux adoré;
Tandis que Lodomère, au milieu des alarmes,
Vengeait sur l'ennemi l'affront fait à vos charmes;
Fondait sur ses exploits l'espoir de son amour,
Et se flattait encor de vous revoir un jour.
« Hélas! s'écriait-elle, en ce séjour funeste,
Que puis-je encor attendre, et quel appui me reste?
Quel adoucissement à mes affreux liens,
M'apportent ces combats gagnés par les Chrétiens?
Ma pudeur, il est vrai, si souvent menacée,
Repoussa d'un tyran la tendresse offensée;
Mais si, vaincue enfin par ses puissans efforts,
Je suis livrée en proie à ses honteux transports,
Femme d'un Sarrasin, fille déshonorée,
Comment cacher ma honte en tous lieux déclarée?
D'un amour malheureux, mais jusqu'ici vainqueur,
Comment oser alors entretenir mon cœur?
Lodomère, pour moi, restera-t-il le même?
Et par mes souvenirs, dans mon opprobre extrême,
Oserai-je souiller un nom si glorieux,
Ou libre quelque jour m'offrir devant ses yeux?

Ah

Ah! terminons plutôt un sort si déplorable!
La mort est le seul bien qui reste au misérable,
Qui, de tous les côtés, comme moi combattu,
N'a que ce seul chemin pour sauver sa vertu! »
Tels étaient les discours, qu'au sein de sa souffrance
Répétait dans son cœur la plaintive Émérance;
Ainsi, moins triste encor dans le fond des forêts, (1)
Le ramier solitaire exhale ses regrets,
Et pleure ses petits, qu'à sa couche fidèle
Un autour enleva de sa griffe cruelle,
Ses petits si long-tems couvés par son amour,
Et dont les yeux à peine étaient ouverts au jour.
Dans ces lieux retirés, où l'impure licence
Si souvent au plaisir immola l'innocence,
S'élevait une tour dont les créneaux hardis,
Dominaient le vallon où Poitiers fut assis. (2)
Là, de ses surveillans la Princesse éloignée,
Venait cacher les pleurs dont elle était baignée;
Et sur le camp français, qui ceignait les remparts,
Ne cessant d'attacher ses douloureux regards,
De son cœur plein d'amour elle y cherchait le maître,
Dans les rangs quelquefois pensait le reconnaître,
Et l'appelant alors et du geste et des yeux:
« Cher amant, disait-elle, ah! reçois mes adieux!
Reçois ce tendre cœur qui vers le tien s'envole,
Ce cœur qui, sans espoir, loin de toi se désole!

Et dont un vil despote, un tyran détesté,
Voudra peut-être un jour souiller la pureté!
Mais, que dis-je? fût-il plus redoutable encore!
Ce tyran ne peut rien sur ce cœur qui t'adore.
Ma foi te l'a donné, rien ne peut le changer;
Et la mort, s'il le faut, est là pour te venger ».
A plus d'espoir ensuite abandonnant son ame,
Elle dit: « Qu'attends-tu pour punir Abdérame?
Après tous ces grands coups que vos bras ont portés,
Par de si faibles murs êtes vous arrêtés?
Mais où va m'entraîner un aveugle délire?
Suis-je assurée, hélas! que mon amant respire?
Est-ce lui que je vois? Et mes regards trompés
Par des illusions ne sont-ils point frappés?
Cesse de t'abuser, malheureuse Émérance!
Tout est perdu pour toi, jusques à l'espérance! »
Elle disait ces mots; et ses yeux tout en pleurs
Cherchaient encor au loin l'objet de ses douleurs.
Lorsque bientôt enfin de la tour descendue,
Corradin vient trouver cette amante éperdue;
Corradin du sérail le suprême intendant,
Et de tous ses plaisirs le ministre imprudent.
« Il est tems, lui dit-il, de fléchir votre maître.
Madame, à ses regards, soyez prête à paraître.
Ses feux, qui dès long-tems ont éclaté pour vous,
Pourraient, par vos refus, se changer en courroux.

Venez donc, et du choix de ce puissant Monarque,
Recevez en vos mains la glorieuse marque ».
Il dit; et par ces mots comblant son désespoir,
D'Abdérame, en ses mains, il laisse le mouchoir.(3)
Émérance indignée, à cet ordre exécrable,
Déchire au même instant un présent si coupable;
Le repousse loin d'elle; une noire fureur
A ses sens abattus rend toute leur vigueur.
Elle cherche des yeux quelque instrument funeste,
Qui de ses tristes jours puisse éteindre le reste.
Ensuite reprenant ses sombres entretiens:
« Qui moi, fille des rois! noble sang des Chrétiens!(4)
A ce honteux honneur je serais condamnée!
Et d'un vil musulman esclave couronnée,
Épouse d'un barbare échappé des déserts,
Je joindrais cet opprobre à mes indignes fers?
Hélas! que faisais-tu, malheureux Lodomère?
Quand sa main me ravit à mon trop faible père?
Que faisaient tes guerriers si fiers dans les combats?
Que ne sont-ils venus m'arracher de ses bras?
Ou du moins, excités par ta fureur jalouse,
Terminer à ses yeux les jours de ton épouse! »
A ces mots douloureux, de sa cruelle main
Elle s'en prend aux lys qui couvrent son beau sein,
Se meurtrit le visage, et veut de tous ses charmes
Dépouiller sa beauté, la cause de ses larmes;

Sa beauté qui, l'orgueil d'une superbe cour,
Ne fût point destinée à cet indigne amour.
Pâle, mourante enfin, par ses maux épuisée,
Et perdant tout l'espoir qui l'avait abusée,
Elle invoque le Ciel, dont les puissans secours
Jamais des malheureux n'ont trompé le recours;
Et bientôt la prière adoucissant ses peines,
Un peu de calme alors se glissa dans ses veines.
Tel au sein des déserts, sur le sable égaré,
Un pâle voyageur, par la soif dévoré,
S'arrête, et mille fois près d'exhaler sa vie,
Désire à chaque instant qu'elle lui soit ravie;
Mais que par un prodige un limpide ruisseau
Vienne offrir à ses yeux le cristal de son eau,
Alors il se ranime, et l'onde bienfaisante
Rend sa vigueur première à sa force expirante;
Et bientôt sa fraîcheur l'invitant au repos,
L'endort sur son rivage, au doux bruit de ses flots.
Telle on la vit alors, quand son cœur, sans ressource,
De la grace céleste eut imploré la source.
Semblable à la vapeur d'un parfum précieux,
Son ardente prière est parvenue au cieux.
L'Éternel la recueille, avec plaisir contemple,
D'un noble et chaste amour ce glorieux exemple;
Et par un songe heureux qui doit finir ses pleurs,
Veut lui payer le prix de ses longues douleurs.

Au pied de cette tour, où son cœur plein d'alarmes,
A ses persécuteurs venait cacher ses larmes,
Était un souterrain aux Maures inconnu,
Et dont le souvenir dans les tems s'est perdu.
On dit que de Poitiers les Monarques antiques,
Pour se mettre à l'abri dans les rumeurs publiques,
Et quitter pour leur trône un séjour dangereux,
Firent creuser jadis ce chemin ténébreux,
Qui, perçant les rochers et les flancs des collines,
Conduisait bien au loin dans les forêts voisines.
Le Ciel, dans un sommeil qui la surprend soudain,
A la Princesse alors révéla ce chemin;
Et sitôt que la nuit, dans ses demeures sombres,
Du haut de l'horison eut envoyé ses ombres,
Une secrète voix est prompte à l'avertir;
Et sans aucun retard la pressant de partir,
La dirige tremblante, au milieu du silence,
Vers le passage étroit où ce chemin commence;
Et repoussant au loin la frayeur qui la suit,
Redouble dans son cœur l'espoir qui la conduit.
Telle alors qu'un mortel privé de la lumière,
Elle avance ses bras; de sa longue carrière
Elle sonde avec eux l'obscure profondeur.
Quelquefois de ses pieds accusant la lenteur,
Elle veut les hâter; sa marche trop pressée,
Dans sa route souvent s'arrête embarrassée;

Mais d'écueil en écueil, de détour en détour,
Dans ce noir souterrain se traînant jusqu'au jour,
Une faible clarté, tout à coup aperçue,
De son dédale enfin lui découvre l'issue.
Alors son cœur palpite, et sa frayeur revient;
Elle craint de jouir du bienfait qu'elle obtient.
Telle, du bois épais qui lui sauva la vie,
Une biche tremblante et long-tems poursuivie,
Même après le danger n'ose sortir encor,
Et sa frayeur passée enchaîne son essor.
Mais songeant qu'elle fuit un infâme esclavage,
La princesse bientôt retrouve son courage;
S'enfonce dans les bois dont ces lieux sont couverts.
Mais qui sera sont guide en ces sombres déserts?
Rien ne s'offre à ses yeux qu'une forêt immense,
Où règne avec la nuit un horrible silence;
Que des rochers affreux, où les pas des humains
N'ont point laissé de trace, et marqué de chemins.
« Grand Dieu! dit-elle alors, toi dont la main puissante
De l'antre des lions m'a retiré vivante!
Consomme tes bienfaits; que ton heureux secours
Pour la seconde fois vienne sauver mes jours! »
A ces mots, de ses mains écartant le feuillage,
Dans la forêt profonde elle s'ouvre un passage;
Vainement les buissons de leurs dards acérés,
Rougissent de son sang ses membres déchirés,

Elle marche, intrépide, et malgré sa faiblesse,
Ayant pour seul appui le ciel et sa tendresse.
Des vestiges humains frappent enfin ses yeux;
Et bientôt une croix qui s'élevait aux cieux,
Et qui d'une cabane ombrageait l'humble faîte,
D'un personnage saint lui fait voir la retraite.
Telle alors qu'un nocher qui sous un ciel nouveau
Sur des flots inconnus dirigeant son vaisseau,
Et dévoré de faim sur l'onde solitaire,
Après mille périls découvre enfin la terre,
S'abandonne à la joie, et de ses maux passés,
Sent tous les souvenirs dans son cœur effacés;
Ainsi des Sarrasins l'esclave fugitive
Dirigeait vers la croix sa marche plus hâtive.
Elle voit un mortel près de sa porte assis,
Couvert de longs cheveux sur son front épaissis.
Une corde entourait sa grossière tunique.
Il fixait sur les cieux un œil mélancolique;
Et son cœur quelquefois poussant de longs soupirs,
Paraissait renfermer de secrets déplaisirs.
Émérance l'aborde: « O mortel vénérable!
Dit-elle, ayez pitié du malheur qui m'accable!
Par le Maure enlevée à des parens chrétiens,
Dieu, je n'en puis douter, a brisé mes liens.
Je fuis de mes tyrans la fureur criminelle;
Mais sans guide en ces lieux, triste et faible mortelle!

Des dangers renaissans vont assiéger mes pas;
Que ma misère en vain ne vous implore pas;
Et dirigez ma route, en ces forêts sauvages,
Vers les Chrétiens campés non loin de ces rivages!
Si ce n'est point pour moi que je l'obtiens de vous
Ce précieux bienfait que j'implore à genoux,
Que ce soit pour ce Dieu, dont la croix glorieuse
M'est apparue ici comme une étoile heureuse ».
Elle dit; et ses yeux qui sont baignés de pleurs,
Attendrissent encor l'accent de ses douleurs.
Comme un homme endormi, l'Hermite se réveille.
Il est saisi des sons qui frappent son oreille.
Il voit avec surprise, et d'un œil effrayé,
Cet objet dont les pleurs invoquent sa pitié.
Se rassurant ensuite, il cherche à lui répondre;
Mais son aspect, sa voix paraissent le confondre.
« Qu'ai-je entendu, dit-il, la fureur des enfers
Vient-elle me poursuivre au fond de ces déserts?
O vous! que devant moi je vois ici paraître!
Êtes-vous cet objet que je crois reconnaître?
Je ne me trompe point... aux sons de votre voix...
A vos traits... Émérance! oui, c'est vous que je vois! »
La Princesse étonnée à ce sombre langage,
De l'Hermite avec soin contemple le visage,
Et sous ce pâle front, ces cheveux déjà gris,
Sous ces traits que le tems et le jeûne ont flétris,

Elle retrouve Helbert, dont la cour de son père,
Parmi les jeux brillans d'un règne plus prospère,
Vit briller la jeunesse unie à la beauté.
« Quoi ? c'est vous qu'en ce lieu des humains déserté,
Dieu pour me secourir offre à mes yeux, dit-elle?
Ah! c'est de sa faveur une marque nouvelle!
Parmi tant de revers qui m'eût dit qu'aujourd'hui,
Près de vous, en ces lieux, j'obtiendrais un appui ?
Vous, l'ami de mon père, et sur qui ses largesses
Toujours de sa faveur ont suivi les promesses!
Mais en quel triste état vous vois-je, hélas! réduit ?
Et quel dessein funeste ici vous a conduit?
Sentez-vous comme moi le poids de l'infortune?
Mais que dis-je, à l'abri de la terreur commune,
Et le cœur dégagé de terrestres liens,
Vous consacrez à Dieu vos sages entretiens;
Et lorsque, du malheur victime vagabonde,
Je gémis dans le trouble et les dangers du monde,
Votre cœur plus tranquille, et d'un front plus soumis,
Marche vers le bonheur à la vertu promis ».
« Hélas! répond Helbert, je n'en fus jamais digne!
Oserais-je prétendre à ce bonheur insigne,
Moi, qui contre le ciel trop souvent révolté,
Si je puis être heureux, l'ai si peu mérité!
Mais vous, dont la vertu surpasse encor les charmes,
Vous, qu'attendait un trône à l'abri des alarmes,

Quel malheur tout à coup s'attachant à vos jours,
De vos nobles destins a pu troubler le cours?
Dans le triste abandon où je vous vois réduite,
Si je puis en effet diriger votre fuite,
Attendez tout de moi; mais avant d'y penser,
Dans mon humble réduit venez vous délasser;
De ma table frugale acceptez le partage;
Un pain noir que je mêle à quelque fruit sauvage,
Sont les seuls mets, hélas! que je puis vous offrir;
Mais la peine et la faim savent les adoucir;
Demain, lorsque le jour commencera de luire,
Vers le camp des Chrétiens je pourrai vous conduire.
La Princesse obéit, elle entre sous ces toîts
Que les pleurs de l'Hermite ont mouillés tant de fois.
Par un repas grossier sa faim est appaisée.
De la rigueur du sort sur sa tête épuisée,
Elle lui fait ensuite un tableau douloureux;
Lui dit, des Sarrasins les succès désastreux,
La chûte de son père, et d'un vainqueur farouche
Réservée elle-même à partager la couche,
Dans le moment, hélas! où le plus doux lien
Au cœur de Lodomère allait unir le sien;
Et par tous ces récits pleins d'horreurs et de charmes,
Aux yeux du solitaire elle arrachait des larmes.
« Helbert, dit-elle ensuite, ah! puisque mes malheurs
De votre cœur sensible ont obtenu des pleurs!

De grâce, à votre tour racontez moi les vôtres;
Les maux d'autrui souvent adoucissent les nôtres.
Quels revers si funeste, ou quels chagrins cuisans
Vous ont fait fuir le monde, à la fleur de vos ans? »
« Il en est, répond-il, qu'il nous convient de taire:
Habitant des déserts, malheureux solitaire,
Qu'importent les raisons qui m'ont conduit ici?
Mon destin quel qu'il soit, ne peut être adouci.
Puisse le juste ciel, qui de mon cœur dispose,
Pour prix de mes remords, m'en pardonner la cause! »
Il dit; et s'accusant de son zèle indiscret
La Princesse à ces mots respecte son secret.
Il était déjà nuit, son ombre et son silence
Aux douceurs du repos invitaient Émérance;
Et son corps fatigué, sur la feuille étendu,
En goûtait le bienfait dès long-tems suspendu;
Lorsqu'accourant soudain du fond de ses abîmes,
Le malheureux Satan, noir conseiller des crimes,
Aux oreilles d'Helbert fait entendre ces mots:
« Hé bien! cette beauté, la cause de tes maux,
Contre qui dévoré d'une flamme inutile,
Ton cœur dans ces forêts vint chercher un asile,
S'offre à toi maintenant sans force et sans secours,
Quand tu peux être heureux, pourquoi gémir toujours?
Depuis deux ans en proie à tes douleurs secrettes,
Qui t'arrête à présent? d'où vient que tu rejettes

Un prix qui met un terme à tes longs déplaisirs?
Quoi! toujours combattu de contraires desirs,
Pour l'espoir d'un bonheur que tu ne peux connaître,
Tu laisses un trésor dont tu te vois le maître?
Ah! montre-toi plus sage, et ressouviens-toi bien
Que le présent est tout, et l'avenir n'est rien ».
Par ses lâches conseils sa langue insidieuse
Soulevait dans Helbert une tempête affreuse.
C'est par de tels discours, que le monstre autrefois
Soumit le premier homme à ses coupables lois,
Quand de son cœur novice abusant l'innocence,
Il lui fit de son maître oublier la défense.
Tel Helbert entraîné par l'esprit infernal,
De ses feux dans son cœur sent le réveil fatal.
Il croit voir Émérance, à ses pieds palpitante,
Lui présenter le prix de sa flamme constante.
Il voit sa bouche humide, et s'ouvrant au desir,
Donner à son amour le signal du plaisir.
Il avance ses mains vers son sein qui l'appelle;
Et l'enfer est vainqueur de sa vertu rebelle.
Mais ranimé soudain par de justes remords,
Il repousse, il combat ses funestes transports.
« Victorieux, dit-il, et maître de moi-même,
J'ai résisté deux ans à mon amour extrême.
Dans le fond de mon cœur j'ai caché cet amour;
J'ai fui, pour l'étouffer, dans ce sombre séjour;

Par mes austérités, mes jeûnes, mes prières,
J'ai vaincu de la chair les atteintes grossières;
Et cédant tout à coup, après tant de combats,
Un piége si funeste entraînerait mes pas?
A l'hospitalité je ferais cette injure?
Ah! puissent redoubler tous les maux que j'endure!
Et les feux de l'enfer s'allumer dans mon sein,
Avant que s'accomplisse un si lâche dessein!»
Ainsi parlait Helbert, menacé du naufrage,
Et contre la tempête animant son courage;
Mais l'ennemi de l'homme, à sa perte endurci:
« Il est beau, reprend-il, de triompher ainsi!
Conduis à ton rival l'objet que ton cœur aime.
Lodomère t'attend; et bien mieux que toi-même,
Il ravira le prix à tes desirs offert;
Malheureux insensé! ta vanité te perd;
Et l'honneur d'obtenir un triomphe frivole,
Fait à ce vain honneur que ton bonheur s'immole.
Gémis donc sans te plaindre en ces déserts affreux,
Et ne t'en prends qu'à toi de ton sort malheureux».
A ces mots, le démon dans le fond de son ame
Allume des enfers la plus brûlante flâme;
Et cet horrible monstre, en ce sombre séjour,
Du feu de ses regards faisant entrer le jour,
Des appas d'Émérance, aux yeux du solitaire,
Découvre tout à coup le plus secret mystère;

L'enivre tout entier de ces molles langueurs,
Des plaisirs de l'amour derniers avant-coureurs.
Mais soit que sa vertu tout à coup se ranime,
Soit que veillant pour lui sur le bord de l'abîme,
Quelque Ange le repousse; il s'arrête à l'instant.
Il reconnaît le piége où le remord l'attend;
Quitte sans balancer sa funeste chaumière;
Puis fait à ses transports succéder la prière;
Et tantôt triomphant, ou cédant tour à tour,
Dans cet affreux combat il voit venir le jour;
Tandis que la Princesse oubliant ses alarmes,
A la foi du sommeil abandonnait ses charmes.
Belle comme l'Aurore, ou la fleur du matin,
Dont la rosée humide a rafraîchi le teint,
Bientôt elle se lève, et quittant sa retraite,
« Allons, Helbert, dit-elle au triste Anachorète,
Le jour vient de paraître, achevez vos bienfaits,
Et conduisez mes pas vers le camp des Français ».
Elle dit, et l'espoir dont son ame est remplie,
Semble augmenter l'éclat dont elle est embellie.
« Le jour, répond Helbert, brille à peine à vos yeux,
Et vous brûlez déjà d'abandonner ces lieux?
Votre cœur, je le sais, vole après Lodomère,
Et nul attrait ici ne peut vous en distraire;
Mais un repos si court, après tant de revers,
Peut-il suffire aux maux que vous avez soufferts?

Et d'ailleurs, vers le but où votre cœur aspire
Est-il sûr de trouver l'objet qui vous attire?
Suspendez, Émérance, un départ si soudain,
Ou souffrez que du moins, sans un avis certain,
Au tumulte d'un camp craignant de vous commettre,
A cet heureux amant je puisse vous remettre?
Des pasteurs obligeans, qui hantent ces forêts,
Seront pour nous instruire envoyés tout exprès;
Et sans danger alors, sans nulle inquiétude,
Vous pourrez de ces lieux quitter la solitude ».
C'était ainsi qu'Helbert en proie à son tourment,
Du départ d'Émérance éloignait le moment;
Mais accusant déjà sa lenteur criminelle:
« Si je suis avec vous, qu'ai-je à craindre, dit-elle?
Puis-je désespérer de trouver mon époux
Aux lieux où tant de gloire est offert à ses coups?
Venez, et des Chrétiens partageant les alarmes,
Quittez votre retraite et reprenez les armes.
Venez venger le ciel d'un farouche ennemi,
Et me rendre un époux dont vous serez l'ami ».
A ces derniers accens dont son amour s'offense,
Helbert désespéré garde un morne silence.
Il détourne les yeux; il semble dans son sein
De quelque coup fatal méditer le dessein.
Ses traits défigurés, son livide visage,
Tout annonce en lui-même une secrète rage.

Il entre en son asile, et son affreux regard
Y voyant suspendu le débris d'un poignard,
Instrument cher jadis à son jeune courage,
Mais qu'il ne gardait point pour ce funeste usage,
Soudain il s'en saisit, il en arme son bras;
Et devant la Princesse accourant à grands pas:
« Vers votre amant, dit-il, qu'une autre main vous guide.
Il est temps que je meure, et mon cœur s'y décide.
Brûlant d'amour pour vous, dévoré de ses feux,
Mais né dans votre cour d'un sang trop peu fameux,
Je n'osai déclarer ma malheureuse flâme.
Je la cachai long-tems dans le fond de mon ame,
Et cherchant contre moi d'inutiles secours,
Je vins dans ces déserts ensevelir mes jours.
Là, plus heureux du moins, tranquille et solitaire,
Je combattis mes sens par une vie austère;
Et le Ciel favorable écoutant mes soupirs,
Avait éteint dans moi mes coupables desirs.
Vous êtes arrivée, ô cruelle Émérance!
Et j'ai perdu le prix de ma longue souffrance.
Mon amour, dans mon sein de regrets consumé,
Avec plus de fureur s'est soudain rallumé.
Mais l'instant est venu que ce combat finisse.
Grand Dieu! pèse ma mort au poids de ta justice.
Forcé de faire un choix entre deux attentats,
Le moins grand à tes yeux doit être mon trépas ».

Il

Il dit; et vers son cœur, d'un mouvement rapide,
Il tourne, furieux, son poignard homicide;
Et dans l'instant, hélas! mortellement blessé,
Aux genoux d'Emérance il tombe renversé.
A cet horrible aspect, la Princesse éperdue
Fait retentir des bois la profonde étendue,
Appelle à son secours et la terre et les cieux;
Mais rien ne lui répond en ces sauvages lieux!
Dans sa douleur alors le désespoir l'anime.
Des rochers les plus hauts elle gravit la cime;
Jette autour d'elle, au loin, ses regards désolés;
Et voit venir enfin, par ses cris appelés,
Quelques guerriers français qui de ces forêts sombres,
Pour le salut du camp, venaient fouiller les ombres.
« Accourez, mes amis! précipitez vos pas,
Dit-elle, un malheureux s'est donné le trépas.
S'il en est tems encor, par vos secours peut-être,
Au jour qu'il a perdu, vous le ferez renaître ».
Bientôt le triste Helbert est par eux entouré.
De ses flancs avec soin le poignard est tiré.
L'un étanche son sang, l'autre sur la verdure
Va chercher le dictame offert par la nature;
Mais Helbert exhalant des soupirs douloureux:
« Suspendez, leur dit-il, vos secours généreux.
Amis, laissez finir les tourmens que j'endure;
Et vous, de mes malheurs cause innocente et pure!

Princesse, pardonnez le spectacle odieux,
Qu'ici mon désespoir vient d'offrir à vos yeux.
Perdez-en pour toujours les souvenirs funestes;
Et prenant en pitié mes misérables restes,
Faites que l'Éternel, que j'ai trop irrité,
Me pardonne le coup que mon bras a porté ».
En prononçant ces mots qu'il achève avec peine,
Aidé par les soldats, vers un arbre il se traîne;
Puis regardant le jour, dans leurs bras soulevé,
Se plaint en gémissant de l'avoir retrouvé;
Et son ame bientôt, du fond de sa blessure,
S'envole dans les airs avec un long murmure.
En vain pour renouer la trame de ses jours,
Les témoins de sa mort redoublent leurs secours;
Une froide pâleur sur son visage est peinte;
Et dans son cœur brûlant la chaleur s'est éteinte.
La Princesse éperdue, à ce spectacle affreux
Presse alors dans ses bras cet amant malheureux;
Sur lui de ses regrets exhale l'amertume;
Pour le rendre à la vie en efforts se consume.
Elle veut réchauffer, sur son cœur agité,
Ce corps froid et sanglant que la vie a quitté.
Mais abusée enfin par l'espoir qui l'anime,
La plaintive Émérance, à sa triste victime,
Fait creuser un tombeau, par la main des soldats,
Dans ces funestes lieux, témoins de son trépas.

Sa douleur à ces soins semble trouver des charmes;
Helbert par elle encor est arrosé de larmes;
Et le nommant trois fois dans ses derniers adieux,
La Princesse, aussitôt, s'éloigne de ces lieux.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

NOTES

DU HUITIÈME CHANT.

(1) Ainsi moins triste encor dans le fond des forêts.

Cette comparaison est imitée de la fameuse comparaison de Virgile : *Qualis populea mœrens Philomela sub umbra, etc.*, qui a tant de fois été imitée, et que M. l'abbé Delille a si bien rendue en français. Elle est si connue que je ne la rapporterai pas.

(2) Dominaient le vallon où Poitiers fut assis.

Ceux qui connaissent la ville de Poitiers pourront dire que je me trompe, et que Poitiers est sur une hauteur, et non dans un vallon, ce qui m'a déjà été observé; mais cette hauteur se trouve isolée, puisque le Clain coule d'un côté dans des prairies très-basses, que la la ville a de l'autre un étang, et que la rivière et l'étang sont tous les deux bordés de hauteurs qui forment une espèce de vallon au milieu duquel se trouve Poitiers. Au reste, j'espère qu'on sera moins difficile pour un poëme, si je me suis trompé, que pour un plan géographique.

(3) D'Abdérame en ses mains il laisse le mouchoir.

Les Sultans turcs, que nous connaissons davantage que les autres princes mahométans, le donnent eux-mêmes, et ne le font pas porter, comme je le dis ici, par un esclave. Voici comme *Lacroix (dans son État général de l'empire Ottoman)* raconte cette cérémonie.

« Quand le Grand-Seigneur veut rendre visite aux dames dans leur appartement, il fait fermer les portes de communication, et entre dans les chambres de ces belles captives qui sont toujours disposées à le recevoir; et si quelqu'une a le bonheur de lui plaire, il lui jette son *mouchoir* qu'elle baise et met dans son sein, pendant que Sa Hautesse se retire pour lui donner le tems de se préparer à l'honneur qu'elle veut lui faire.

» Aussitôt que le Sultan est rentré dans son appartement, les compagnes de cette heureuse fille la félicitent, la mènent au bain, la parfument, l'habillent superbement, la parent de pierreries, et la conduisent, au son des instrumens et des voix, à la porte de l'appartement impérial, où elle est introduite par le *Kieslar-Agassi*. En entrant elle court se précipiter aux pieds du Grand-Seigneur qui la relève, la fait asseoir auprès de lui, et cause avec elle au bruit de la musique; laquelle continue jusqu'à la sortie de cette nouvelle maîtresse, dont Sa Hautesse couvre le visage d'un voile, pour marquer qu'il a eu commerce avec elle. Le même cortége, qui l'attend, la conduit au bain, et de là dans l'appartement des odalisques. Si

elle a le bonheur de devenir grosse, et de captiver les bonnes grâces de son prince, on lui donne le titre de *Sultane*, et elle devient puissante en peu de tems.

(4) Qui moi? fille des rois, noble sang des Chrétiens,
A ce honteux honneur je serais condamnée, etc.

Avant elle plusieurs Chrétiennes, filles ou veuves de rois, avaient épousé des Maures. Egilone, veuve du roi Rodrigue, auquel ils avaient enlevé l'Espagne, devint femme d'Abdelasis, fils de Moussa. Mais Émérance était française; elle était l'amante de Lodomère, et je puis bien la faire parler avec ce mépris qu'elle témoigne pour un prince Sarrasin qui la tenait enfermée avec ses autres femmes. Il est d'ailleurs croyable que les princesses chrétiennes qui avaient épousé des Maures, l'avaient fait malgré elles. Cette idée est dans nos mœurs actuelles.

ARGUMENT

DU NEUVIÈME CHANT.

Suites de la blessure d'Almanzor. Il est rencontré par Émérance qui se rendait au camp des français. Elle lui prête ses secours, et le fait transporter à ce camp par les soldats qui la conduisaient. Joie de Lodomère en revoyant Émérance. Les soins généreux qu'il accorde à Almanzor. Il le fait guérir de sa blessure. Murmures et révolte des soldats de Rainfroy qui veulent que ce Sarrasin leur soit livré. Résistance de Lodomère. Charles-Martel appaise cette émeute. Almanzor, plein d'admiration pour les Héros français, retourne dans les murs de Poitiers.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT NEUVIÈME.

Mais pendant qu'échappée à ses honteux liens,
La Princesse à grands pas fuyait vers les Chrétiens,
Le coursier d'Almanzor, qu'animait sa blessure,
Est enfin rallenti par les maux qu'il endure,
Il s'arrête. Déjà ses genoux chancelans
Commencent à plier sous ses membres sanglans;
Et perdant la vigueur qu'il fit toujours paraître,
Il tombe, et dans sa chûte il entraîne son maître.
Tels, voisins dès l'enfance, au bord des mêmes eaux,
Deux arbres s'embrassant de leurs vastes rameaux,
Et liés par le tronc au nœud qui les rassemble,
Par le fer attaqués, sont renversés ensemble.
« Ah! s'écrie Almanzor, sur la terre étendu,
Et sentant la douleur surmonter sa vertu :

Fût-il un sort pareil au malheur qui m'accable?
C'en est donc fait, hélas! un nœud inséparable
Aux flancs de mon coursier m'attachera toujours!
Expirant lentement, privé de tout secours,
Je vais sous ses lambeaux trouver ma sépulture;
Et des vers, avec lui, devenir la pâture!
Mes os avec les siens vont rester confondus!
O malheurs qu'Almanzor n'avait point attendus!
Supplice que l'enfer, dans ses profonds abîmes,
N'a point imaginé pour châtier nos crimes!....
Non; Dieu de Mahomet! nul martyr de ta foi (1)
N'aura jamais souffert plus de tourmens que moi!»
A ces mots, déchirant sa blessure mortelle,
Il cherche à retirer le javelot rebelle;
Mais le fer recourbé résiste à son effort.
« Il faut donc, reprend-il, attendre ici la mort!
O Dieu! qui tant de fois, aux champs de la victoire,
Pour l'honneur de ton nom me vis chercher la gloire!
Grand Dieu! pour qui je meurs d'un coup si douloureu
De grace, mets un terme à mes tourmens affreux!
Du haut des cieux sur moi fais tomber ton tonnerre!
Sous mon corps tout sanglant fais entr'ouvrir la terre!
Ou, si mon faible bras peut te servir encor,
Ramène dans les rangs ton esclave Almanzor (2);
Et s'il faut que la mort soit le prix de son zèle,
Qu'il puisse la trouver moins lente et moins cruelle!

C'est ainsi qu'Almanzor, déplorant son malheur,
Et suppliant le ciel d'abréger sa douleur,
Du récit de ses maux attendrissait la rive;
Lorsqu'à ses cris plaintifs près de ces lieux arrive
Émérance, au milieu des fidèles soldats,
Qui vers le camp français accompagnaient ses pas.
« Guerriers, leur dit le Maure, en les voyant paraître,
Je suis votre ennemi; vous devez me connaître;
Immolez-moi; frappez; ne me ménagez pas.
Mille fois dans vos rangs j'ai porté le trépas;
Si vous me laissez vivre, on peut me voir encore,
Redevenir l'effroi des Chrétiens que j'abhorre;
Gardez-vous d'écouter une aveugle pitié;
Frappez. J'attends la mort de votre inimitié! »
Soudain l'un des soldats, que ce discours irrite,
Pour percer Almanzor sur lui se précipite;
Mais volant aussitôt au-devant de ses coups,
« Français! dit Émérance, ô ciel! que faites vous?
Le désespoir lui seul a dicté ce langage.
Les cris du désespoir ne sont point un outrage.
Allez. De votre honneur confiez-vous à moi;
Et toi, Maure, de nous ne juge point par toi.
Des cruautés des tiens je fus long-tems victime;
Mais je ne prétends point me venger par un crime.
Garde de craindre aussi ces Français généreux.
Un ennemi vaincu n'est qu'un ami pour eux.

Elle dit; et ces mots, comme un miel salutaire,
Qu'Émérance a versé sur sa douleur amère,
Calment son désespoir; et d'un regard plus doux
La contemplant alors : « Hé! qui donc êtes vous?
Ou céleste ou mortelle? Ah! puisque votre bouche
M'annonce, lui dit-il, que mon malheur vous touche,
Puisque vous refusez d'attenter à mes jours,
Osez faire encore plus, prêtez-moi vos secours!
Venez. Arrachez-moi cette flèche fatale,
Qui me cause des maux qu'aucun tourment n'égale.
Employez tous, s'il faut, des efforts vigoureux;
Dussai-je y succomber, je serai trop heureux ».
La Princesse, sensible aux douleurs qu'il endure,
S'approche d'Almanzor, visite sa blessure,
Et bientôt à son aide appelant les soldats,
Elle saisit le dard de ses doigts délicats;
Dans les flancs du coursier, qui n'avait plus de vie,
Retourne en tous les sens la pointe ensevelie;
L'en retire à la fin; mais Almanzor mourant
Ne saurait supporter un supplice si grand.
Il sent s'évanouir la force qui lui reste.
La Princesse elle-même, en ce travail funeste,
Est prête à s'affaisser sur ses faibles genoux;
Mais de ses soins enfin surmontant les dégoûts,
Avec le blanc tissu qui couvre son visage,
Du sang à qui la plaie a r'ouvert le passage,

Elle arrête la fuite; un limpide ruisseau
Fournit à sa pitié la fraîcheur de son eau;
Et bientôt d'Almanzor la blessure appaisée
Semble se raffermir sous sa douce rosée.
Aussitôt que ce Prince, à lui-même rendu,
A repris de ses sens l'usage suspendu,
Sur des branches d'osier qu'à l'instant on rassemble,
Et qu'elle-même a soin d'entrelacer ensemble,
Elle le fait porter dans les bras des soldats,
Vers le camp des Chrétiens, où s'adressent ses pas.
Tels, vers ces monumens de la pitié publique,
Nous voyons transportés de leur toit domestique,
Ces mortels, qui chargés de misère et de jours,
Y vont, dans leur souffrance, implorer des secours.
Mais à l'aspect du camp qui frappe au loin sa vue,
Par d'autres sentimens Émérance est émue.
Là, respire l'époux qu'elle a tant regreté.
Là, se trouve sa joie et sa félicité.
Loin, bien loin de ses fers la mémoire odieuse!
Ces beaux champs où jadis elle vécut heureuse,
Ces riches pavillons, ces drapeaux glorieux,
Des couleurs de la France éclatant à ses yeux,
Ces armes, ces habits où son ame attendrie
Voit revivre par-tout les mœurs de sa patrie,
Rien n'est muet pour elle, et ne lui parle en vain.
Tout lui fait un bonheur de son bonheur prochain.

Prompte à la devancer, déjà la Renommée
Avait de ses cent voix publié dans l'armée,
Qu'un chef des Sarrasins, blessé dans les combats,
Arrivait dans le camp, porté par des soldats.
Elle avait dit de plus qu'une jeune étrangère,
Lui prêtant de ses soins le triste ministère,
Plus belle que le jour, marchait à ses côtés.
D'un desir curieux les Français transportés,
Profitant du repos qui suspendait les armes,
S'empressent à l'envi d'aller voir tant de charmes.
Lodomère lui seul, n'écoutant point ces bruits,
S'enferme dans sa tente; et plein de ses ennuis,
Il est loin de penser que l'objet qui les cause
Soit si voisin des lieux où sa douleur repose.
Là, toujours oppressé du poids de ses malheurs,
Il voit son avenir tout baigné de ses pleurs.
Quand bientôt des soldats, enfans de l'Aquitaine,
Dans les traits d'Émérance ont reconnu leur reine.
Lodomère aussitôt est averti par eux.
Mais il a peine à croire à ce prodige heureux.
Tel qu'un mortel coupable, atteint par la justice,
Et près de l'échafaud, où l'attend son supplice,
Si la loi tout à coup appaise sa rigueur,
Même alors qu'il l'apprend, doute de son bonheur;
Tel dans l'incertitude où son trouble le plonge,
Le Héros étonné croit être dans un songe.

Cent

Cent fois prêt à partir, on le voit demeurer;
Mais ses amis enfin viennent le rassurer;
Et s'accusant alors de trop d'indifférence,
Il ne court point, il vole au-devant d'Émérance;
Et pour parler, tous deux ne trouvant point de voix,
Dans les bras l'un de l'autre ils tombent à la fois.
Puis, comme des mortels rendus à la lumière,
L'un vers l'autre bientôt soulevant sa paupière,
Se regardent ensemble, et du ton le plus doux
Se disent à l'envi: Lodomère! est-ce vous?
Est-ce vous, Émérance? Après tant d'infortunes
Quel Dieu vient terminer nos disgraces communes?
Ce discours, par leur bouche à peine commencé,
Par de muets transports est soudain remplacé;
Et l'aspect du bonheur où leur ame se noie
Fait partager à tous leur tendresse et leur joie.
Cependant Almanzor, sur son lit appuyé,
De ceux qui l'entouraient excitait la pitié;
Mais ce tableau touchant suspendant sa souffrance:
« Toi que l'amour unit à la tendre Émérance!
Dit-il à Lodomère, ah! sois digne à jamais
D'un cœur en qui le ciel mit des dons si parfaits!
J'ai reçu de tes mains une blessure affreuse,
Je t'aimerai pourtant, si tu la rends heureuse ».
Il veut parler encor, mais, reprenant ses droits,
La douleur, tout à coup, vient arrêter sa voix.

Aussitôt Lodomère, instruit par son amante,
Le fait par ses soldats transporter dans sa tente ;
De l'art qui guérit l'homme appelle les secours;
Il le soigne lui-même ; il veille sur ses jours;
Et de la même main qui fut son ennemie,
Veut lui rendre à la fois le repos et la vie.
Mais on a su déjà par de nombreux témoins,
Que ce même guerrier, l'objet de tant de soins,
Était du vieux Rainfroy le vainqueur homicide.
Aussitôt la Vengeance, implacable Euménide,
Secouant dans ses mains ses feux avant-coureurs,
Parmi ses compagnons va semer ses fureurs.
Elle prend de Rainfroy la voix et la figure,
Et montrant à leurs yeux son horrible blessure :
« Dans votre camp, dit-il, dans votre propre sein
Vous avez donc reçu mon barbare assassin?
Que dis-je? il achevait sa coupable carrière,
Et vos indignes soins lui rendent la lumière!
C'est donc pour le trahir, que des amis ingrats
Avaient fait le serment de venger mon trépas?
C'est ainsi que les miens prennent soin de ma gloire?
C'est ainsi que mon nom vivait dans leur mémoire?
Avec moi dans la tombe ils l'ont enseveli!
Malheureux! réparez un si honteux oubli!
Allez, que sous vos coups mon ennemi succombe,
Ou le courroux du ciel va sortir de ma tombe.

De son sang criminel courez vous abreuver;
Et malheur au mortel qui voudrait le sauver! »
Ce discours infernal, comme une horrible peste,
Dans l'esprit des guerriers sème un poison funeste.
Les chefs et les soldats, que commandait Rainfroy,
Se font de le venger une suprême loi.
Du camp de Lodomère ils ferment les passages;
Et leurs cris au reproche ajoutant les outrages,
Demandent qu'Almanzor, dont il s'est fait l'appui,
Soit à leur juste haine abandonné par lui.
Ainsi des loups, pressés d'une faim carnacière,
D'un pasteur dans l'hiver assiégent la chaumière;
Et portant l'épouvante au sein de son troupeau,
Demandent, en heurlant, le sang de quelque agneau.
Lodomère, étonné de cet excès d'audace:
«Est-ce moi? moi, dit-il? est-ce moi qu'on menace?»
Soudain il prend son casque. Il saisit d'une main
Ce fer qui du fourreau ne sort jamais en vain;
Et de l'autre s'armant de sa puissante égide,
Il montre à ces mutins son visage intrépide:
«Que veulent ces clameurs? dit-il, quels sont vos droits
Pour me dicter ici de si honteuses lois?
Quand celui, que veut perdre une rage inutile,
Eut trouvé sous ma tente un généreux asile,
Devez-vous comme un crime accuser ma pitié?
Tout sentiment humain serait-il oublié?

Cet Almanzor, l'objet de vos hardis murmures,
Est-ce à vos coups, soldats, qu'il a dû ses blessures?
Il semait dans vos rangs le carnage et l'effroi,
Je l'ai vaincu moi seul, il n'appartient qu'à moi;
Et jamais quand mes mains auront eu la victoire,
Le sang d'un ennemi ne souillera ma gloire ».
En achevant ces mots, tel qu'un dogue puissant
Qui traite avec mépris un peuple glapissant,
Il rentre dans sa tente, et déposant ses armes,
Il va de la Princesse appaiser les alarmes.
Mais par son assurance, et ses discours hautains,
Il n'a fait qu'irriter l'audace des mutins.
A peine il disparaît, qu'avec plus d'insolence
La rage à leurs clameurs mêle sa violence.
« Quel est donc ce guerrier qui nous outrage ainsi,
Et s'il faut l'écouter, que sommes-nous ici?
Disent-ils; son bras seul, si nous voulons l'en croire,
Dans nos rangs fugitifs ramena la victoire;
Et tous ces Musulmans renversés sous nos coups
Ont montré plus d'audace et de valeur que nous!
Ainsi peu satisfait de protéger un Maure,
Des plus cruels mépris il nous accable encore!
Qu'il vienne à nos fureurs opposer son effort,
Protégé, protecteur, auront le même sort ».
A ces mots, la révolte à son comble est portée.
Telle on voit par Éole Amphitrite agitée,

D'abord gronder au loin, de ses flots écumans
Rapprocher de ses bords les longs mugissemens,
Puis, brisant ses bouillons sur les roches tremblantes,
Porter jusques aux cieux ses vagues turbulentes.
Tels se montraient alors les soldats de Rainfroy.
Cependant Lodomère, incapable d'effroi,
Était près d'Émérance, et de sa fuite heureuse
Lui faisait raconter l'histoire merveilleuse;
Attachait sur son front ses yeux mouillés de pleurs,
Et buvait dans les siens l'oubli de ses malheurs.
« D'Helbert, lui disait-il, que le sort est à plaindre!
Combien au désespoir l'amour peut nous contraindre!
Quand par le Maure, hélas! nous fûmes séparés,
Quels horribles tourmens n'ai-je point endurés?
Je fus prêt mille fois à m'arracher la vie.
Mais un Dieu m'arrêta, dans ma coupable envie.
Un Dieu, chère Émérance, oui je n'en doute pas!
Va plutôt, me dit-il, mourir dans les combats;
Loin de t'abandonner à d'inutiles larmes,
Va faire aux Sarrasins expier tes alarmes.
Ton sang, peut-être en vain ne sera point versé,
Et ton cœur quelque jour sera récompensé!
Ce mot consolateur se grava dans mon ame.
Il devint l'aliment dont se nourrit ma flâme;
Et qui, je l'ose dire, animant mes efforts,
Me remplit d'un courage inconnu jusqu'alors.

J'essayai d'abord seul ma vengeance trop lente.
Ensuite réchauffés par ma fureur brûlante,
Quelques nobles amis se joignirent à moi.
Bientôt aux Sarrasins j'inspirai quelqu'effroi;
Et tous ceux, qu'indignait leur patrie opprimée,
Vinrent grossir les rangs de cette faible armée ;
Quand Martel, tout-à-coup assemblant ses Français,
Offrit à ma valeur de plus brillans succès.
A ses nombreux drapeaux je joignis ma bannière.
Lui-même des combats me r'ouvrit la barrière.
Dans l'honneur et l'amour un mortel outragé,
Avec plus de fureur ne s'est jamais vengé.
Par des ruisseaux de sang, le barbare Abdérame
A payé les douleurs qu'il coûtait à ma flâme;
Et mon vœu le plus cher en tout point accompli,
A surpassé l'espoir dont mon cœur fût rempli.
Pour prix de mes travaux, pour prix de ma constance,
Je vous retrouve enfin, adorable Émérance!
Si l'amour exerçant ses caprices cruels,
Souvent dans sa rigueur afflige les mortels,
Combien nous accablant d'un bonheur plein de charmes
Il sait tarir aussi la source de nos larmes! »
C'est par de tels discours que cet heureux amant
Exprimait sa tendresse et son ravissement.
Quand ses jeunes amis, Monmore, Henri, Pélage,
Remistang, Adhemard, alarmés de l'orage,

Courent pour lui servir de défense et d'appui,
Et viennent dans son camp se ranger près de lui.
« Hé quoi! lui disent-ils; une horrible tempête
S'assemble en ce moment, et gronde sur ta tête;
Et tranquille en ces lieux, et sans te défier,
Ton cœur à son amour se livre tout entier!
Sors, si tu nous en crois, d'un sommeil si funeste;
Leur dessein contre toi n'est que trop manifeste.
Le trépas d'Almanzor, ou le tien est juré.
Choisis; qu'à leur courroux Almanzor soit livré,
Ou contre les excès d'un insolent caprice
Viens de tes fiers refus soutenir la justice.
Nous te suivrons. Pourtant, en des momens pareils,
S'il faut de la prudence écouter les conseils,
Pèse tous les dangers où ce parti t'expose,
Et prévois tous les maux dont tu seras la cause!
Quel est cet Almanzor que contr'eux tu soutiens?
Un tigre furieux, la terreur des Chrétiens,
Qui de milliers des leurs a dévoré la vie,
Dont la faim sanguinaire est à peine assouvie.
L'un de ces Sarrasins qui, dans nos champs heureux,
Ont porté l'épouvante et le carnage affreux;
Et qui, pour propager leurs maximes infâmes,
Ont enlevé nos fils, déshonoré nos femmes;
Qui, s'il faut même enfin rappeler tes malheurs,
A tes yeux, Lodomère, ont coûté tant de pleurs!

Quels sont ceux, d'autre part, que ton refus anime?
Les braves compagnons d'un vieillard magnanime,
D'un Héros estimé de l'armée et de toi,
Tombé sous Almanzor, et martyr de sa foi,
Et dont tous ces guerriers, dans leur douleur commune,
Ont juré, tôt ou tard, de venger l'infortune.
Choisis donc de combattre, ou fléchir leur courroux.
Quelque soit ton dessein, tu peux compter sur nous ».
Lodomère, à ces mots, garde un profond silence.
Il descend dans son cœur, pèse dans sa balance,
L'avis le plus utile, et le plus glorieux.
Tantôt il veut céder aux cris des furieux,
Et par un sacrifice à son honneur contraire,
Calmer de leur courroux l'appétit sanguinaire;
Et tantôt, n'écoutant qu'un élan généreux,
Protéger Almanzor, le défendre contr'eux;
Et loin de leur ouvrir sa tente hospitalière,
Donner à sa fureur une libre carrière.
Ce dernier sentiment commence à le fixer.
« Hé quoi! s'écria-t-il, ai-je pu balancer?
Qui moi? qu'intimidé par leur vaine menace,
J'attache à ma mémoire une action si basse?
Qu'Almanzor envers nous soit criminel ou non,
Ce n'est point lui, c'est moi, la gloire de mon nom,
Dont mon cœur ulcéré prend ici la défense!
Ce n'est point Almanzor, c'est moi que l'on offense;

Aux mânes de Rainfroy s'il veulent l'immoler,
C'est aux champs de l'honneur que son sang doit couler;
Et Rainfroy, qui toujours fut l'ennemi du crime,
S'indignerait contr'eux d'une telle victime!
Mes amis, c'en est fait, le dessein en est pris;
De ces soldats mutins je braverai les cris!
Reprend-il; Almanzor, guéri de sa blessure,
Obtiendra vers les siens une retraite sûre;
Où je vais, dans les flots de ces séditieux,
Chercher, pour mon honneur, un trépas glorieux ».
Il dit; et le héros va reprendre ses armes.
Mais Émérance alors, témoin de tant d'alarmes,
Et le cœur plein d'effroi dans des périls si grands:
« Songe où va t'exposer le parti que tu prends;
Hélas! si l'amitié n'a rien dit qui te touche,
Que l'amour maintenant te parle par ma bouche!
Où vas-tu? t'illustrer par une belle mort?
Mais si tu meurs, ingrat! vois quel sera mon sort!
Hélas! c'est donc en vain que d'un long esclavage
Parmi nos ennemis j'ai dévoré l'outrage?
Qu'au péril de mes jours, d'un vainqueur inhumain,
J'ai refusé le trône et dédaigné la main?
Et que, pour échapper aux vœux de sa tendresse,
J'ai d'un sexe timide oublié la faiblesse?
Lorsque libre à la fin je me rejoins à toi,
Cruel! tu veux alors te séparer de moi!

Ah! si ta mort aux tiens devenait nécessaire,
Loin de moi le desir de vouloir t'en distraire!
Mais quels sont ces guerriers qui sont tes ennemis?
Des Français égarés, naguères tes amis!
Les ennemis du Maure, auteur de tant de crimes;
Les compagnons enfin de tes faits magnanimes!
Je ne demande point qu'à leur lâche courroux,
Tu livres ce captif qui fut sauvé par nous.
Ton honneur m'est plus cher que tu ne peux le croire,
Le salut d'Almanzor tient à ma propre gloire.
Mais à ces furieux je vais me présenter;
Leur colère à mes pleurs ne pourra résister.
Je mettrai sous leurs yeux les droits que je réclame.
Français! oseront-ils repousser une femme?»
Elle court, à ces mots, accomplir son dessein.
Mais de séditieux un effroyable essaim
Présente à ses regards des piques menaçantes,
Fait taire par ses cris ses larmes impuissantes;
Et par l'impunité s'enhardissant encor,
Avec plus de fureur redemande Almanzor.
Ce nom, proscrit par eux, sort de toutes les bouches.
Plus de frein qui s'oppose à ces esprits farouches.
Tel changé tout à coup en vaste embrâsement,
Le feu, dans les cités, court, vole impunément;
Et les flots répandus sur les flammes rebelles,
Semblent croître sa force et rélargir ses ailes.

A l'aspect d'une amante, objet de leur mépris,
Lodomère, indigné plus encor que surpris,
Lâche la bride alors à sa fureur ardente;
Et suivi des amis qu'il avait dans sa tente,
Tombe sur ces mutins, et sur eux à la fois
Veut venger son honneur, son amour et ses droits.
Mais ceux qui contre lui font gronder cet orage,
Ne sont point d'un vain peuple un grossier assemblage;
Ce sont de vieux guerriers, qui, nourris aux combats,
Savent donner la mort et ne la craignent pas;
Qui, croyant soutenir une juste querelle,
Se sont promis entre eux de s'immoler pour elle.
Cependant, des Français le chef laborieux,
Méditant loin de-là des projets glorieux,
Martel à ce désordre était loin de s'attendre.
Sa vigilance active est prompte à les apprendre.
Soudain de quelques chefs il vole accompagné.
Il arrive; de sang il voit déjà baigné
Le champ où la discorde a semé tant d'alarmes;
Où détournant contre eux l'usage de leurs armes,
Et dans le même camp devenus ennemis,
Des Français à la mort dévouaient leurs amis.
Il s'approche. Il s'écrie: « O fureur exécrable!
O combat sacrilége! ô crime épouvantable!
Quoi! ne craignez-vous pas que la foudre en courroux
Pour punir vos forfaits ne tombe ici sur vous?

Malheureux ! maudissez l'ardeur qui vous anime!
Songez que la valeur n'est ici qu'un grand crime!
Et cessez de tourner contre vos propres seins
Ce fer qui de guerriers vous change en assassins!»
Il dit; et cette voix qui parmi le carnage
Tant de fois au triomphe éleva leur courage,
Comme celle d'un Dieu qui tonne au haut du ciel,
Fait tomber de leurs mains le glaive criminel.
Cette grande furie, à changer vive et prompte,
A fait place au respect, et bientôt à la honte;
Et ces soldats sans frein, ces cœurs audacieux,
Devant lui maintenant n'osent lever les yeux.
Tant l'aspect d'un héros, qu'on admire et qu'on aime,
Obtient sur les mortels un ascendant suprême!
Cependant du sujet d'un trouble si cruel
Le bouillant Lodomère ayant instruit Martel,
Excuse auprès de lui la fureur emportée,
Qu'a mis dans ces débats sa vengeance irritée.
Mais il excuse aussi le courroux des soldats;
Et le Héros alors le serrant dans ses bras:
« Ont-ils pu, lui dit-il, ô guerrier magnanime!
D'une action si belle oser te faire un crime?
O vous! qui de Rainfroy vous dites les vengeurs,
Ses mânes indignés réprouvent vos fureurs!
Laissez aux nations, que flatte peu la gloire,
Le soin d'assassiner après une victoire;

Et vous, loin d'adopter ces barbares excès,
Souvenez-vous, Soldats, que vous êtes Français!
Que la gloire pour vous ne peut avoir de charmes,
Si l'honneur en tous tems n'accompagne vos armes?
Allez vous préparer pour des combats nouveaux;
Et que chacun de vous se rende à ses drapeaux ».
Il dit; et dans l'instant cette bruyante foule
Obéit sans murmure, et devant lui s'écoule.
Tels on nous peint les flots soulevés dans les airs,
S'abaissant tout à coup devant le Dieu des mers;
Et les vents furieux déchaînés sur les ondes,
Se cachant à sa voix dans leurs grottes profondes.
Mais guéri, grace aux soins d'une noble pitié,
Le Sultan de Leptis, sur sa lance appuyé,
S'approche, et transporté de ce qu'il vient d'entendre:
« O Français! ô vertu que je ne puis comprendre!
Je suis votre ennemi, mon sang vous appartient,
Et dans mes maux, dit-il, votre bras me soutient!
Je trouve en votre camp, pour moi si redoutable,
Au lieu de mon cercueil, un abri secourable!
Mais qu'ils sont durs ces biens que de vous je reçois!
Ils laissent à mon cœur un bien pénible choix!
Mon sort est désormais d'être ingrat ou rebelle.
Il faut qu'à Mahomet je devienne infidelle,
Ou qu'à sa loi divine aveuglément soumis,
J'aille encor me montrer parmi vos ennemis!

Funeste alternative! ô destin déplorable!
Qui de tous les côtés me fait trouver coupable ».
C'est ainsi qu'Almanzor, les yeux mouillés de pleurs
Abaissait son orgueil devant ses bienfaiteurs.
Il semblait regreter, dans son incertitude,
Le trépas dont l'aspect lui paraissait si rude;
Et des nombreux bienfaits dont il était comblé
Son cœur impatient se montrait accablé.
Mais Martel, à ces mots: « Que ton cœur se soulage,
Lui dit-il, avec nous nul lien ne t'engage.
Ce n'est point l'ennemi de notre auguste foi,
Ce n'est point Almanzor que nous voyons en toi,
C'est un simple mortel; et mortel que nous sommes!
Nous savons compatir aux misères des hommes.
Un Dieu nous l'a prescrit, et la gloire et l'honneur
L'ont gravé bien avant au fond de notre cœur.
Nous n'avons sur le tien aucun droit à prétendre;
Retourne dans tes murs, et songe à les défendre.
Aussitôt que le siége aura repris son cours,
Ces guerriers, dont les mains t'ont prêté leur secours,
Chercheront ton trépas avec la même envie,
Qu'ils ont montré d'ardeur à te sauver la vie.
Adieu. Tu peux partir. Va raconter aux tiens
Quel esprit nous anime, et quels sont les Chrétiens ».
Il dit; et le Sultan à ce noble langage
S'efforce d'élever son généreux courage;

Mais les mots pour répondre embarrassent son choix.
La crainte sur son cœur fait retomber sa voix;
Son geste alors, ses yeux expliquent son silence;
Et prêtant leur langage à sa reconnaissance,
Il retourne en ses murs, guidé par des soldats,
Enrichi de vertus qu'il ne connaissait pas.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

NOTES

NOTES

DU NEUVIÈME CHANT.

(1) O dieu de Mahomet, quel martyr de ta foi,
Aura jamais souffert plus de tourmens que moi.

Les Mahométans, ainsi que les Chrétiens, mettent un grand prix au martyre que l'on souffre pour soutenir la vérité de leur religion. Ils pensent que tous ceux qui meurent les armes à la main, pour soutenir la cause commune, obtiennent cette heureuse récompense, et sont reçus dans le lieu de délices que le Prophète leur promet après la mort. Mais leurs Dervis, et sur-tout leurs Faquirs, vont plus loin, et imaginent toutes sortes de tortures auxquelles ils se soumettent volontairement, pour mériter le même prix. Les uns s'enterrent tout vivans dans une fosse où la lumière et l'air ne peuvent pénétrer que par un trou fort étroit. Ils y demeurent pendant plusieurs jours sans prendre de nourriture. Les autres s'exposent aux rayons brûlans du soleil pendant une journée entière, et ne se soutiennent que sur un pied. Les autres se condamnent à traîner des poids énormes avec des chaînes attachées à leur col. Plusieurs enfin s'obstinent à

passer des années entières sans prendre aucun repos ; et ils souffrent ces horribles pénitences pour se rendre martyrs, et gagner le paradis de leur Prophète.

(2) **Ramène dans les rangs ton esclave Almanzor.**

La qualité d'esclave, chez les Musulmans, est un titre dont ils se glorifient. Chez les Turcs, il n'y a point de grand qui ne se dise *Onkiar-conlu*, esclave de l'Empereur. Ils ont une soumission aveugle à sa volonté. Ils exécutent ses ordres jusqu'à la mort même, afin d'obtenir la couronne du martyre, dont le Prophète, disent-ils, récompense cette obéissance passive. De sorte que les vrais Musulmans ne font aucune difficulté de donner leur tête au premier porteur de cet ordre funeste.

ARGUMENT

DU DIXIÈME CHANT.

FUREUR *d'Abdérame contre les Chrétiens, lorsqu'il a appris la fuite d'Émérance. La jeune Anaïs s'accuse pour les sauver. Elle est condamnée à la mort. Almanzor fait suspendre son supplice ; et l'emmène dans son palais. Il commence à l'aimer. Le Calife donne un ordre secret pour l'immoler. La mort de cette vierge chrétienne. Almanzor au désespoir veut la venger. Elle lui apparaît du haut du ciel, calme sa colère, et l'exhorte à demander le baptême.*

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT DIXIÈME.

Mais déjà dans la ville au désespoir réduite,
Le Sultan, d'Émérance avait appris la fuite.
Trahi dans son amour, dans son orgueil blessé,
Son cœur n'écoute alors qu'un courroux insensé;
Et veut, sans différer, des plus affreux supplices
Punir tous les Chrétiens qu'il a crus ses complices,
« D'un tel forfait, dit-il, qui serait donc l'auteur?
Ai-je besoin contr'eux d'un autre accusateur,
Que leur haine envers nous tant de fois déclarée?
Délivrons-nous enfin de leur race abhorrée!
Criminel, innocent, que tout meure à la fois!
A ma juste vengeance ils ont les mêmes droits!
Allons, Soldats, prenez et le fer et la flâme,
Brûlez, exterminez, et vengez Abdérame! »

Aussitôt que du crime instruits de sa fureur,
Les malheureux Chrétiens frémissent de terreur.
Renfermés sous leurs toits, sans force et sans défense,
Ils attendent la mort dans un sombre silence.
Que feraient-ils, hélas! pour éviter ses coups?
Et comment du Calife arrêter le courroux?
Odieux au despote, et condamnés d'avance,
Invoquer le pardon, c'est hâter la vengeance.
Quand soudain d'un espoir qu'ils n'ont point attendu,
Le doux rayon pour eux est du ciel descendu;
Si l'enfer conjuré, par des ruses nouvelles,
Dans leurs noirs attentats servait les infidèles;
Dieu, toujours attentif au salut des Chrétiens,
Par des secours tout prêts servait aussi les siens.
Dans le sérail vivait une jeune captive
Qui, chrétienne, et brûlant de la foi la plus vive,
Voyait avec effroi les dangers odieux
Que courait sa pudeur en ces coupables lieux.
« Plutôt que de subir un sort si déplorable,
Dit-elle, profitons du moment favorable.
Des Musulmans sur nous le glaive est étendu,
Mais mon sang pour les miens ne sera point perdu.
Je puis par un mensonge, arrêtant la tempête,
Pour le salut commun l'attirer sur ma tête ».
Vierge faible et timide, un si noble dessein
Quoique à peine conçu, s'affermit dans son sein.

« Si devant le Calife on daigne me conduire,
Dit-elle, je sais tout, et je pourrais l'instruire.
Son courroux, juste alors, sur les vrais criminels,
Fera tomber du moins ses châtimens cruels ».
Elle dit; et ces mots sont répétés à peine,
Qu'aux genoux du Calife une garde l'entraîne.
Son œil de cet aspect n'est point intimidé.
Elle y va d'un pas ferme, et d'un cœur décidé;
Mais montrant néanmoins aux regards d'Abdérame
Cette noble pudeur que son sexe réclame:
« De ta fureur, Sultan, modère le transport,
Dit-elle, et des Chrétiens fais suspendre la mort.
Du départ d'Émérance aucun d'eux n'est coupable.
S'il faut une victime à ta haine implacable,
Moi seule je dois l'être, et c'est par mon secours
Qu'Émérance a sauvé son honneur et ses jours ».
Le Calife, à ces mots, frappé de tant d'audace,
Ne sait s'il doit punir, ou s'il doit faire grâce.
La beauté d'Anaïs, on lui donnait ce nom,
A son cœur incertain demande son pardon;
Mais la pitié bientôt cédant à la colère:
« Hé comment, répond-il, avec un ton sévère,
Comment dans une tour, sous de puissans verroux,
Au milieu des regards qui sont ouverts sur vous,
As-tu donc pu commettre une action pareille? »
« Pour ses vrais serviteurs Dieu jamais ne sommeille,

Dit-elle ; il voit d'en-haut nos soupirs et nos pleurs ;
Nous l'avons invoqué dans nos justes douleurs,
Et de nos surveillans trompant la vigilance,
Ce bras, ce faible bras armé de sa puissance,
A brisé les verroux de cette horrible tour,
Et ravi ma Princesse à ton coupable amour.
Abdérame étonné de ce qu'il vient d'entendre,
L'examine en lui-même ; et ne peut la comprendre.
Mais au nom de ce Dieu dont le sien est jaloux,
Une honte secrète anime son courroux :
« Tu crois m'en imposer en prenant ce langage,
Et ta bouche au mensonge ajoute encore l'outrage ?
Mais le pouvoir, dit-il, de ce Dieu si vanté
Sauvera-t-il ton front de mon bras irrité ?
Parle-moi sans détour. Qu'as-tu fait d'Émérance ?
D'une noble franchise attends la récompense ;
Ou crains que ma fureur, en des tourmens affreux,
Ne t'arrache à la fin de sincères aveux ? »
« Tu peux, dit Anaïs toujours inébranlable,
Exercer tes bourreaux sur ce corps périssable,
Mais ils feront sur moi des efforts superflus,
Ta haine ou tes bienfaits n'obtiendront rien de plus.
Abdérame, à ces mots, sent renaître sa rage ;
Et semblable au lion qu'une abeille sauvage,
Au mépris du courroux dont il est enflâmé,
Désole avec son dard de morsure affamé,

Tel le fier Sarrasin s'agite sur son trône.
On voit son œil qui brûle, et son sang qui bouillonne.
Tantôt imaginant des supplices nouveaux,
Il veut contre Anaïs déchaîner ses bourreaux;
Et tantôt déplorant son imprudente audace,
Il veut par la douceur remplacer la menace.
« Puisqu'il le faut, dit-il, je n'en veux plus douter,
La tour ni les verroux n'ont pu te résister!
Mais Émérance enfin, qu'est-elle devenue?
Est-ce dans ces remparts qu'on la cache à ma vue?
Oui, j'en fais le serment; qu'elle vienne en mes bras,
Je pardonne, à ce prix, à tous vos attentats.
Ou bien, dans vos maisons, des recoins les plus sombres
Je vais, par mes soldats, faire éclairer les ombres!
Et si quelqu'un des tiens ose la retenir,
De l'audace d'un seul je vais tous vous punir;
Et du fer et du feu les fureurs homicides
Me vengeront enfin de vos complots perfides ».
« Ici, tout est possible à tes ordres puissans;
Mais pourquoi t'emporter contre des innocens;
Répond-elle? C'est moi qu'il faut que tu punisses!
Seule j'ai fait le crime, et n'ai point de complices.
Deux Français déguisés, par des chemins obscurs,
L'ont faite, à ma prière, éloigner de ces murs.
Tous les trois aujourd'hui méprisent ta puissance,
Sur moi, si tu le veux, satisfais ta vengeance.

Mais si, pour appaiser tes transports furieux,
Il te faut tout le sang du peuple de ces lieux,
Crains que le Ciel vengeur que ton orgueil affronte,
Par les mains de Martel, ne t'en demande compte!
Je suis prête à mourir ». Le Calife, à ces mots,
De son affreux courroux ne contient plus les flots.
La beauté d'Anaïs, les charmes de son âge,
Qui d'abord dans son cœur s'étaient fait un passage,
Réclament sa pitié, mais ne l'obtiennent pas.
Le tyran l'abandonne à ses cruels soldats.
Il veut, pour prolonger son horrible martyre,
Que sous des fouets sanglans la malheureuse expire.
Ses chastes vêtemens sont d'abord arrachés.
Par d'indignes liens ses bras sont attachés.
Et d'infâmes bourreaux, chargés de son supplice,
Vont bientôt de leur maître accomplir l'injustice.
Cependant Anaïs résolue à la mort,
S'arme, pour la subir, d'un héroïque effort;
Et malgré la pâleur qui couvre son visage,
On voit que sa vertu garde encor son courage.
Mensonge glorieux! qui promets le trépas, (1)
Quelle est la vérité que tu n'effaces pas?
Quel exploit généreux! quelle action sublime
Acquit sur notre hommage un droit plus légitime?
Mais déjà, du tyran raffinement affreux!
S'élève dans les airs le poteau malheureux,

Où, sur un échafaud, cette tendre victime
Doit expier, hélas! ce qu'ils nomment son crime.
Ses bras y sont liés, ses bras qu'un chaste amour,
De plus doux nœuds sans doute aurait serrés un jour,
Et des lys de son sein la blancheur dévoilée.
Devant la soldatesque est sans honte étalée.
Mais, ô de la pudeur ascendant vertueux!
O d'une rage impie espoir infructueux!
Tous ces cœurs que la guerre endurcit aux alarmes,
Ne savent que la plaindre et lui donner des larmes.
Quand soudain un guerrier s'empressant d'arriver:
« Hommes cruels! dit-il, gardez-vous d'achever!
Avant que d'accomplir votre devoir infâme,
Attendez, je le veux, les ordres d'Abdérame! »
Il dit: à ce discours qu'il leur répète encor,
On regarde, et chacun reconnaît Almanzor.
Aussitôt du trépas les barbares ministres
Suspendent, interdits, leurs instrumens sinistres;
Et du peuple assemblé faisant ouvrir les flots,
Il court vers le Calife et lui parle en ces mots:
« Ma présence, dit-il, étonne ici ta vue,
Tu croyais chez les morts mon ame descendue?
Mais si je vis encor, si je suis devant toi,
C'est à nos ennemis, Sultan, que je le doi.
Cependant, pour payer un si rare service,
Tu fais d'une Chrétienne un affreux sacrifice!

Qu'a pu son faible sexe accomplir contre nous?
Sans doute on a surpris ton facile courroux?
Si je puis me vanter que ma valeur fidèle,
Pour servir tes desseins a montré quelque zèle,
Et t'a donné mon sang tant de fois répandu,
J'en demande le prix; et sans doute il m'est dû.
Délivre du trépas cette jeune Chrétienne.
Ils m'ont rendu la vie, accorde-leur la sienne;
Et qu'on ne dise pas qu'à leurs nobles bienfaits
Nous avons répondu par d'indignes forfaits».
Pour l'attendrir encor, de sa triste blessure
Il joint à ce discours la touchante peinture.
Lui parle d'Émérance et de son noble amant;
De ses puissans secours, et de son dévoûment;
Et sur-tout de Martel, dont le cœur magnanime,
De ses ennemis même a mérité l'estime.
«Vois, reprend-il ensuite, après des traits si beaux,
Si tu dois aux Chrétiens envoyer des bourreaux!»
Mais, bien loin d'adoucir le courroux d'Abdérame,
Ces récits plus avant l'enfoncent dans son ame.
Trahi par la Victoire, et jaloux des Français,
Il ne peut à Martel pardonner ses succès.
Éprouvant chaque jour quelques pertes nouvelles,
Il croit les réparer par ses fureurs cruelles;
Et sur un sexe faible et des captifs obscurs,
Se venger des affronts qu'il reçoit hors des murs.

Pourtant il dissimule. « Oui, dit-il, je l'avoue,
Ce qu'ont fait les Chrétiens mérite qu'on le loue;
Mais pour subir la mort dont tu fus délivré,
Contr'eux, brave Almanzor, avais-tu conspiré?
Ennemi généreux, ils t'ont traité de même.
Tu n'avais point cherché, dans ton audace extrême,
A blesser de leurs lois les saints engagemens!
Tu n'avais point trahi ta foi, ni tes sermens?
Mais cette fille, ô ciel! sans respect et sans crainte,
Des lois de Mahomet a blessé la plus sainte! (2)
Nos sérails sont sacrés, tu le sais, Almanzor!
Nos femmes de nos cœurs sont le plus cher trésor!
Qui de les enlever peut concevoir l'audace,
Jamais n'obtint de nous de pardon ni de grace!
Et de nos ennemis exaltant les bienfaits,
Tu veux de ma justice arrêter les effets!
Ah! chasse de ton cœur cette aveugle indulgence!
Loin de la retarder, ranime ma vengeance.
Et si quelque pitié me pouvait retenir,
Arme-toi le premier du droit de m'en punir!»
C'est ainsi qu'Abdérame, en son zèle hypocrite,
De sa sombre fureur se faisait un mérite.
Mais le roi de Lleptis, qui, honteux et confus,
Était loin de s'attendre à ce cruel refus;
Cette fille, dit-il, va donc subir sa peine?
Et je m'étais flatté d'une espérance vaine,

Lorsqu'osant arrêter les bras de tes bourreaux,
J'ai fait de son salut le prix de mes travaux!
Tu m'opposes des lois que tu ne peux enfreindre!
Mais à moins de rigueur ne peux-tu les restreindre!
Ah! s'il te faut punir, frappe, frappe plutôt
Ceux qui de tes amours ont reçu le dépôt,
Et qui le conservant d'une ame inattentive,
Ont laissé de tes fers échapper ta captive.
Crois-moi; suis des conseils moins cruels que les tiens,
Sois aussi généreux que le sont les Chrétiens;
Et repoussant de toi de dures injustices,
Ne fais point des refus le prix de nos services.
Il dit: et le tyran, sur son front enflammé,
Voit le courroux secret dont il est animé.
Mais accordant sa haine avec sa fausse gloire,
Il ne veut refuser ni céder la victoire.
« Almanzor, répond-il, je sais ce que je dois
A ton nom glorieux, à tes vaillans exploits.
Mais s'il faut, envers ceux qui t'ont sauvé la vie,
T'acquitter d'un bienfait que ton cœur leur envie,
Qu'il soit digne de toi. Parmi les prisonniers,
Choisis, si tu le veux, quelques nobles guerriers;
Et que leur liberté, dans le camp proclamée,
De ta reconnaissance instruise leur armée.
Mais un sang criminel peut-il payer le tien?
Cependant à tes vœux je ne refuse rien.

Si tu crois, en effet, cette fille innocente
De l'horrible forfait dont sa bouche se vante,
Je suspens son supplice; et tu peux te charger
De lui parler toi-même et de l'interroger.
Elle a des compagnons qu'elle s'obstine à taire.
Nous devons les connaître, et d'un affreux mystère,
Pour notre sûreté, sonder la profondeur.
Non: de ce crime, seule, elle n'est point l'auteur;
Ces remparts sont peuplés d'ennemis redoutables;
Et toujours l'indulgence enhardit les coupables.
Qu'elle parle. A ce prix je veux te contenter;
Sinon, rien du trépas ne peut la racheter».
Il dit; et d'Almanzor n'attend point la réponse.
Prévoyant les rigueurs que ce discours annonce,
Celui-ci, sans tarder, se rend au lieu fatal,
Où d'une mort affreuse attendant le signal,
La touchante Amais, pâle, mais toujours belle,
Attendrissait la foule assemblée autour d'elle.
On dirait à l'effroi qui précède ses pas,
Qu'il leur apporte à tous la vie ou le trépas.
«Entre mes mains, dit-il, remettez cette femme.
Qu'elle suive mes pas; c'est l'ordre d'Abdérame!»
Il dit; et dans l'instant on la rend à ses vœux.
Ses bras sont soulagés de ses liens honteux.
Almanzor, au milieu de la foule attentive,
Lui-même en son palais emmène sa captive;

Et bientôt, soit que Dieu, dans ses desseins secrets,
D'Anaïs à ses yeux rehaussât les attraits;
Ou soit que la pitié s'emparant de son ame,
De l'amour avec elle y fit entrer la flâme;
Ce sauvage guerrier, qui, dit-on, jusqu'alors
D'un amoureux délire ignora les transports,
Et qui, dès son berceau, nourri parmi les armes,
Ne trouvait de plaisirs qu'au milieu des alarmes,
Voit de sa gloire alors tous les projets trahis;
Sa valeur est muette à côté d'Anaïs.
Tous ses soins sont pour elle, et l'ardeur qui l'anime,
L'entourant à la fois de tendresse et d'estime,
Veut lui faire oublier les maux qu'elle a soufferts,
Et cacher à ses yeux la honte de ses fers.
Mais arrivait le jour marqué par la vengeance.
Le Calife, abjurant sa perfide indulgence,
Peut vouloir qu'Anaïs dévoilant son forfait,
De ses jours conservés mérite le bienfait.
Du Ciel, qu'il fait parler, si l'oracle s'explique;
S'il irrite contre elle un peuple fanatique;
Que peut faire Almanzor? Comment la protéger?
Chaque instant d'Anaïs augmente le danger.
« Pourquoi, lui disait-il, au mépris des supplices,
Nous dérober encor le nom de vos complices?
Des traîtres, de votre âge ont surpris la candeur,
Et votre vie, hélas! veut épargner la leur!
Puisqu'eux-mêmes

Puisqu'eux-mêmes, cachant un si profond mystère,
Pour vous laisser mourir s'obstinent à se taire;
Méritent-ils de vous un dévoûment si beau?
Laissez-les, par leur mort, fermer votre tombeau;
Et pour fuir des tourmens dont moi-même je tremble,
Laissez périr plutôt tous les Chrétiens ensemble!»
« Quoi! dit-elle, c'est vous qui tenez ce discours?
Vous, de qui les Chrétiens ont respecté les jours?
Ah! du Dieu que je sers, les exemples sublimes
Ont gravé dans mon cœur de plus nobles maximes!
Puisqu'il est mort pour nous, que ne puis-je à mon tour
Donner cette leçon d'un charitable amour!
Mais ce n'est que pour moi qu'il faut que je périsse!
Je vous l'ai déjà dit; je n'ai point de complice.
Émérance, à moi seule, a dû sa liberté;
Et le bras de Dieu seul fut par nous emprunté.
Puisqu'à votre Calife il faut une victime,
Qu'il appaise en mon sang le courroux qui l'anime!
Mon Dieu, n'en doutez pas, prompt à me secourir,
Me donnera, Seigneur, la force de mourir».
Elle dit; Almanzor admirant ce langage:
« Ce Dieu qui donne aux siens un si ferme courage,
Et qui, dans une femme et son timide cœur,
Fait passer d'un héros l'audace et la vigueur,
Quel est-il, Anaïs? Faites-le moi connaître:
Il fut le Dieu, dit-on, de ceux qui m'ont fait naître;

Mais aux mains de l'Arabe, enfant abandonné,
De Mahomet depuis le Dieu me fut donné.
Soldat dès le berceau, je n'en cherchai point d'autre.
Mais ce Dieu, je le vois, doit le céder au vôtre;
Et tout puissant qu'il est, jamais à ses enfans
Il ne sut inspirer ces sublimes élans ».
« Qu'entends-je? quels discours! les croirai-je sincères?
Quoi! le Dieu des Chrétiens fut le Dieu de vos pères?
Ah! s'il en est ainsi, soyez plus digne d'eux.
Rendez à nos drapeaux un guerrier généreux.
Séparez-vous, Seigneur, d'une race coupable,
Et cherchez désormais la gloire véritable.
Elle n'est qu'en Dieu seul! Hé, gardez d'en douter!
Dans cet unique Dieu qu'on vous a fait quitter ».
C'est ainsi qu'Anaïs, dans son péril extrême,
Pour sauver Almanzor, s'oubliait elle-même;
Et faisait, à grands pas, dans son cœur combattu
Entrer tout à la fois l'amour et la vertu.

Quand l'esprit infernal, irrité de ses pertes,
Et voyant chaque jour ses ruses découvertes,
En de nouveaux combats veut s'engager encor,
Et du moins aux Chrétiens arracher Almanzor.
Il quitte, furieux, les ténébreux abîmes.
Il va répandre ailleurs ses poisons et ses crimes;
Et l'on voit devant lui l'herbe se dessécher,
L'air devenir impur, et le jour se cacher.

Dans l'ombre et le silence il aborde Abdérame :
« Te voilà donc, dit-il, vaincu par une femme?
C'est donc impunément qu'elle a pu t'irriter?
C'est donc impunément qu'elle ose s'en vanter!
Quand la mort menaçait sa tête criminelle,
Une fausse pitié vient t'attendrir pour elle?
Insensé! prévois-tu ce qu'il peut t'en coûter?
Almanzor, ce héros que rien ne peut dompter,
Qui fut de ton pouvoir l'appui le plus solide,
De tes vastes desseins l'exécuteur rapide,
Et qui devait un jour, par ses nombreux exploits,
Aux bords les plus lointains faire adopter vos lois;
Il est séduit par elle; et ses coupables charmes
A ce guerrier farouche ont enseigné les larmes.
Ah! tu ne connais pas quels dangereux moyens
Fournit la perfidie aux filles des Chrétiens!
Sous les dehors touchans de la vérité pure,
Leurs attraits sont pétris de fiel et d'imposture;
Et leur bouche, achevant ce qu'ils ont commencé,
Laisse un venin mortel au cœur qu'ils ont blessé.
A leur beauté coupable il n'est rien d'impossible.
Reprends, si tu m'en crois, ta rigueur inflexible.
Frappe! ou crains à ton tour le plus funeste sort.
Qu'elle meure, ou bientôt tu recevras la mort ».
Le démon, à ces mots, fuit au travers des ombres,
Et laisse au Sarrasin les pensers les plus sombres.

Abdérame se lève; un horrible poison
S'empare de son ame et trouble sa raison.
Il se voit entouré de pièges redoutables.
Les Chrétiens, à ses yeux, devenus plus coupables,
Sont d'affreux ennemis qu'il doit exterminer;
Mais Almanzor sur-tout commence à l'étonner.
« Quoi! ce Héros, dit-il, dont la fureur guerrière
Toujours sur les remparts se montrait la première,
Dans les bras d'une femme, à présent endormi,
Semble oublier sa gloire, et craindre l'ennemi?
Oui, pour cette Anaïs une ardeur criminelle
Entretient dans son cœur cette langueur mortelle.
Brisons, il en est tems, ces infâmes liens,
Et préludons par elle à la mort des Chrétiens! »
Il dit; et devinant son projet effroyable,
Paraît de ses bourreaux le chef impitoyable;
Qui, plus dur que le fer dont il arme ses mains,
Est l'aveugle instrument de ses sanglans desseins.
Le tyran se décide, à son aspect sinistre.
« De mes justes rigueurs, ô fidèle ministre!
Près d'Almanzor, dit-il, cours, vole au même instant;
Et quand de son palais tu le verras absent,
Saisis-toi d'Anaïs, et qu'Anaïs périsse.
J'ai trop jusqu'à ce jour différé son supplice!
Ta tête m'en répond ». Cet esclave odieux
Reçoit, en s'inclinant, cet ordre furieux.

Il épie Almanzor ; dès que l'instant propice
Lui permet d'accomplir ce sanglant sacrifice,
Il surprend Anaïs ; et d'un fatal cordon,
O barbarie atroce ! ô noire trahison !
Il enveloppe, hélas ! cette vierge innocente ;
Puis, à peine à ses pieds la voit-il expirante,
Que, pour mettre le comble à tant de cruauté,
D'un affreux coutelas, qu'il porte à son côté,
Il lui tranche la tête, et prompt à disparaître,
Va la porter sanglante aux genoux de son maître.
Tel, d'une faible proie emportant les débris,
Un loup de sa forêt regagne les abris ;
Et craignant des pasteurs l'adroite vigilance,
Cache ses pas furtifs dans l'ombre et le silence.
Mais comme par miracle, et conduit à dessein,
Almanzor tout à coup rencontre l'assassin.
Il croit voir son forfait écrit sur son visage,
Et le Héros alors lui fermant le passage :
« Où vas-tu ? d'où viens-tu ? lui dit-il, hé pourquoi
Veux-tu fuir mon aspect et te cacher de moi ?
Le sang que j'aperçois est-il justice ou crime ?
Redoute ma colère, ou nomme la victime ! »
Par ce discours pressant, le monstre embarrassé,
De surprise et d'effroi sent son gosier glacé ;
Il cherche de ses yeux un chemin à sa fuite,
Mais le Héros alors redoublant sa poursuite :

« Tu fais pour m'échapper des efforts superflus,
Réponds, réponds, te dis-je, ou bientôt tu n'es plus! »
A ces mots, Almanzor, sur son front exécrable
Soulève, en s'approchant, son glaive redoutable;
Et l'horrible assassin, qui voit ses coups trahis,
Fait tomber à ses pieds la tête d'Anaïs.
Pour le fléchir ensuite, il s'y jette lui-même;
Mais, ô juste transport d'une fureur extrême!
Almanzor par sa bouche instruit de ses forfaits,
Par une prompte mort l'en punit pour jamais.
Puis, tel qu'une lionne à qui dans ses bois sombres
Des chasseurs embusqués dans l'épaisseur des ombres
Ont ravi ses petits, qui trop faibles encor,
Ne pouvaient suivre au loin son généreux essor,
Et qui se bat les flancs de sa queue ondoyante,
Fait jaillir de ses yeux sa rage impatiente,
Et par des cris aigus et de longs roulemens
Dans les bois effrayés exhale ses tourmens;
Tel voyant Anaïs ravie à sa tendresse,
De sa rage, Almanzor ne contient plus l'ivresse.
Il court vers Abdérame, et son ferme dessein
Est au premier abord de lui percer le sein;
Mais une voix l'appelle; et bientôt dans la nue
L'image d'Anaïs se présente à sa vue.
Dans sa main se balance un palmier glorieux;
Et d'un céleste éclat son front est radieux:

« Arrête, lui dit-elle, et si je te fus chère,
Garde-toi d'écouter une indigne colère!
La mort que j'ai reçue, au lieu de me punir,
Me comble d'un bonheur qui ne doit point finir;
Et maintenant assise à d'immortelle table,
J'y bois avec les saints le nectar véritable.
Crois-moi, quitte Abdérame, et son culte odieux,
Va trouver des Chrétiens le Pontife pieux;
Qu'il te plonge, Almanzor, et qu'il te purifie
Dans l'eau qui donne à l'homme une seconde vie;
Et soldat de la croix, et son plus ferme appui,
Mérite le bonheur que je goûte aujourd'hui.
Je serai dans les cieux ton épouse fidèle,
Et veillerai sur toi de la voûte éternelle ».
A ces mots, d'Anaïs le fantôme éclatant
Lui sourit, et dans l'air se dissipe à l'instant.
Tel qu'un coursier fougueux lancé dans la carrière
Qu'arrête à l'improviste une épaisse barrière,
Tel s'arrête Almanzor à ces divins accens.
Un doux calme succède au trouble de ses sens.
La fureur désormais n'a sur lui plus d'empire.
Son désespoir s'appaise, et sa vengeance expire.
Il rentre en son palais, et les larmes aux yeux,
Recueillant d'Anaïs les reste précieux,
Lui-même, de ses mains, dans la nuit solitaire,
Il leur creuse un tombeau, les confie à la terre.

Ensuite, se courbant vers ce dépôt sacré:
« O restes immortels d'un objet adoré!
Lui dit-il, s'il est vrai que du haut de la nue
Ton image divine ait ébloui ma vue,
S'il est vrai que ta main prête à me protéger
M'ait enseigné la route où je dois m'engager,
Je fais vœu de la suivre; oui, grace à ta lumière,
La vérité céleste a frappé ma paupière;
J'abjure Mahomet; et vais chez les Chrétiens
Contracter avec toi de plus heureux liens.
Sois, comme tu le dis, mon épouse fidèle,
Et dirige mes pas de la voûte éternelle ».
Il se renferme ensuite au fond de son palais.
Là, seul avec lui-même, et plein de ses regrets,
Il songe à s'éloigner du barbare Abdérame,
Qui d'un coup si cruel a fait saigner son ame;
Et d'une race impie où son cœur aujourd'hui
Ne voit plus de vertus qui soient dignes de lui.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

NOTES

DU DIXIÈME CHANT.

(1) Mensonge glorieux! qui promets le trépas,
Quelle est la vérité que tu n'effaces pas?

Ces vers, ainsi que quelques autres, dans ce chant, sont imités du Tasse qui dit:

Magnanima menzogna! or quando è il vero
Si bello, che si possa à te preporre?

(2) Des lois de Mahomet a blessé la plus sainte.

Les Orientaux sont extrêmement jaloux de leurs femmes. Violer le lieu qui les renferme, est chez eux le plus grand des attentats. En Perse, lorsque le roi fait voyager les siennes, tout le monde se cache. Le malheureux qui les aurait vues, même par hasard et sans dessein, serait mis à mort sur-le-champ.

ARGUMENT

DU ONZIÈME CHANT.

Almanzor converti par l'apparition de la vierge Anaïs, et par la générosité des Guerriers français, quitte secrètement les murs de Poitiers, et va trouver Romuald, qui le baptise. Trouble des Sarrasins. Mesures qu'ils prennent. Hismar invoque les démons. Uriel lui donne une matière inflammable pour faire sauter la tour de bois reconstruite par les Français. Dommage que cette explosion cause aux Chrétiens. Leur épouvante et leur fuite. Dieu leur envoie du ciel l'oriflâme. Ils se rallient, et font un carnage affreux des Sarrasins, dans lequel Hismar lui-même est tué.

CHARLES-MARTEL,

ou

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT ONZIÈME.

Cependant dévoré des ennuis les plus sombres,
Dès que la sœur du jour a déployé ses ombres,
Almanzor se prépare à s'éloigner des siens;
Et quittant sans regret, pour se joindre aux Chrétiens,
Ses soldats qu'il aimait et qui faisaient sa gloire,
Son trône, sa grandeur qu'il dût à la victoire,
Trésors à si haut prix estimés des humains!
Il sort des murs long-tems défendus par ses mains;
Et tournant vers le Clain sa marche ténébreuse
Il en suit quelque tems la rive tortueuse;
Puis, traversant ses flots, et gagnant à grands pas
Des bois et des rochers qu'il ne connaissait pas,
Mais où sa patience et son ardent courage
A travers mille écueils sait s'ouvrir un passage,

Il trouve des Français, qui, postés sur ces bords,
En gardaient dans la nuit les dangereux abords.
« Braves amis, dit-il, dissipez vos alarmes!
Pour garant de ma foi, tenez, voilà mes armes!
La paix est dans mon ame, et je viens près de vous
Du sage Romuald embrasser les genoux.
Dans son asyle saint, qu'on daigne me conduire!
Je veux, sans différer, lui parler et m'instruire ».
Le discours d'Almanzor, ses habits, son turban,
Qui dans lui tont à coup décèle un Musulman,
Étonnent les guerriers. Cependant on l'écoute.
Deux d'entr'eux sont choisis pour diriger sa route;
Il traverse leur camp; il reconnaît les lieux
Où de soldats naguère un peuple furieux,
Sans le puissant appui d'une main protectrice,
Aurait fait de sa vie un sanglant sacrifice.
Il les voit! il soupire! et la lueur du jour
Du Pontife bientôt lui montre le séjour.
Les intérêts du Ciel, l'ardeur de la prière,
Avaient fait au vieillard devancer la lumière;
Et dans ce même instant, penché sur un autel,
Il rendait grace à Dieu des succès de Martel,
Quand le triste Almanzor devant lui se présente:
« Romuald, lui dit-il, mon aspect t'épouvante?
Car aucun Musulman, de ce lieu respecté,
N'a sans doute avant moi souillé la sainteté!

Si, jusqu'à ce jour, ennemi de ton culte,
Mon cœur lui prodigua le mépris et l'insulte ;
Si le sang des Chrétiens, en de fréquens assauts,
Sous mon bras sacrilége a coulé par ruisseaux,
Je viens à tes genoux expier tous ces crimes ;
Et recevoir de toi des lois plus légitimes.
Je quitte mes drapeaux pour servir sous les tiens ;
Je suis cet Almanzor si funeste aux Chrétiens ! »
« Almanzor ? lui répond le vieillard vénérable.
Quoi ! je vois à mes pieds ce guerrier redoutable,
Qui dans le sang Chrétien s'est baigné tant de fois,
Et m'a fait si souvent pleurer sur ses exploits ?
O surprise étonnante ! ô sainte providence !
Quels coups, quand tu le veux, signalent ta puissance !
Il dit ; et le héros de qui jadis le front
Aurait, en se courbant, cru subir un affront,
Prosterné maintenant, lui redemande encore
L'honneur d'être Chrétien, le seul bien qu'il implore.
« Tu le seras, mon fils ! et notre sainte foi
N'aura point de vengeur plus généreux que toi !
Mais dis-moi, quel prodige en ton cœur infidèle
Alluma tout à coup tant d'ardeur et de zèle ?
Qui t'a fait devenir, d'ennemi de mon Dieu,
L'ami de son saint nom qu'on adore en ce lieu ? »
« De vos guerriers, dit-il, le généreux courage
Par la reconnaissance a commencé l'ouvrage,

Et la voix d'Anaïs, qui des cieux m'a parlé,
A triomphé d'un cœur qu'ils avaient ébranlé ».
Romuald confondu par ce qu'il vient d'entendre;
Le regarde, se tait, et ne peut le comprendre;
Mais bientôt éclairant son secret embarras,
Almanzor d'Anaïs lui conte le trépas,
Son apparition de la voûte éternelle,
Et le vœu qu'il a fait de lui rester fidèle.
Le Pontife, à ces mots, ne se possédant plus:
« O bonheur dans le ciel goûté par tes élus!
Tu permets donc, grand Dieu! qu'ici bas j'en jouisse!
Ta bonté jusques là veut nous être propice!
Le miracle étonnant que tu fais aujourd'hui,
Est le gage certain de ton puissant appui.
Poursuis, frappe, grand Dieu! de ta vive lumière
Tous les yeux dont l'erreur a fermé la paupière;
Et que ces Sarrasins, qui sont tes ennemis,
Comme Almanzor, un jour deviennent tes amis!
Du récit, ô mon fils! de ces grandes merveilles
Allons de tous nos chefs réjouir les oreilles;
Ensuite, au nom du Christ, dans l'eau sainte plongé,
Et sous nos étendards sur l'autel engagé,
Vous irez mériter, au milieu des alarmes,
Ces biens dont Anaïs goûte déjà les charmes ».
Le divin Romuald, en achevant ces mots,
Voit arriver Martel, suivi de ses héros;

Car

Car déjà dans le camp la prompte Renommée
Du retour d'Almanzor avait instruit l'armée.
« O Prince! lui dit-il, partagez mes transports!
Le ciel du plus beau prix a payé vos efforts;
Vaincu par vos exploits, éclairé par Dieu même,
Almanzor à mes soins demande le baptême.
Quel triomphe pour vous! quelle gloire pour moi!
Quelle victoire en lui remporte notre foi! »
Martel, à ce discours, le cœur plein d'allégresse,
Vole vers Almanzor, et dans ses bras le presse:
« En joignant ta valeur à celle des Français,
Je sais trop, lui dit-il, les pertes que tu fais;
Mais je pourrai bientôt, compte sur mes promesses,
Te rendre parmi nous ton rang et tes richesses ».
Il dit; et dans ses bras le retenant encor,
Aux chefs de son armée il présente Almanzor.
Pour donner plus de pompe à cet heureux baptême,
Romuald de ce soin veut se charger lui-même.
Il reparaît bientôt superbement orné.
De sa thiare d'or son front s'est couronné.
En deux rangs allongés traversant la campagne,
De ses ministres saints la troupe l'accompagne.
On porte devant lui les vases précieux,
Les parfums dont l'odeur doit embaumer les cieux.
Lodomère, entouré d'une brillante élite,
A déjà vers l'autel conduit le Néophite.

Du Héros de la France on lui donne le nom;
Et quand le saint Pontife à sa religion
Assurait par ses vœux cette noble conquête,
Et bénissait les eaux qu'il versait sur sa tête,
Le camp, fortifié d'un si puissant soutien,
Remerciait les cieux de l'avoir fait Chrétien.
Cependant des combats sans cesse plus funestes
Du camp des Sarrasins affaiblissaient les restes;
Abdérame avait vu ses plus braves guerriers
Des Français par leur chute accroître les lauriers,
Mais sur-tout d'Almanzor la fuite inattendue
Porte un coup sans remède à son ame éperdue.
Dans sa frayeur pressante il mande près de lui
Ses chefs dont le courage est son dernier appui;
Et dont jadis le nombre et la main toujours prête,
De la France à ses vœux promettait la conquête:
« Vaillans Émirs, dit-il, si l'univers soumis
De la seule valeur devait être le prix,
Quels guerriers plus que vous eurent droit d'y prétendr
Mais le ciel à nos vœux moins facile à se rendre,
Après tant de succès obtenus à la fois,
Semble borner enfin le cours de nos exploits.
L'impitoyable mort qu'aucun héros n'évite,
De nos plus fiers guerriers a moissonné l'élite;
Et le traître Almanzor, las de servir les siens,
A passé cette nuit du côté des Chrétiens.

O honte jusqu'ici parmi nous inconnue !
Et la foudre du ciel n'a point percé la nue !
Le Dieu de Mahomet, que le lâche a trompé,
De son feu dévorant ne l'aura point frappé !
Mais laissons-le avec eux s'applaudir de son crime ;
Et nous, braves amis, qu'un plus beau zèle anime,
Songeons à notre gloire et notre sûreté,
Et faisons sur nos maux parler la vérité ».
« De quelque maux, Seigneur, que le sort nous menace,
Pour triompher de lui nous avons notre audace,
Lui répond Herridant; quelques soldats de moins
Doivent-ils nous causer de trop indignes soins ?
Ne sommes-nous donc plus ces enfans de la guerre,
Dotés par Mahomet du sceptre de la terre ?
Depuis qu'à ses élus le ciel l'a départi,
Quelque oracle nouveau l'aurait-il démenti ?
Non ; nous devons le jour à de nobles ancêtres,
Que l'Afrique et l'Asie ont reconnu pour maîtres ;
Et l'Europe, Seigneur, malgré tout son effort,
De ces deux parts du monde éprouvera le sort.
Quoi ! de faibles revers doivent-ils nous abattre ?
Est-il quelqu'un de nous qui soit las de combattre ?
Et sommes-nous réduits à cette extrémité
Que tout rayon d'espoir à nos cœurs soit ôté ?
Pour moi plus j'examine, et moins je m'intimide.
Ces murs sont encor pleins d'une armée intrépide.

Narbonne, Arle, Avignon, (1) remplis de nos soldats,
Nous offrent des secours qui viennent à grands pas;
Et soutenus par eux nous pourrons de nos portes
Des Français aisément repousser les cohortes.
Ainsi, bien loin de craindre et de nous étonner,
Dans nos vastes desseins sachons nous obstiner;
Et songeons que par nous la terre convertie
Aux lois de Mahomet doit être assujettie.
Quant à cet Almanzor qui nous a trahi tous,
C'est sur lui le premier que tomberont mes coups;
Et je mourrai bientôt, ou de son ame impure
Je veux priver, Seigneur, le corps de ce parjure;
Lui reprocher son crime en lui perçant le flanc,
Le traîner sans pitié dans les flots de son sang,
Afin d'épouvanter, par ce juste supplice,
Quiconque parmi nous se ferait son complice ».
Il dit; et par ces mots le conseil rassuré
Croit voir dans Herridant un mortel inspiré.
Quand le farouche Hismar, qui de son art perfide
A vu s'évanouir l'espérance homicide,
Et qui, plus furieux que tous les Sarrasins,
S'appliquait sans relâche à ses affreux desseins;
Dans sa forêt obscure, au milieu des ténèbres,
Retourne conjurer ses déités funèbres;
Et du séjour brûlant qui les tient renfermés,
Évoque les démons à lui plaire animés.

« Dieu des enfers, dit-il, ô vous qui sur la terre
Avez tenu jadis le sceptre du tonnerre !
Et pour qui si long-tems les volages mortels
Ont brûlé des parfums sur de riches autels !
Songez, il en est tems, à seconder ma haine,
Et ne me flattez plus d'une espérance vaine.
Les momens sont venus de vous voir replacés
Sur le trône éclatant d'où l'on vous a chassés.
En vain pour vous ravir la puissance suprême
Votre cruel rival immola son fils même,
Et ce fils maintenant, retourné dans les cieux,
S'enorgueillit en vain de vos droits glorieux ;
Si j'obtiens votre appui, votre victoire est sûre ;
Et de leur nouveau maître abjurant l'imposture,
Dans vos temples bientôt par leurs mains redressés,
Vous verrez accourir les mortels empressés ».
Par d'effroyables cris la cohorte infernale
Applaudit aux fureurs que ce discours exhale ;
Tels, avec moins de bruit, de leurs antres profonds
S'échappent les autans et les fiers aquilons.
Tel le ciel en courroux, au milieu des tempêtes,
S'entr'ouvre avec fracas, et tonne sur nos têtes.
Mais d'un si grand tumulte interrompant le cours,
Le vieillard fait un signe et reprend son discours.
« Les Sarrasins, dit-il, maîtres de la Syrie,
Vous ont soumis encor l'Afrique et l'Ibérie ;

Si la Gaule à son tour subit le même sort,
Que fera l'Italie après un tel effort?
Rome vous est ouverte, et dans le Capitole
Le Christ verra briser son orgueilleuse idole;
Et les Maures de-là poursuivant leur destin,
Porteront votre culte aux murs de Constantin.
Ainsi par-tout vaincus et mordant la poussière,
Les Chrétiens à vos lois cèdent la terre entière;
Et l'enfer maintenant réduit au désespoir,
Reprendra sur le ciel son antique pouvoir.
Mais pour y parvenir à ce comble de gloire,
Il faut aux Musulmans ménager la victoire.
Malheureux un moment, ces généreux guerriers
Ont caché leur débris dans les murs de Poitiers;
Mais, quelque tems encor, s'ils peuvent s'y défendre,
D'innombrables secours près d'eux doivent se rendre.
Joignez donc aujourd'hui tous vos efforts aux miens,
Et sauvons ces remparts des assauts des Chrétiens.
Inventez, s'il le faut, quelque horrible matière,
Qui, semblable aux volcans renfermés dans la terre,
S'enflamme, tonne, éclate, et que nos ennemis
Dans des gouffres profonds restent ensevelis!»
A ces mots, Uriel qui d'un cyclope énorme
Sous un cuir enfumé montrait l'aspect difforme,
Et dont l'œil ressemblait à ces ardens flambeaux,
Dont l'éclat guide au loin la course des vaisseaux,

Ouvre sa vaste bouche, et de son antre immense
Fait résonner ces mots dictés par la vengeance :
« Avant qu'un Dieu jaloux, de ses barbares mains,
Nous eût précipités dans nos noirs souterrains,
C'est moi qui composais ce foudroyant tonnerre,
Que tourna contre nous son injuste colère.
Le secret m'en demeure, et je puis en ce jour
Contre lui-même enfin l'employer à mon tour.
Demain, lorsque la nuit, sous ces feuillages sombres,
Aura du fond du nord fait revenir ses ombres,
Je te l'apporterai; tu peux compter sur moi;
Et tu seras instruit de son terrible emploi ».
Il dit; et les démons que le jour épouvante,
Voyant les premiers traits de l'aurore naissante,
Se dissipent soudain, et vont dans les enfers
Se consulter entre eux sur leurs desseins pervers.
Tels ces tristes oiseaux, noirs enfans des ténèbres,
Suspendent dans les airs leurs sifflemens funèbres,
Et dérobant leurs yeux aux regards du matin,
Vont sous de vieilles tours dévorer leur butin.

Le barbare Uriel, trop fidèle au Druide, (2)
Accomplit aussitôt sa promesse homicide;
Et laissant loin de lui ses affreux compagnons,
Il court s'ensevelir sous des rochers profonds,
Loin des lieux où l'écho des infernaux abîmes
Sans cesse est fatigué par les cris des victimes.

Il façonne d'abord, de son habile main,
L'instrument nécessaire à son but inhumain.
D'un bloc de marbre énorme il polit la surface.
D'un cylindre de bronze y fait rouler la masse.
Puis mêlant du salpêtre et du soufre épuré,
Au charbon que l'enfer lui-même a préparé,
Sous son rouleau pesant les réduit en poussière;
Et de l'onde du Styx humectant sa matière,
Il y joint la terreur, le ravage, le bruit;
Et le carnage affreux, et la mort qui le suit.
Voulant mettre à l'essai son secret effroyable,
Dans les flancs d'un rocher, le monstre impitoyable
L'enferme, en le pressant de son rouleau d'airain;
Puis y portant le feu, la matière soudain,
De l'étroite prison qui la tient comprimée,
S'échappe avec des flots de flamme et de fumée,
Éclate avec fracas; dans les airs ébranlés
Disperse les rochers sur elle amoncelés;
Et dans le noir séjour dont il rompt la barrière,
Pour la première fois fait entrer la lumière.
A ce bruit inconnu dans le bruyant enfer, (3)
Satan tremble et pâlit sur son trône de fer.
Il craint que l'Éternel, dont le bras formidable
Punit par tant de coups sa révolte coupable,
Ne vienne le poursuivre en l'abîme profond,
Et que la foudre encor ne tonne sur son front.

Mais Uriel sourit, en voyant le carnage
Que promet aux Chrétiens son exécrable ouvrage,
Et pour le transporter au terrestre séjour,
Des ombres de la nuit il presse le retour.
Mais à ses grands desseins Charles toujours fidèle,
A remplacé la tour par une tour nouvelle.
Ce colosse effrayant par son énormité,
Muni de plus de force et de solidité,
Déjà portant aux cieux son front inabordable,
Annonçait aux remparts leur chute inévitable;
Quand guidé par l'enfer, et sûr de son secours,
Hismar court au Calife et lui tient ce discours:
« Sultan, si jusqu'ici ma secrète science
A démenti ma haine, et trompé ta vengeance,
De cette vaste tour qui cause votre effroi,
L'édifice du moins sera détruit par moi.
Un volcan furieux, plus ardent que la foudre,
Va s'établir sous elle, et la réduire en poudre.
Ces armes, ces soldats dont ses flancs sont remplis,
Avec elle bientôt seront ensevelis;
Et je vais aux Chrétiens, par sa chute éclatante,
Inspirer tant d'effroi de trouble et d'épouvante,
Que si leur camp surpris est attaqué soudain,
Je promets à tes coups un triomphe certain.
N'oppose aux ennemis qu'une faible défense;
Dans ces remparts, sans crainte, apprête ta vengeance,

Et d'un espoir trompeur si j'ai pu te flatter,
Donne-moi le trépas, j'ai dû le mériter.
Donne-moi le trépas, je l'aime mieux encore,
Que de voir triompher ces Chrétiens que j'abhorre ».
« Vieillard, répond le Prince, à cet affreux discours,
Veux-tu toujours promettre, et m'abuser toujours ?
Deux fois ton art profond, si j'eusse dû l'en croire,
M'eût fait sur les Français obtenir la victoire.
D'un coupable artifice, ô pouvoir incertain!
Je devrais t'en punir, mais je veux bien enfin,
Quoiqu'ici tes secours ne fassent rien attendre,
Te laisser concourir au soin de nous défendre.
Attaque cette tour; détruis-là, si tu peux;
Mais crains que ton espoir ne réponde à mes vœux! »
Il dit; et sur Hismar jette un regard sévère.
Trop sûr de son projet pour craindre sa colère,
Hismar pour l'accomplir précipite ses pas.
Au-dedans des remparts, par la main des soldats,
Qu'il fait participer à son travail funeste,
Dès que la nuit du jour a dissipé le reste,
Il fait creuser la terre, et dans son vaste sein,
Vis-à-vis de la tour, fait ouvrir un chemin.
Des rochers tout entiers, vieux ossemens du monde,
Sont tirés à l'envi de cette nuit profonde;
Sont taillés ou fendus par des bras vigoureux.
Dix jours sont employés à cet ouvrage affreux;

Et lorsque l'enchanteur, mesurant la distance,
A conduit sous la tour son entreprise immense,
Il enferme en ce lieu son secret infernal,
Suit en tout d'Uriel l'enseignement fatal;
Et pour faire éclater son coupable artifice,
D'un cœur impatient attend le jour propice.
Tel parmi des rochers, ou dans le fond des bois,
Un tigre que la faim a réduit aux abois,
Se repaît en espoir, dans sa cruelle rage,
Des faibles animaux qu'il attend au passage.
Cependant sous les murs trop long-tems retenu,
Et voyant le Français, à peine contenu,
Demander qu'à l'assaut la ville soit livrée,
Charle en assigne enfin l'heure trop différée.
Ses chefs dont sa prudence a réglé tous les pas,
Vont régler à leur tour la valeur des soldats;
Et leur arme à la main, des archers pleins d'audace,
Dans les flancs de la tour vont occuper leur place.
Mais l'Aurore déjà, de son char matinal,
De l'assaut dans les airs a donné le signal.
Les uns contre les murs, du bélier indomptable
Poussent avec effort la tête redoutable;
D'autres, à leurs côtés, couverts de leurs pavois,
De traits contre le Maure épuisent leurs carquois,
Le chassent des créneaux qu'il s'empresse à défendre;
Quand d'autres plus hardis, brûlant de le surprendre,

Franchissent les fossés, et l'échelle à la main,
S'approchent des remparts ébranlés par l'airain.
Mais de la tour sur-tout, forteresse invincible,
De cailloux et de dards tombe une grêle horrible.
Tout ce qu'un sort fatal devant elle a conduit,
Par ces foudres sans nombre est à l'instant détruit.
La mort, à coups pressés, jaillit de ses entrailles;
Et le Maure, voyant du haut de ses murailles,
Ce colosse orageux contre lui soulevé,
Croit de sa perte enfin le moment arrivé.
Mais Hismar qui l'attend, de son secret horrible
Fait agir aussitôt le ressort invisible.
Le volcan, qui dormait sous la tour enfermé,
Par un ruisseau de flamme est soudain allumé.
Le nître, impatient du poids qui le resserre,
S'agite avec fureur dans les flancs de la terre;
S'élance avec fracas, vomissant dans les airs
Un nuage effrayant de fumée et d'éclairs;
Emporte au loin la tour dans les cieux dispersée,
Et qui, dans l'instant même, hélas! est remplacée
Par un confus amas d'effroyables débris
De coursiers renversés, et de soldats meurtris,
Dont les troncs séparés de leurs têtes sanglantes,
Tombent ensevelis sous les roches brûlantes.
A ce spectacle affreux, pour eux inattendu,
Français et Musulmans, tout s'arrête éperdu.

L'épouvante excitant une fuite soudaine,
Fait oublier aux uns leur victoire prochaine;
Aux autres leurs remparts assaillis des Chrétiens;
Quand le farouche Hismar accourant vers les siens:
« Où fuyez-vous, dit-il? aveugles que vous êtes!
Ce volcan destructeur a-t-il frappé vos têtes?
C'est contre les Chrétiens, et non point contre vous,
Que l'enfer aujourd'hui déchaîne son courroux!
Voyez avec leur tour leur audace détruite!
Voyez tous ces guerriers et tous leurs chefs en fuite!
Courez, volez, frappez, valeureux Sarrasins;
La victoire est à vous; je l'ai mise en vos mains.
On voit à ce discours, qui dissipe leur crainte,
Les Maures de leurs murs abandonner l'enceinte;
Fondre sur les Chrétiens par la fuite emportés;
Leurs chefs, par ce prodige encore épouvantés,
Sont entraînés eux-mêmes, et tel qui dans l'orage
Conserva jusqu'alors le plus ferme courage,
Dans ce moment fatal, oubliant sa vertu,
Se montre le plus faible, et le plus abattu;
Et contre sa frayeur son effort inutile,
Dans la mort qu'il reçoit, lui fait voir un asile.
En ce désordre affreux où l'enfer est vainqueur,
Martel, à son secours, appelle son grand cœur;
Intrépide, il s'oppose à la fureur du Maure,
Et moins par les discours que par l'exemple encore,

Veut inspirer aux siens un noble désespoir;
Mais ses efforts sont vains, et sa voix sans pouvoir;
Et la France éperdue, en ce moment peut-être,
Dans le Maure vainqueur allait trouver son maître,
Lorsque de tant de maux le Héros consterné:
« Ciel! est-ce là le prix que tu m'a destiné?
Dit-il. Pour t'appaiser, s'il ne faut que ma vie,
Pour le salut de tous, qu'elle me soit ravie!
Frappe, Dieu tout-puissant! mais épargne aux Chrétien
Épargne à mes soldats qui se sont fait les tiens,
Un revers dont l'affront rejaillit sur ta gloire!
Fais-moi périr, grand Dieu! mais rends-leur la victoire!
Alors le Tout-Puissant, de son trône éternel,
Jeta sur les Français un regard paternel.
Il eut pitié de voir tant de cœurs magnanimes,
Des ruses de l'enfer déplorables victimes,
Qui, vainqueurs tant de fois de l'Arabe en courroux,
Maintenant sans défense expiraient sous ses coups.
« C'en est assez, dit-il, cette coupable engeance
De ma lente justice a lassé l'indulgence;
Et le sang des Français, otage de leur foi,
Fut assez répandu pour mon fils et pour moi.
De leur noble valeur ressuscitons la flamme,
Et que la peur retourne aux soldats d'Abdérame!»
Il dit; et de l'azur de son vaste manteau,
Il déchire à l'instant un précieux lambeau,

Où l'or et les rubis, par un rare assemblage,
De l'Olympe étoilé représentaient l'image;
Et le Dieu d'un regard qui fait trembler le ciel,
Près de son trône auguste appelant Gabriel:
« Interprète chéri de mon pouvoir suprême,
Prends ce drapeau, dit-il, prends, et dans l'instant même
Porte-le sur la terre, et que du haut des cieux
Dans les mains de Martel il brille à tous les yeux.
J'ai caché dans ses plis la valeur triomphante,
Et pour mes ennemis la fuite et l'épouvante ».
Autant que d'un oiseau le plus rapide cours
Pourrait franchir d'espace en de milliers de jours,
Autant en un clin-d'œil, dans la voûte éternelle,
En franchit du Très-Haut le messager fidèle.
Dieu l'ordonne, et déjà l'étendard radieux,
Porté par Gabriel, est descendu des cieux.
Martel, à ses soldats, de la faveur céleste
Fait admirer soudain ce signe manifeste;
Se prosterne, l'adore, et d'un cœur inspiré,
Prenant ce gage saint d'un triomphe assuré :
« Français, dit-il, Français, Dieu pour nous se déclare,
Cessez de redouter un ennemi barbare!
Accourez sur mes pas, tournez-vous contre lui;
Du Ciel, en ce drapeau, reconnaissez l'appui! »
Charles dit : à sa voix tout a changé de face.
Ses soldats éperdus ont repris leur audace.

Le fier Mahométan, si près d'être vainqueur,
A son tour sent l'effroi qui leur glaçait le cœur.
Il fuit vers ses remparts. Il tombe dans sa fuite
Sous les coups du Français qui vole à sa poursuite.
De morts et de mourans il couvre son chemin.
Hismar, sur ses démons se reposant en vain,
Les évoque à grands cris, et conjurant leur rage,
Aux Arabes vaincus veut rendre leur courage;
Mais renversé lui-même, il succombe avec eux;
Et du haut de la nue, en ce désordre affreux,
On dit que fut lancé sur sa tête coupable
Le coup qui termina sa vie abominable;
Que l'enfer en frémit, et d'un long hurlement
Signala dans les airs son juste châtiment.
Tel un pin, qui long-tems de sa superbe tête,
Brava sur l'Apennin la foudre et la tempête,
Tombe, et dans les vallons dans sa chute emporté,
Avec un long fracas roule précipité.
Charles-Martel alors, plein d'une sainte ivresse,
Tout entier s'abandonne à l'ardeur qui le presse;
Et lui-même poussant contre les Sarrasins,
Cet heureux étendard qui flotte dans ses mains,
De tout côté sur eux il fait tomber la foudre,
Des succès qu'ils ont eus met les lauriers en poudre,
Et de leurs escadrons pressés de toutes parts,
A peine la moitié rendue à leurs remparts,

Il dût à ce drapeau, brillant d'or et de flamme, (4)
Que nos aïeux depuis ont nommé l'oriflamme ;
De l'infernal courroux les desseins avortés,
Et des lauriers nouveaux à sa gloire ajoutés.

FIN DU ONZIÈME CHANT.

NOTES

DU ONZIÈME CHANT.

(1) Narbonne, Arle, Avignon, remplis de nos soldats.

Ces villes étaient depuis long-tems au pouvoir des Sarrasins. Le royaume des Visigots étant détruit dans les Espagnes, par ces peuples, ils crurent que le Languedoc et la Provence, qui dépendaient des Visigots, leur appartenaient de droit, et ils s'en emparèrent. Mais quatre ans après la bataille de Tours, Charles-Martel alla les chasser de ces provinces, et ils furent obligés de repasser les Pyrénées, que la valeur française leur donna pour limites.

(2) Le barbare Uriel, trop fidèle au Druide.

Uriel était l'ange du feu. Son nom venait du mot *ur*, dont est venu le verbe latin *urere* qui veut dire *brûler*. Ceux qui connaissent leur Virgile, s'apercevront facilement que ce morceau est en partie imité du huitième livre de l'Énéide. Lorsque Vulcain ordonna aux Ciclopes de fabriquer des armes pour Énée, ceux-ci étaient occupés à forger la foudre de Jupiter. Voici ce passage :

Hoc tunc ignipotens cœlo descendit ab alto.
Ferrum exercebant vasto Ciclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyramon.
His informatum manibus jam parte polita
Fulmen erat, (toto genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras) pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres ignis et alitis austri.
Fulgures nunc terrificos, sonitumque, metumque,
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras, etc.

Dans ce moment Brontès, laborieux Ciclope,
Pyramon aux bras nuds, et le nerveux Sterope,
De leurs bruyans travaux faisaient retentir l'air,
Amolissaient le bronze et façonnaient le fer.
Leur funeste travail vient d'ébaucher un foudre,
Un des foudres sous qui les monts tombent en poudre;
Une part est finie et l'autre est brute encor.
Le dieu de la tempête épuisant son trésor,
Du terrible travail a fourni la matière.
Là joignant l'air, le feu, la nuit et la lumière,
Ils ont mis trois rayons de l'autan orageux;
Trois de grêle bruyante, et de flocons neigeux.
Ils allaient y mêler la terreur foudroyante,
Le courroux du tonnerre, et sa flamme effrayante,
Et son bruit qui poursuit le coupable en tout lieu,
Et l'éclair qui l'atteint sur ses ailes de feu.

Trad. de M. DELILLE.

J'ai fait composer par Uriel la matière du volcan, à peu près comme l'on compose la

poudre à canon, qui n'était pas encore inventée; mais ce démon, qui avait long-tems présidé à la foudre, comme je le dis, devait être un grand chimiste, et devait connaître l'effet que produiraient le salpêtre, le soufre et le charbon réunis ensemble.

(3) A ce bruit inconnu dans le bruyant enfer,
Satan tremble et pâlit sur son trône de fer.

On reconnaîtra à ces vers l'imitation d'un passage d'Homère (*Iliade, livre* 20), que Boileau rapporte dans son traité du sublime, et duquel il nous a laissé cette belle traduction:

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie,
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

(4) Il dut à ce drapeau brillant d'or et de flamme
Que nos aïeux jadis ont nommé l'oriflamme, etc.

L'auriflamme, ou oriflamme, que je fais descendre du ciel dans cette bataille, a une origine inconnue. C'était un étendard conservé dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis, et que nos rois allaient y prendre, lorsqu'ils avaient la guerre. Louis-le-Gros est le premier qui ait

fait cette cérémonie, lorsqu'il marcha contre l'empereur Henri V. Nos anciens rois en firent autant après lui. Ils recevaient cette bannière des mains de l'abbé, et après la guerre, elle était rapportée dans l'église de Saint-Denis, et remise sur son autel. C'était un chevalier qui était chargé de la porter dans les combats, et ce droit appartint long-tems aux comtes de Vexin, en leur qualité de premiers vassaux de Saint-Denis.

Guillaume-Martel, seigneur de Bacqueville, est le dernier chevalier qui fut chargé de la garde de l'oriflamme, le 28 mars 1414, dans la guerre contre les Anglais; mais il fut tué à la bataille d'Azincourt, et c'est la dernière fois, dit-on, que cette bannière a paru dans nos armées. Cependant, selon une chronique manuscrite, Louis XI prit encore l'oriflamme en 1465. *(Dict. Encyclop.)*

Le mot oriflamme vient du latin *auri flamma*, flamme d'or, parce que son étoffe était parsemée d'étoiles ou de flammes d'or.

ARGUMENT

DU DOUZIÈME CHANT.

Discours de Charles-Martel, et de Romuald aux Français. Herridant propose à Abdérame de quitter la ville de Poitiers à force ouverte. Rainfroy apparaît en songe à Charles et lui conseille de laisser passer les Sarrasins. Leur sortie; leur marche. Une Fée les exhorte de se rendre près des bords de la Vienne où de nombreux secours les attendent. Ils suivent ce conseil. Prise de Poitiers par les Français. Ceux-ci vont au-devant des Maures. Fameuse bataille entre les Maures et les Français. Mort d'Almanzor. Mort d'Herridant. Abdérame est tué par Charles-Martel. Les Sarrasins sont entièrement défaits.

CHARLES-MARTEL,

OU

LA FRANCE DÉLIVRÉE.

CHANT DOUZIÈME.

Mais, tout comblé qu'il est de la faveur céleste,
Martel craignant encor quelque piége funeste,
Arrête des Français les pas victorieux,
Et montrant l'étendard qu'il a reçu des cieux :
« Compagnons, leur dit-il, avec un si beau gage,
Qui pourra des Français étonner le courage ?
Le Dieu qui nous le donne, au milieu des combats,
Quelque soit le danger, suivra toujours nos pas.
Gardons de son appui cette marque éclatante,
Et toujours les succès rempliront notre attente ! »
Romuald, à ces mots donnant un nouveau poids :
« Oui, Français, leur dit-il, en élevant la voix ;
Dans le sombre avenir s'il m'est permis de lire,
Rien ne peut désormais ébranler votre empire ;

Puisque l'enfer lui-même à vos coups a cédé,
Sur le marbre et l'airain je vois qu'il est fondé.
Ce Dieu qui vous chérit, vos descendans peut-être,
Par un esprit d'erreur l'oseront méconnaître,
Et la fureur, le meurtre, et les dissensions
Seront le triste fruit de ces rebellions;
Mais le Ciel, oubliant sa foudre vengeresse,
Enverra des Héros formés par sa sagesse,
Qui, de vos ennemis puissans par vos discors,
Sauront, le fer en main, renverser les efforts;
Et qui de leurs complots accumulés contr'elle,
Feront sortir la France, et plus forte et plus belle.
Mais que ce Dieu puissant dont vous sentez l'appui,
De vos vœux les plus purs soit l'objet aujourd'hui;
Et par ces hymnes saints, composés pour sa gloire,
Célébrez avec moi son auguste victoire ».
Il dit; et dans l'instant, d'un ton majestueux,
Entonne ce cantique où le Roi des Hébreux,
Secondé de ses mains sur sa harpe animées,
Rendait grace au Seigneur, le Dieu de ses armées;
Et le camp, après lui, répète tour à tour,
Ces versets immortels de triomphe et d'amour.
Déjà sur l'horison la Nuit de ses doigts sombres,
De sa robe aux longs plis développait les ombres;
Quand bientôt le Sommeil, venu du haut des airs,
Du Pontife et du camp suspendit les concerts.

Mais dans la ville, en proie aux plus vives alarmes,
Que le Maure était loin d'en partager les charmes!
Un ennemi pressant, et tant de fois vainqueur,
N'est pas le seul objet qui tourmente son cœur.
La disette, la faim, sa compagne homicide,
Aux membres desséchés, au teint pâle et livide,
Vient d'un regard farouche, et rempli de fureur,
De son squelette affreux lui montrer la maigreur;
Lui fait voir son armée au désespoir réduite,
Et la mort en courroux qui marchait à sa suite.
Herridant qui déjà prévoyait tant de maux,
Va trouver Abdérame, et lui parle en ces mots:
« Que faisons-nous, dit-il, au sein de ces murailles,
Que chaque jour pour nous remplit de funérailles,
Où, malgré tout le sang que nous pouvons verser,
Notre ennemi bientôt est prêt à nous forcer?
Quand la terreur encor tient son âme indécise,
Et qu'on peut dans la nuit cacher cette entreprise,
Quittons ces murs; courons au-devant des renforts
Que le midi, Seigneur, fait marcher vers ces bords.
Si du tems et des lieux j'ai bien pris la mesure,
Dans peu de jours pour nous leur assistance est sûre;
Et relevés soudain par ces nombreux secours,
De nos premiers succès nous reprendrons le cours,
Et ferons expier à nos fiers adversaires,
Du destin des combats, les faveurs passagères.

Préparez donc, Seigneur, un si hardi départ.
Craignez sur-tout, craignez de l'ordonner trop tard!
Me réservant le soin de guider nos cohortes,
Moi-même le premier je veux franchir nos portes,
Et suivi de ma troupe, et le glaive à la main,
Dans le camp ennemi leur ouvrir un chemin».
« Emir, qu'avec transport j'embrasse ta pensée!
Déjà par mes desirs je l'avais devancée,
Lui répond Abdérame; en quels bords si lointains
Ne seraient point portés nos superbes destins,
Qui de nos saintes lois éviterait l'empire,
Si ce zèle brûlant, que ton ame respire,
Faisait à nos guerriers éprouver sa chaleur?
Que ton exemple au moins ranime leur valeur.
Viens, et si la Victoire à nos vœux est rebelle,
Par nos puissans efforts rendons-nous dignes d'elle;»
Il dit; au même instant avec art combinés,
Dans l'ombre de la nuit ses ordres sont donnés.
Pour tromper des Français l'exacte vigilance,
Il prescrit dans les rangs le plus profond silence;
Et pour exécuter ce hasardeux dessein,
A chaque cavalier confie un fantassin;
Abandonnant aux soins d'une garde fidèle
Les femmes, les captifs, et tous ceux dont le zèle
Est refroidi par l'âge, ou qui dans les hasards
Ont laissé de leurs corps quelques débris épars.

Mais tandis qu'à s'enfuir le Sarrasin s'apprête,
Martel, comme un nocher vainqueur de la tempête,
Et qui respire enfin de la fureur des flots,
D'un paisible sommeil savourait le repos;
Lorsque Rainfroy, du ciel devenu son partage,
En songe devant lui vient offrir son image;
Mais il n'est point alors tel qu'on le vit jadis,
Quand le meurtre et le sang souillaient ses cheveux gris.
La vieillesse à son front ne faisait point d'injure,
Et la fleur du printems brillait sur sa figure.
« Pour le prix des honneurs dont tes soins m'ont comblé,
Un secret, lui dit-il, doit t'être révélé.
Quand ton cœur en ces lieux goûte un sommeil tranquille,
Les Maures effrayés vont déserter leur ville.
A ce départ furtif garde de t'opposer.
Ton intérêt t'oblige à le favoriser.
Qu'ils joignent le secours qui vient à leur défense;
C'est-là que l'Éternel prépare sa vengeance;
Et qu'il veut de ton nom, dans ce dernier combat,
Par leur ruine entière éterniser l'éclat ».
Il dit; et comme on voit dans la saison brûlante,
S'éclipser dans les airs une clarté volante,
Tel Rainfroy disparu remonte vers les cieux.
Charle, à qui ce prodige a fait ouvrir les yeux,
De son divin ami reconnaît le langage,
Lui rend grace à genoux de ce divin message.

Pour le mettre à profit, il fait de toutes parts
Éloigner ses soldats campés près des remparts;
Il veut qu'aux Musulmans toute barrière offerte,
Ou de près ou de loin, devant eux soit ouverte;
Par-tout rend le champ libre à leurs pas fugitifs;
Et comptant l'abuser par des soins si hâtifs,
Le Maure, aux bords du Clain précipitant sa course,
Vers le milieu du jour avait atteint sa source,
Lorsque pour le tromper une seconde fois,
Dieu des enfers encor laissa parler la voix.
D'un horrible château, monument du vieil âge,
Dont le triste donjon dominait ce rivage,
Une Fée habitait l'asile ténébreux. (1)
Son nom était l'effroi des peuples malheureux.
A sa terrible voix de livides fantômes,
Des spectres monstrueux, enfans des noirs royaumes,
Venaient roder autour de ces sauvages lieux,
Et recevoir, la nuit, ses ordres odieux.
Souvent quand des moissons la féconde apparence,
De l'actif laboureur caressait l'espérance,
On voyait les épis soudain se dessécher;
Des rameaux jaunissans les fruits se détacher;
Et l'hiver tout à coup, de sa sombre froidure,
Couvrir, dans le printems, les fleurs et la verdure.
La Fée avec Hismar eût un commerce affreux.
L'Amour prêtait sa force à ces coupables nœuds.

Des monstres échappés des grottes infernales,
Présidèrent, dit-on, à leurs noces fatales;
Aussi depuis qu'Hismar fut frappé par les cieux,
Les pleurs du désespoir ont roulé dans ses yeux;
Et voyant une route à sa fureur ouverte,
Son cœur, sur les Français, veut en venger la perte.
Au bruit que fait le Maure abordant son séjour,
Elle monte, inquiète, au sommet de sa tour,
Et voit des Musulmans les troupes fugitives
Qui marchaient près du Clain, et remontaient ses rives.
« Où courez-vous, dit-elle, où s'adressent vos pas?
Pensez-vous, en fuyant, éviter le trépas?
Croyez-moi, Musulmans, et si dans votre fuite
De vos fiers ennemis vous craignez la poursuite,
Quittez des champs bretons ce chemin dangereux.
Je vois, je vois au loin des escadrons nombreux,
Qui vers vos étendards apportant la victoire,
Ont appuyé leur camp sur la Vienne et la Loire! (2)
C'est-là qu'il faut aller! ils vous tendent la main;
Et c'est-là que pour vous le triomphe est certain! »
Elle dit; et long-tems cette femme cruelle
Leur montre encor du doigt le champ qui les appelle.
Le Sarrasin se trouble, et paraît confondu.
Quelque tems dans sa marche il reste suspendu;
Et la crainte et l'espoir se partageant son ame,
Font attendre à ses chefs les ordres d'Abdérame.

Mais ce Prince insensé, qui de son Mahomet,
Croit voir dans ce prodige un oracle secret:
« Pouvons-nous, leur dit-il, douter de ce miracle?
Qui pût, sans Mahomet, inspirer cet oracle?
J'obéis à sa voix, d'un cœur ferme et soumis;
Allons, braves Soldats, nous joindre à nos amis ».
Il dit; les Sarrasins à cet ordre obéissent;
Du nom de Mahomet les échos retentissent.
Leurs sabres ranimés reluisent dans les airs;
Et des bois de ces lieux traversant les déserts,
Ils marchent vers les bords, où la Vienne profonde
Dans la Loire en courroux voit s'engloutir son onde.
Cependant, assuré de leur secret départ,
Martel fait de la ville attaquer le rempart.
L'échelle, et du bélier la redoutable atteinte
Bientôt à ses soldats en ont ouvert l'enceinte;
Et les captifs chrétiens, en ces murs rassemblés,
Sont délivrés des fers qui les ont accablés.
Mais un pareil triomphe, obtenu sur le Maure,
N'est rien près des combats qu'il faut livrer encore;
Et pour mettre le comble à de si beaux succès,
Ce sont des mains de fers qu'il faut à nos Français (3).
Quand jetant la terreur au sein de leur armée,
Sa trompette à la main, l'agile Renommée
Vient sonner dans leur camp que près des murs de Tours
Marchaient pour le turban d'innombrables secours;

Que

Que la Saone et la Loire avaient vu leurs ravages
Couvrir d'un nouveau deuil leurs malheureux rivages;
Et fuyant devant eux, le peuple épouvanté,
Confirmait de ces bruits l'affreuse vérité.
Martel, que le Ciel même avait instruit d'avance,
Et qui dans sa promesse a mis sa confiance,
Assemble ses soldats, et du haut d'un coursier
Que l'honneur de son poids a rendu plus altier:
« Compagnons, leur dit-il, encore une victoire,
Et jamais le soleil n'aura vu tant de gloire
Par des mortels acquise en des momens si courts.
A ses derniers efforts ayant en vain recours,
L'hydre des Sarrasins sans cesse renaissante,
Dans nos champs ravagés est encor menaçante;
Nous l'abattrons encor, et nos prochains exploits,
L'y feront expirer pour la dernière fois.
Qu'importent tous ces bruits qui jettent tant d'alarmes!
Avec ce gage saint du succès de nos armes,
Ce brillant étendard par les Cieux envoyé,
Est-il quelqu'un de nous qui puisse être effrayé?
La victoire à ses plis est toujours attachée.
Dût encor des enfers la malice cachée
Faire agir contre nous ses ressorts dangereux,
Le Ciel, que nous servons, saura triompher d'eux!
Et les plaines de Tours, j'en ai reçu l'augure,
De tous ces Musulmans seront la sépulture ».

Il dit; et se tournant vers le vaillant Aymon:
« O toi dont le courage égale le grand nom!
Reprend-il, de mes mains reçois cette bannière!
Qu'elle serve de guide à mon armée entière!
Fais en luire à nos yeux l'éclat resplendissant,
Aux lieux où le danger sera le plus pressant!
Et que se promenant dans les champs du carnage,
Son vol toujours vers elle appelle le courage!
Le rang où je t'élève, ô guerrier généreux!
Les plus braves un jour le brigueront pour eux;
Et l'honneur de porter cet étendard illustre
De leurs nobles maisons rehaussera le lustre ».
Charle dit; et l'armée applaudit à son choix.
Le soleil sur le camp s'était levé trois fois,
Alors que du Poitou remontant les campagnes,
Et des bois d'Ambacie occupant les montagnes, (4)
Il vit, entre la Loire et la Vienne allongés,
Des Musulmans au loin les bataillons rangés.
« Bientôt, dit le Héros, dans leurs vagues profondes
Ces fleuves rouleront ces hordes vagabondes! »
A ces mots, entouré de ses chefs glorieux,
Il fait à leur prudence examiner les lieux;
Leur prescrit tour à tour l'attaque et la défense;
Confie à leur valeur sa longue expérience;
Et du jour qui s'enfuit le retour matinal,
A la marche du camp doit servir de signal.

Tel un pilote adroit, sur une mer sauvage,
Des dangers qu'il redoute instruit son équipage;
Lui montre les écueils qu'il lui faut surmonter,
Les courans qu'il doit suivre, ou qu'il doit éviter;
Et comment le navire, aux coups de la tempête,
Doit offrir tour à tour, ou ses flancs ou sa tête.
Cependant Abdérame, encourageant les siens,
Leur montrait en espoir la chute des Chrétiens;
Leur faisait voir ces champs à qui les cieux fidèles
Prodiguaient tous les jours des richesses nouvelles;
Ces coteaux, ces vallons, où jamais les étés (5)
N'éprouvaient du soleil les regards irrités,
Où jamais les hivers, ramenant la froidure,
D'un deuil trop rigoureux n'attristaient la nature;
Ces superbes cités, où des ports florissans
De la terre à l'envi recevaient les présens;
Où le commerce aux arts joignant son industrie,
Venait de leurs tributs enrichir la patrie.
« Eh bien, tous ces trésors à vos yeux étalés,
Ils sont à vous, dit-il, à vous si vous voulez!
Terrassons ces Chrétiens, exterminons leurs princes,
Et la France est demain au rang de nos provinces ».
C'est ainsi qu'il parlait, quand le fier Herridant,
De son culte odieux propagateur ardent,
Leur montrait Mahomet armé de l'anathème
Contre tout Musulman qui, s'oubliant lui-même,

Douterait de mourir pour défendre sa loi;
Mais aussi promettant au mortel plein de foi,
Qui, sans rien ménager, s'immolerait pour elle,
De son septième ciel la conquête éternelle.
Quand soudain des coureurs de frayeur haletans,
Annoncent des Français les étendards flottans.
Abdérame aussitôt à cette foule immense
De guerriers de si loin venus à sa défense,
Fait garder par ses chefs son ordre accoutumé.
Sur les ailes du camp à combattre animé,
Il place ces chevaux, dont la course rapide,
Devance la fureur de la main qui les guide;
Et qui, d'un vol léger retournant sur leurs pas,
Savent fuir tour à tour ou porter le trépas;
Et fier de leur grand nombre étendu dans la plaine,
Il attend du combat l'heure encore incertaine.
Mais déjà ce vent frais qui précède le jour,
Du Soleil dans l'Olympe annonçait le retour;
Les Chrétiens dans leur camp ont déjà pris les armes,
Ces cœurs impatiens et de gloire et d'alarmes,
Dès que l'aube naissante a prescrit leur départ,
Ont vu briller dans l'air le céleste étendard,
Et bientôt devant eux leurs colonnes pressées,
Chassent des Sarrasins les gardes avancées.
Le Calife aussitôt à ses nombreux soldats
Fait décrire un croissant au-devant de leurs pas.

Il veut de la longueur de ses deux vastes ailes
Envelopper, dit-il, ce troupeau d'infidèles;
Mais Martel le devine, et pour les contenir,
Sur ses deux flancs contr'eux a su se prémunir;
Il marche sans frayeur au front de leur bataille,
De fer de tous côtés leur offre une muraille,
De ses guerriers enfin déchaîne le courroux,
Et déjà plus d'un Maure est tombé sous leurs coups.
Surpris plus qu'effrayés de cette étrange audace,
Soudain, de toutes parts les ennemis font face.
L'Arabe vagabond, sur ses nobles coursiers,
Ici de la Belgique attaque les guerriers;
Là, les Austrasiens repoussent les Numides;
Ici ceux de Maroc, les Bretons intrépides;
Là, des rochers d'Atlas les anciens habitans,
De la Seine ou du Rhin pressent les combattans.
Là, le Rhône, du Nil affronte la furie,
Et là, Fez et Tunis fondent sur la Neustrie,
Et de l'amas confus de cent peuples divers,
Venus pour s'égorger des bouts de l'univers,
Naît un conflit affreux, où de sa faux avide
La mort pâle, exerçant la fureur homicide,
Moissonne les humains par elle anéantis,
Et répand à grands flots le sang des deux partis.
Cependant les Français guidés par l'oriflâme,
Du centre de l'armée où veillait Abdérame,

Avaient déjà percé l'épaisse profondeur.
Cent guerriers, dont la taille égalait la vigueur,
Dans les rangs ébranlés marchant avec courage,
Une hache à la main, leur ouvraient un passage.
Là, de ses vastes flancs raccourcissant les bords,
Le Calife des siens réunit les efforts,
S'attache à diviser cette masse vivante,
Qui porte dans son sein la mort et l'épouvante;
Mais contre ce rocher précipité sur lui,
Ne trouvant dans ses bras qu'un faible et vain appui,
Il appelle Herridant, dont la main valeureuse,
Repoussait des Vascons l'attaque moins heureuse.
« Viens, dit-il, c'est ici que j'ai besoin de toi;
Tout l'effort des Chrétiens vient de tomber sur moi.
Fais agir ta prudence autant que ton épée,
Ou bientôt de nos rangs l'épaisseur est coupée »,
A ces mots, du combat où triomphait sa main,
Il laisse la poursuite au vaillant Corasmin,
Accourt près d'Abdérame, et son bouillant courage
Aux Chrétiens à leur tour apporte le carnage.
Herridant par Albert commence ses exploits;
Après lui tue Oron, noble sang des Gaulois,
Qui tous deux combattaient au front de la phalange.
Pour les venger tous deux, le robuste Listange
Court d'une hache armé sur l'affreux Musulman;
Mais son bras malheureux n'atteint que son turban,

Et lui-même à ses pieds il est jeté sans vie.
Des Français devant lui repoussant la furie,
Herridant, de Lisieux rencontre le pasteur, (9)
Qui des lois de l'église adroit observateur,
Pour venger à la fois et son pays et Rome,
Craint de verser le sang des soldats qu'il assomme.
Surpris de ses efforts, le terrible Herridant
Combat des Sarrasins ce destructeur ardent;
Avec son bras coupé fait tomber sa massue,
Puis, parmi les périls se frayant une issue,
Marche vers l'oriflamme, et des faveurs des cieux
Veut ravir aux Français ce gage précieux;
Mais Aymon a prévu son dessein redoutable,
Il oppose à ses coups un front inébranlable,
Et levant son drapeau dans les airs balancé,
Avertit du danger dont il est menacé.
Aussitôt Arnaulri, Pélage, Henri, Monmore,
Cent autres avec eux s'élancent sur le Maure,
Le repoussent au loin; ils font à l'étendard,
De leurs corps vigoureux, un solide rempart.
Trois fois du Sarrasin la fureur vive et prompte
De son projet trahi veut réparer la honte;
Trois fois on lui résiste, et bouillant de courroux,
Il va dans la mêlée ensevelir ses coups.
Tel des pics du Mont-Blanc, l'aigle aux griffes cruelles,
Fondant sur un troupeau, de ses rapides ailes,

S'il ne peut, combattu par de hardis bergers,
D'un larcin glorieux surmonter les dangers,
Il va sur les oiseaux qui peuplent son empire,
Satisfaire à regret la fureur qu'il respire.
Mais le nom d'Almanzor, autrefois son ami,
Vient frapper des Chrétiens ce farouche ennemi.
Il croit le voir, l'entendre : « Ah! qu'il vienne le traître,
Dit-il, à mes regards qu'il ose reparaître!
D'Ismaël le perfide a déserté la loi;
Et je tiens dans les mains le prix que je lui doi ».
Comme un tigre à ces mots, dans la foule il s'élance;
Fait retentir le ciel des cris de sa vengeance.
Dans les rangs confondus il appelle Almanzor,
A tous ceux qu'il accable il le demande encor.
Prêt ensuite à frapper l'une de ses victimes :
« Si je punis par toi le plus affreux des crimes,
Si tu fais qu'Almanzor se trouve sous mes pas,
Ma parole, Chrétien, te sauve du trépas ».
Le soldat, trop fidèle à sa lâche promesse,
Du combat aussitôt abandonne la presse,
Va trouver Almanzor qui, muet, incertain,
De cette lutte immense attendait le destin;
Et n'avait point voulu, s'éloignant des alarmes,
Du sang des Sarrasins rougir encor ses armes.
Au discours du soldat, il se lève indigné.
Son cœur, que les affronts ont toujours épargné,

Jamais, jusqu'à ce jour, n'apprit à les connaître;
Il s'arme, et son courroux, dont il n'est plus le maître,
Aux yeux de son rival l'a bientôt transporté.
Il provoque à son tour son animosité;
Mais montrant à ses yeux la plus barbare joie,
Le Musulman sur lui fond comme sur sa proie;
Et joignant la menace au reproche outrageant:
« O de la trahison lâche et perfide agent,
Profanateur des vœux qu'avait juré ta bouche!
Viens; ton supplice est prêt, ton imprudence y touche;
La hache d'un bourreau fut plus digne de toi;
Moi-même sans rougir j'en accepte l'emploi ».
Almanzor à ces mots refuse de répondre.
C'est le fer à la main qu'il prétend le confondre;
Mais son cœur en sa haine est à peine affermi,
Il sent que son rival est son ancien ami;
Et par ce souvenir, sa fureur rallentie
Repousse faiblement le bras qui la défie.
Au contraire, Herridant, toujours plus furieux,
Ne voyant devant lui qu'un transfuge odieux,
N'écoute que la loi que son Dieu lui commande.
Il croit à Mahomet faire une digne offrande,
S'il peut, dans ce combat, en présence des siens,
Immoler sous ses coups cet ami des Chrétiens.
« Prophète saint! dit-il, si cent fois pour ta gloire,
De carnage et de sang j'ai paré la victoire,

Fais que cet ennemi ne puisse m'échapper!
Et dirige ce bras tout prêt à le frapper!»
A ces mots, Herridant, saisissant l'avantage,
Tombe sur Almanzor, plein de fiel et de rage.
Celui-ci réveillé par un si grand danger,
De ses assauts pressans songe à se dégager.
Il s'éloigne; il revient; il le frappe; il l'évite.
Par un soudain retour sur lui se précipite;
Et d'une adroite main dirigeant son coursier,
Il trompe d'Herridant l'inévitable acier.
Sous son fer, à son tour, il fait plier sa tête;
Mais ce guerrier affreux qu'aucun péril n'arrête,
Le serre de plus près, et trois fois en passant,
Du sein de son rival tire des flots de sang.
Almanzor affaibli, mais non moins redoutable,
Veut repousser les coups dont Herridant l'accable.
A son tour il le presse, à son tour il l'atteint,
Et déjà de son sang son cimeterre est teint;
Mais le sien, par ruisseaux sortant de ses blessures,
Rallentit son attaque, et rend ses mains moins sûres;
Et par elles bientôt faiblement secondé,
Il tombe dans le sang dont il est inondé.
L'autre, dont ce triomphe irrite encor la rage,
A ses coups redoublés ose ajouter l'outrage.
Il le foule à ses pieds; et plusieurs fois encor
Il perce, en l'insultant, le débris d'Almanzor.

Tant la religion, dont il prend la défense,
A son cœur fanatique inspire de vengeance!
Mais son Prophète vain, qu'il a pris pour appui,
Peut-il parer le coup qui va tomber sur lui?
Cependant jusqu'alors la victoire incertaine,
Occupait les deux camps répandus dans la plaine,
Par-tout où le danger semblait croître à ses yeux,
Le brave Aymon portait son drapeau radieux,
Et par-tout les Français, sur ses nobles vestiges,
Faisaient de leur courage éclater les prodiges;
Lorsqu'arrêté soudain dans son bouillant essor,
Lodomère est instruit du trépas d'Almanzor.
Pour venger un Héros qu'estimait sa tendresse,
Il ranime à l'instant sa fougue vengeresse;
Lâche au travers des dards son robuste coursier;
D'Almanzor dans les rangs cherche le meurtrier;
Ici, perce Aladir; là, les deux Otaïdes,
Que défendaient en vain leurs valeureux numides;
Là, renverse d'Alger le superbe Sultan,
Dont un cercle de fer couronne le turban,
Et qui d'un tel abri protégeant son courage,
Des coups de Lodomère ose braver l'orage;
Mais le bras du Français sur son front abattu,
Brise le mur de fer dont il est revêtu,
Et son crâne en éclats vole sur la poussière.
Au fier écroulement de cette tête altière,

Les Sarrasins surpris sont saisis de terreur;
Tous du Héros français redoutent la fureur;
Et bientôt ses guerriers arrivant sur sa trace,
A son illustre exemple animent leur audace;
De leur glaive, ou des dards qui sont lancés par eux,
Des Maures effrayés font un carnage affreux.
Quand l'odieux vengeur de leur coupable culte,
Herridant, voit de loin un si sanglant tumulte,
Il s'écrie : « Arrêtez! trop indignes soldats!
Arrêtez! » Mais cris vains! inutiles éclats!
Ce guerrier perce alors la foule épouvantée,
Et tournant sur les siens son arme ensanglantée,
Il s'offre à Lodomère, et le provoque ainsi :
« Ce n'est point ces fuyards qu'il faut combattre ici!
C'est moi! c'est Herridant qui de Chrétiens sans nombre
Du Ladha(?), grace au ciel, ai peuplé l'antre sombre,
Et qui pour te punir, dans cet affreux séjour,
Vais bientôt, après eux, t'envoyer à ton tour! »
« Viens, lui dit le Héros, je te cherchais, barbare!
Viens; il est des forfaits qu'il faut que je répare.
Almanzor abattu sous ton bras effréné,
Fut vaincu par tes coups bien moins qu'assassiné.
Différer ton trépas pour moi serait un crime;
Et son ame indignée attend une victime ».
Il dit; sur lui s'élance une masse à la main,
Il fait sous son poids lourd fléchir son front d'airain;

Et cette arme bientôt à son bras échappée,
Il tire du fourreau sa redoutable épée,
Revient sur Herridant, qui du coup étourdi,
Entre ses mains encor sent son sabre engourdi;
Mais qui, tel qu'un dragon que la chaleur réveille,
Opposant à sa rage une fureur pareille,
Le fatigue à son tour par un assaut pressant,
Et déjà sur le sable a fait couler son sang.
Mais Dieu ne permet pas qu'un cœur si magnanime
Soit de ses ennemis la funeste victime;
Il imprime à son bras des mouvemens plus prompts,
Et de son culte enfin veut venger les affronts.
Éprouvant tout à coup cette grace immortelle,
Lodomère à profit met sa vigueur nouvelle;
Presse son ennemi; sur son front, sur ses flancs
Fait tomber tour à tour ses coups étincelans;
Et trouvant pour son fer une libre carrière,
Plonge dans son rival sa lame toute entière.
En recevant la mort, cet arabe odieux
Fait éclater des cris dont résonnent les cieux.
Tels éclatent dans l'air, et roulent sur la terre,
La voix de la tempête ou le bruit du tonnerre.
Le Français, de son sang le voyant tout trempé,
Veut s'assurer encor si la mort l'a frappé;
Et le cœur satisfait d'une palme si belle,
Court vers d'autres combats où le danger l'appelle.

Cependant des Chrétiens l'étendard glorieux
Déployait dans les airs ses plis victorieux.
L'inévitable mort, qui marchait à sa suite,
Inspirait aux vaincus l'épouvante et la fuite;
Et des flots de leur sang les rivages noyés,
Le rendaient par torrens aux fleuves effrayés;
Quand Martel plein de joie, et rayonnant de gloire,
Voulut par Abdérame achever sa victoire.
Il le vit au milieu de ses soldats meurtris,
Qui de ses légions rassemblait les débris,
Et de leurs rangs brisés redressant les murailles,
Voulait tenter encor le destin des batailles.
Pour consommer sa perte, il fait marcher contr'eux,
De ses forts Neustriens les coursiers vigoureux;
Et tandis qu'animés de l'ardeur qui l'enflâme,
Dans son dernier espoir ils frappent Abdérame;
Celui-ci laisse aux chefs, dont il est entouré,
Les dangers d'un combat qu'il croit désespéré;
Et faisant dans les airs, d'un sabre impitoyable,
Reluire entre ses mains la courbure effroyable,
Il vole sur Martel; il veut par son trépas
Enlever la victoire attachée à ses pas.
Mais ce Héros l'évite, et d'un bras plus terrible,
Poussant sur ce guerrier son épée invincible,
En fait passer la pointe au travers de son corps,
Et le jette expirant dans la foule des morts.

C'est ainsi qu'au courage unissant la prudence,
D'un ennemi terrible ayant sauvé la France,
Martel, grand dans la paix, grand le fer à la main,
De l'empire à ses fils applanit le chemin.

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

NOTES

DU DOUZIÈME CHANT.

(1) Une Fée habitait l'asile ténébreux.

C'est de la fameuse Fée Mellusine qui habitait un château près de Poitiers, que je veux parler. Les vieux romanciers la disent de la famille de Lusignan, qui régna à Jérusalem et en Chypre. Elle paraissait toutes les fois que quelque personnage de cette illustre maison, ou quelque roi de France devait mourir, et cette opinion fut si long-tems reçue parmi le peuple, que Catherine de Médicis et Charles-Quint, passant par le château de Lusignan, furent amusés par les contes que leur firent les gens du pays sur cette célèbre magicienne. Ils disaient qu'elle paraissait sous la forme d'une femme qui se termine par un poisson. Lorsque son château fut pris et rasé par Louis de Bourbon, duc de Montpensier, elle fit pendant trois jours des cris effroyables. C'est sans doute depuis ce tems-là que l'on dit faire des cris de Mellusine, pour dire pousser de grands cris. Le château de Lusignan était un des plus beaux qu'il y eût en France dans ce tems-là.